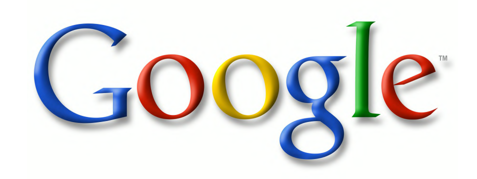

Google


B 1,004,950


1837
ARTES
SCIENTIA
VERITAS
LIBRARY OF THE
UNIVERSITY OF MICHIGAN
E PLURIBUS UNUM
TUEBOR
SI QUAERIS PENINSULAM AMOENAM
CIRCUMSPICE



PROVERBES

DRAMATIQUES.

TOME SEPTIÈME.

PARIS. — IMPRIMERIE LE NORMANT, 8, RUE DE SEINE.

PROVERBES

DRAMATIQUES

PAR M.

THÉODORE LECLERCQ.

Nouvelle Édition,

ORNÉE DE GRAVURES EN TAILLE-DOUCE,
D'APRÈS LES DESSINS DE MM. JOHANNOT ET AUTRES ARTISTES DISTINGUÉS.

TOME SEPTIEME.

PARIS.

AIMÉ ANDRÉ,
LIBRAIRE-ÉDITEUR,
1. RUE CHRISTINE.

LADRANGE,
LIBRAIRE-ÉDITEUR,
19. QUAI DES AUGUSTINS.

M DCCC XXXVI.

L'INSOUCIANT,

OU

LE BOIS SEC BRULE MIEUX QUE LE VERT.

PERSONNAGES.

MAÎTRESSE GIRAUD, fermière.
MÈRE MÉDARD, ancienne meunière.
FRANÇOIS, } garçons de ferme.
PIERRE, }

La scène se passe dans un village.

(Le théâtre représente le devant d'une ferme.)



MAITRESSE GIRAUD.

TU SERAS UN EXCELLENT MARI.

L'INSOUCIANT.

SCÈNE I.

MAÎTRESSE GIRAUD, MÈRE MÉDARD.

MAITRESSE GIRAUD.

Tenez, mère Médard, ne me parlez pas pour lui, c'est inutile; une fermière ne peut pas garder chez elle un garçon qui se conduit de cette manière-là. Je lui ai donné son compte; il s'en ira, et je n'y penserai plus.

MÈRE MÉDARD.

Vous n'y penserez plus? ah! comme je crois ça!

MAITRESSE GIRAUD.

Vous trouvez donc que je dois lui passer toutes ses sottises?

MÈRE MÉDARD.

Je ne trouve rien, moi, maîtresse Giraud; prenez bien garde que je ne trouve rien; mais je dis que vous y penserez plus que vous ne voudrez.

MAITRESSE GIRAUD.

Un garçon de ferme qui, dans cette saison-ci, devrait toujours être sur pied dès quatre heures du matin, et qu'on est souvent obligé de faire réveiller à six heures!

MÈRE MÉDARD.

C'est un paresseux ; il a tort, mais c'est égal.

MAITRESSE GIRAUD.

Qui ne se plaît qu'au cabaret.

MÈRE MÉDARD.

Que voulez-vous ?

MAITRESSE GIRAUD.

Et je ne sais où, encore.

MÈRE MÉDARD.

C'est possible.

MAITRESSE GIRAUD.

L'argent de cet héritage qu'il m'avait donné à garder, ah ! bien oui, il m'en reste grand'chose !

MÈRE MÉDARD.

Tant pis pour lui.

MAITRESSE GIRAUD.

Si c'était pour s'acheter du linge, des effets...

MÈRE MÉDARD.

Il n'est peut-être pas glorieux.

MAITRESSE GIRAUD.

Lui ! c'est ce qui vous trompe. Allez, allez, il sait bien qu'il est beau garçon. Le dimanche, quand il est requinqué, si vous le voyiez se regarder dans mon miroir ; il n'en finit pas.

MÈRE MÉDARD.

Tout ça ne s'appelle pas des crimes.

MAITRESSE GIRAUD.

Vous le garderiez donc, vous, à ma place?

MÈRE MÉDARD.

Je suis trop vieille pour savoir ce que je ferais ; mais il a cinq pieds huit pouces.

MAITRESSE GIRAUD.

Allons, voisine, voilà que vous allez croire comme les autres.

MÈRE MÉDARD.

Enfin, il les a.

MAITRESSE GIRAUD.

Qu'est-ce que ça fait?

MÈRE MÉDARD.

Vous ne pouvez pas dire non plus que ce ne soit pas un honnête homme.

MAITRESSE GIRAUD.

Il ne fait que son devoir.

MÈRE MÉDARD.

Comme vous y allez! Peste! un homme de cinq pieds huit pouces qui fait son devoir, c'est deux belles qualités.

MAITRESSE GIRAUD.

S'il n'était pas aussi menteur qu'il l'est, je crois que je lui pardonnerais tout le reste; mais il ne peut pas dire deux mots de vérité.

MÈRE MÉDARD.

C'est tout simple. Il fait des sottises; il vous craint; il ment.

MAITRESSE GIRAUD.

Il me craint!

MÈRE MÉDARD.

Oui, il vous craint, parce qu'il vous aime.

MAITRESSE GIRAUD.

En effet, c'est un gaillard bien sensible!

MÈRE MÉDARD.

Il l'est à sa manière. Il n'en est pas moins vrai que depuis hier je l'ai vu deux fois; il m'a paru tout changé.

MAITRESSE GIRAUD.

Il était ici mieux qu'il ne sera dans aucune ferme, bien sûr.

MÈRE MÉDARD.

Vous êtes veuve; vous pouvez lui donner tant de douceurs.

MAITRESSE GIRAUD.

Pour un homme qui se conduirait comme il faut, ce serait si naturel.

MÈRE MÉDARD.

Pourquoi, au juste, le renvoyez-vous?

MAITRESSE GIRAUD.

Parce que voilà cent fois qu'il me promet de se corriger, et qu'il a encore dépensé dix écus ce mois-ci, sans vouloir me dire à quoi. Comment ça finira-t-il? car enfin, il n'aura pas toujours dix écus à dépenser dans un mois.



MÈRE MÉDARD.

Alors il ne les dépensera plus. Jusqu'ici, c'est de son argent.

MAITRESSE GIRAUD.

Il fera donc des dettes?

MÈRE MÉDARD.

Il s'arrangera. Du temps que j'étais meunière, j'avais aussi un garçon qui était un panier percé ; tant qu'il ne m'a pas fait de tort, je n'ai rien dit. Vous avez trois autres valets de ferme, savez-vous seulement s'ils ne sont pas dans le même cas?

MAITRESSE GIRAUD.

C'est toujours bien dur, ma voisine, après toutes les attentions que j'ai eues pour cet homme-là. Il ne savait où donner de la tête quand je l'ai pris ; dans les fermes on n'aime pas à employer des militaires, surtout au moment qu'ils sortent du régiment; ça a perdu l'habitude du travail; on ne sait pas s'ils pourront jamais s'y remettre. Qui est-ce qui a la patience d'attendre? Personne. Je l'ai pourtant eue, moi, cette patience-là; voyez comme j'en suis récompensée.

MÈRE MÉDARD.

Je vous ai connu des querelleurs; je vous ai connu des fripons; il n'est ni l'un ni l'autre.

MAITRESSE GIRAUD.

Fripon, je ne dis pas; mais pour querelleur, il ne faudrait pas lui chercher noise. Un jour que j'allais à la ville avec lui, il s'est emporté contre un

roulier; si je n'avais pas été là, il le tuait sur la place.

MÈRE MÉDARD.

Vous le garderez; je vois d'ici que vous le garderez.

MAITRESSE GIRAUD.

Vous voyez mal, mère Médard. Je lui rends justice, mais je n'en veux plus. Il me tourmente trop; il me donne trop de chagrins. J'ai d'autres choses à faire que de penser continuellement à un garçon de ferme. Qu'il devienne ce qu'il voudra; je veux être tranquille. (A Pierre qui entre.) Qu'est-ce que vous voulez, Pierre?

SCÈNE II.

LES PRÉCÉDENTES, PIERRE.

PIERRE.

Rien, not' maîtresse. Seulement, comme il paraît que monsieur François va ficher le camp.....

MAITRESSE GIRAUD.

Pourquoi dites-vous monsieur François?

PIERRE.

Dame! je dis monsieur François parce que..... enfin..... j'avons toujours dit comme ça.

MAITRESSE GIRAUD.

Après; parlez; voyons; continuez.

PIERRE.

C'est que je lui ai demandé, et il paraît que ça

lui est égal que ce soit moi qui le remplace plutôt qu'un autre. Ainsi, not' maîtresse, c'est à vous de voir.

MAITRESSE GIRAUD.

Je le remplacerai par qui je voudrai; je n'ai d'ordres à recevoir de personne.

PIERRE.

C'est pas un ordre non plus; c'est la chose de dire.

MAITRESSE GIRAUD.

Vous, premier garçon de ferme!

PIERRE.

Sans me vanter, j'en vaudrais ben un autre.

MAITRESSE GIRAUD.

Vous êtes trop brutal avec les chevaux.

PIERRE.

Quand ils me manquent, faut pourtant ben les corriger. C'est ça que monsieur François y allait aussi de main morte, lui.

MAITRESSE GIRAUD.

Je ne vous parle pas de monsieur François.

PIERRE.

Les chevaux ont tant de malice! Si on ne sait pas s'en faire respecter, on ne peut plus en venir à bout. D'ailleurs, gn'y a jamais que moi qui fasse le pansement du matin; et, demandez, tout le monde vous dira que c'est le plus difficile.

MAITRESSE GIRAUD.

Ce n'est pas vrai, parce que les mouches piquent moins que dans le reste de la journée. Vous ne dites ça que pour me faire entendre que François se lève tard. Je vous vois venir.

PIERRE.

Ma fine! je n'y pensais seulement pas.

MAITRESSE GIRAUD.

Je vous connais.

PIERRE.

Si vous me connaissez, not' maîtresse, vous devez savoir que je ne bois pas, au moins; que je ne suis pas dépensier non plus. Tout ce que je gagne, je le mets sur moi ben gentiment. Ça fait de l'honneur dans une ferme.

MAITRESSE GIRAUD.

J'ai quelqu'un en vue.

PIERRE.

Ah! c'est autre chose. Si c'est comme ça, prenez que je n'ai rien dit.

(Il sort.)

MAITRESSE GIRAUD.

Quel mauvais caractère que cet animal-là!

MÈRE MÉDARD.

Pas du tout. Il sait que vous renvoyez François parce qu'il est buveur, paresseux, sans ordre; il n'a pas ces défauts-là; il croit que ça suffit pour le remplacer : c'est un innocent.

MAITRESSE GIRAUD.

Il y a des instans, ma voisine, où, si je m'écoutais, je crois, en vérité, que j'enverrais la ferme à tous les diables. A la mort de mon mari, c'est une grande sottise que j'ai faite de continuer le bail. J'aimerais mieux une maisonnette grande comme la main avec un petit jardin que je cultiverais moi-même, que tout cet attirail de garçons qui ne valent pas mieux les uns que les autres.

MÈRE MÉDARD, riant.

Les garçons, les garçons vous donnent bien du tintoin, à ce qu'il paraît. Eh bien, voisine, malgré tous vos dépits, je ne vous plains pas. Tâchez de deviner pourquoi. Au revoir.

(Elle sort.)

MAITRESSE GIRAUD, seule.

Elle ne me plaint pas! Qui est-ce qui la prie de me plaindre? Cependant, quand je vas me trouver seule dans cette ferme, je ne vois pas que je serai si heureuse. Je ne peux pas le garder; rien ne lui fait, ni les conseils, ni les reproches, ni la bonne volonté qu'on a pour lui. Il est d'une si grande insouciance!.... Insouciance! Si c'est vrai, comme on le dit, qu'il en conte à toutes les filles..... Je voudrais en être bien sûre; je paierais je ne sais quoi pour ça. D'un autre côté, j'étais accoutumée depuis si long-temps à le voir aller et venir, à lui donner des ordres, à lui parler de toutes sortes de choses..... Il aimait à causer avec moi; c'était visible. Il est gai; il n'est pas méchant. Pour moi, en personne, je n'ai

rien à lui reprocher. Je le gronde quelquefois ce pauvre garçon, que j'en ai honte moi-même; il m'écoute sans souffler le mot. Un grand diable comme ça! Enfin, il avait cet héritage; il pouvait le garder, le dépenser sans me rien dire; non, il me l'a apporté tout de suite. Il se craint lui-même. Si on pouvait être sûre qu'il se corrigera, ce serait une bonne action à faire, cependant, que de le retirer du désordre. Il n'y a que moi qui puisse essayer ça. Quand nous nous serons quittés, je ne devine pas ce qu'il pourra devenir. Ça fait trembler. Ah! mon Dieu, le v'là.

SCÈNE III.

MAÎTRESSE GIRAUD, FRANÇOIS.

(François s'avance lentement, les yeux fixés sur la maîtresse Giraud.)

FRANÇOIS.

Eh bien, maîtresse, ça tient-il toujours?

MAITRESSE GIRAUD.

Toujours.

FRANÇOIS.

Vous n'avez pas fait d'autres réflexions?

MAITRESSE GIRAUD.

Je vous ai dit que pour cette fois c'était très-sérieux.

FRANÇOIS.

Ainsi, il n'y a plus d'espoir.

MAITRESSE GIRAUD.

Non.

FRANÇOIS.

C'est dommage.

MAITRESSE GIRAUD.

Je crois effectivement que ça vous fait bien de la peine.

FRANÇOIS.

Oui, ça me fait de la peine. Mais enfin, si c'est votre dernier mot.....

MAITRESSE GIRAUD.

Malgré toute l'envie qu'on en aurait, il est impossible de rien faire de vous; vous le voyez vous-même. Quel air ça a-t-il dans cette ferme, quand il est clair comme le jour que je vous passe cent fois plus qu'il ne faudrait pour en faire renvoyer un autre?

FRANÇOIS.

C'est les mauvaises connaissances; il y a trop de mauvaises connaissances.

MAITRESSE GIRAUD.

Je le crois bien; vous les choisissez exprès.

FRANÇOIS, souriant.

Non; c'est qu'elles sont plus gaies que les autres. Mais c'est égal; je ne veux plus en voir. Ils me mangent tout.

MAITRESSE GIRAUD.

Je suis lasse de vous entendre toujours répéter la même chose.

FRANÇOIS.

Vous ne savez pas comment tout ça se fait. On rencontre un ami ; il dit : « Ah ! v'là François ; il va me payer à boire. » On n'ose pas dire : « Je ne veux pas. » Quand il a bu, il dit : « T'es un brave, toi, François ; prête-moi donc cent sous. » Je ne suis pas content ; mais que faire ? On aurait l'air de ne pas avoir cent sous.

MAITRESSE GIRAUD.

La belle raison pour un homme de votre âge !

FRANÇOIS.

C'est comme ça.

MAITRESSE GIRAUD.

Comment ferez-vous quand vous n'aurez plus rien ?

FRANÇOIS.

Ah ! mais dame.....

MAITRESSE GIRAUD.

Voilà ce qu'il y a de désolant.

FRANÇOIS.

Je ne sais pas pourquoi ça vous fait plus de peine qu'à moi. N'y prenez pas garde.

MAITRESSE GIRAUD.

N'y prenez pas garde ! Comme s'il était possible de voir quelqu'un qui se perd à plaisir sans que ça fasse du chagrin !

FRANÇOIS, un peu ému.

Pauvre petite mère ! je ne vous accuse pas non

plus ; il n'y a pas de votre faute, bien au contraire. M'en avez-vous dit ! Mais il ne faut pas vous rendre malade ; est-ce que je le mérite ?

MAITRESSE GIRAUD.

Ne dites donc pas qu'il ne faut pas se rendre malade. Est-on maîtresse de ça ? Si vous aviez jamais aimé seulement le quart de.....

FRANÇOIS.

Je ne dis rien, moi ; mais je sais bien que depuis deux jours je ne suis pas trop à mon aise.

MAITRESSE GIRAUD.

Ça devrait pourtant te faire réfléchir, François. Tu serais si heureux si tu voulais !

FRANÇOIS.

Il est sûr que je ne retrouverai jamais ce que je perds.

MAITRESSE GIRAUD.

Et pour qui le perds-tu ? là, je te le demande : pour des misérables qui ne te regarderont pas du moment que tu n'auras plus rien à leur donner.

FRANÇOIS.

Ce n'est pas faux ce que vous dites là.

MAITRESSE GIRAUD.

Il ne te reste que cent quatre-vingts francs sur ton héritage.

FRANÇOIS.

Quoi ! encore tant que ça ?

MAITRESSE GIRAUD.

Ça te mènera loin ! Il n'y aura pas de quoi épouser toutes les filles à qui tu promets le mariage.

FRANÇOIS, *un peu déconcerté.*

Je promets le mariage ! Qui est-ce qui vous a fait de si beaux contes ?

MAITRESSE GIRAUD.

Est-ce vrai, oui ou non ?

FRANÇOIS.

Ah ! je promets le mariage !

MAITRESSE GIRAUD.

Puisque je le sais, conviens-en du moins. Tu vois bien, tu ne veux pas répondre.

FRANÇOIS.

Il paraît que vous connaissez des gens qui sont bien aimables pour moi.

MAITRESSE GIRAUD.

As-tu promis le mariage, ou ne l'as-tu pas promis ?

FRANÇOIS.

A qui est-ce que j'ai promis le mariage ?

MAITRESSE GIRAUD.

A Thérèse Blondel, par exemple.

FRANÇOIS.

Si je savais ceux qui vous ont dit ça.....

MAITRESSE GIRAUD.

Il ne s'agit pas de savoir ceux qui m'ont dit; ont-ils fait un mensonge?

FRANÇOIS.

Comment voulez-vous qu'on puisse garder votre amitié, si vous écoutez tout le monde?

MAITRESSE GIRAUD.

Tu ne réponds pas. C'est toujours ta même manière de rompre les chiens. Tu voudrais faire une querelle aux autres, et tu ne veux pas me répondre à moi. Voyons, parle, puisque je le sais; avoue donc quelque chose une fois dans ta vie. Je ne te dirai rien; je serai contente. Tiens, François, c'est ton entêtement qui me fait plus de peine que tous tes autres défauts.

FRANÇOIS.

Il n'y a pas d'entêtement. Que voulez-vous que je vous dise?

MAITRESSE GIRAUD.

Tu avoues donc?

FRANÇOIS.

Puisque vous le savez.

MAITRESSE GIRAUD.

Eh bien, voilà au moins quelque chose; voilà de la franchise. Puisque tu es en train, qu'est-ce que tu disais l'autre soir à Catherine Perrot au tournant du bois de la Roche?

FRANÇOIS.

Vous m'avez vu?

MAITRESSE GIRAUD.

Oui, je t'ai vu.

FRANÇOIS.

Je lui disais des bêtises, quoi! comme on en dit à toutes les filles.

MAITRESSE GIRAUD.

Tu lui promettais peut-être aussi le mariage?

FRANÇOIS.

C'est bien possible; je ne me le rappelle pas; il faut toujours leur promettre quelque chose. Mais si c'est ça qui vous chagrine, la vérité que je puis jurer devant Dieu, c'est que je ne suis amoureux de personne.

MAITRESSE GIRAUD, d'un ton de reproche.

Comme tu dis ça à pleine voix!

FRANÇOIS, lui prenant les mains.

Ah! pauvre petite mère! vous comprenez bien.

MAITRESSE GIRAUD.

Je ne comprends que trop.

FRANÇOIS.

Si je ne vous aimais pas, je serais déjà parti. Qu'est-ce qui me retiendrait? Est-ce que je souffrirais qu'un autre me parlât comme vous me parlez, me grondât comme vous me grondez? Je ne sais pas si je le supporterais de ma mère. Mais vous, c'est vous; j'y suis accoutumé; ça ne me fait rien.

MAITRESSE GIRAUD.

A la bonne heure. Tu ne m'avais jamais rien dit comme ça.

FRANÇOIS.

Parce que je ne suis pas un flatteur, moi; je ne sais pas faire d'embarras. Quand il n'y aurait que cette ferme, qui était comme ma maison, où j'étais choyé comme un prince, où, quand je n'avais pas fait trop de sottises, je trouvais toujours bon visage, comment voulez-vous que je ne la regrette pas? Je n'ai jamais été aussi heureux qu'ici; je ne le serai jamais autant; parbleu! je le sais bien; mais c'est ma faute; je ne puis pas me plaindre.

MAITRESSE GIRAUD.

Si tu ne t'en allais pas encore?

FRANÇOIS.

Comme vous voudrez.

MAITRESSE GIRAUD.

Tu serais bien content?

FRANÇOIS.

Ça ne se demande pas.

MAITRESSE GIRAUD.

Me promettrais-tu au moins de faire ton possible pour être plus sage?

FRANÇOIS.

Je vous ai promis tant de fois!

MAITRESSE GIRAUD.

Je ne sais pas, mais j'ai meilleure espérance.

FRANÇOIS.

Essayez encore. Qui sait?

MAITRESSE GIRAUD.

Quand tu voudras boire, je te donnerai du vin; il sera meilleur que celui de tes cabarets, et tu n'en auras du moins que ce qu'il te faudra.

FRANÇOIS.

Qu'elle est gentille! Elle croit que c'est la même chose. Tant que je le pourrai, je ferai tout ce que vous voudrez; je ne peux pas mieux dire.

MAITRESSE GIRAUD.

Et puis, mon petit François, à cause des autres, tâche aussi d'être plus matinal.

FRANÇOIS.

Je tâcherai; mais je suis diantrement dormeur.

MAITRESSE GIRAUD.

Vois pourtant, quand on y met de la franchise, comme tout devient facile. Ne mens plus. A quoi que ça sert? Tout ce que tu me diras, je te le pardonnerai; mais il faut me le dire.

FRANÇOIS.

C'est le plus gênant; un homme fait tant de choses!

MAITRESSE GIRAUD.

Puisque tu seras sûr de ne pas être grondé.

FRANÇOIS.

Pas trop sûr.

MAITRESSE GIRAUD.

Veux-tu que je te le signe tout à l'heure?

FRANÇOIS.

Les signatures, ça ne sert de rien. Si j'avais fait une bonne farce et que je vienne vous la conter, mon papier à la main, je voudrais bien vous voir.

MAITRESSE GIRAUD.

Tu as tort, François; je ne te dirais rien.

FRANÇOIS.

Alors, autant que je ne vous dise rien non plus, moi, ça reviendra au même.

MAITRESSE GIRAUD.

Je sais bien à peu près ce que tu peux faire.

FRANÇOIS.

Je suis bambocheur, voilà tout.

MAITRESSE GIRAUD.

Tu l'as été, François; mais tu ne le seras plus.

FRANÇOIS.

Tant mieux.

MAITRESSE GIRAUD.

Quel est le militaire qui n'a pas fait des siennes?

FRANÇOIS.

N'est-ce pas donc?

MAITRESSE GIRAUD.

Il faut bien que jeunesse se passe.

FRANÇOIS.

Si j'osais, je vous embrasserais.

MAITRESSE GIRAUD.

Cajoleur!

FRANÇOIS.

Non, ma foi! je ne cajole pas. Voulez-vous que je vous embrasse?

MAITRESSE GIRAUD.

Pas comme cela tout de suite; je veux encore attendre.

FRANÇOIS.

Vous avez tort, ça nous remettrait tout-à-fait comme il faut.

MAITRESSE GIRAUD.

Oui, je t'en souhaite. Nous ne sommes pas plus tôt tout-à-fait comme il faut, que tu recommences.

FRANÇOIS.

C'est vous qui allez recommencer.

MAITRESSE GIRAUD.

Non, non, mon François, n'aie pas peur.

FRANÇOIS.

Pourquoi ne voulez-vous pas que je vous embrasse?

MAITRESSE GIRAUD.

Songe donc qu'il n'y a qu'un instant nous étions au moment de nous quitter.

FRANÇOIS.

Puisque cet instant-là est passé.

MAITRESSE GIRAUD.

C'est égal.

FRANÇOIS.

Je le vois, vous me gardez encore rancune.

MAITRESSE GIRAUD.

Rancune! joliment. Si tu pouvais lire dans mon cœur..... Que je suis faible! et pour qui? Pour un méchant garnement qui ne mérite pas la moitié de l'intérêt qu'on prend à lui.

FRANÇOIS.

Trouvez-en beaucoup de méchans garnemens comme moi, qui seraient tout prêts à se jeter au feu pour vous!

MAITRESSE GIRAUD.

Ça m'avancerait bien! Ne te jette pas au feu; conduis-toi seulement comme tu dois le faire.

FRANÇOIS.

C'est convenu. J'ai envie de prendre votre bouquet.

MAITRESSE GIRAUD.

Tu es impatientant pour toujours rire. Prends-le, et finis-en.

FRANÇOIS, lui prenant son bouquet.

Pour le coup, je puis vous embrasser. (Il l'embrasse.) Pauvre petite mère!.... Ah çà! voilà l'heure de mes chevaux; il n'y a pas à dire, il faut que je m'en aille.

MAITRESSE GIRAUD.

Ils attendront un peu; j'ai encore à te parler.

FRANÇOIS.

Je reviendrai, je reviendrai.

(Il sort.)

MAITRESSE GIRAUD, *seule.*

Certainement on ne peut pas dire que ce ne soit pas là le fond d'un bien honnête garçon. Il est plus content de rester qu'il ne veut le laisser voir. Il est si glorieux! Ce n'est pas un défaut dans un homme; ça montre du cœur. Cette idée de prendre mon bouquet et de vouloir m'embrasser! Il m'aime; mais il garde ça pour lui; jamais je ne le saurai positivement. (*Elle rit.*) C'est un scélérat. Connaît-il les femmes!

SCÈNE IV.

MAÎTRESSE GIRAUD, MÈRE MÉDARD.

MÈRE MÉDARD.

C'est encore moi, maîtresse Giraud. Eh bien! ce François, le garde-t-on, ou ne le garde-t-on pas?

MAITRESSE GIRAUD, *négligemment.*

Définitivement, je crois que je le garde, mère Médard.

MÈRE MÉDARD.

Allons donc, dites-nous donc ça! La maîtresse Cloquet en avait comme envie.

MAITRESSE GIRAUD.

La maîtresse Cloquet! Il resterait long-temps chez elle! Il faut nourrir son monde quand on veut avoir de bons sujets.

MÈRE MÉDARD.

Je n'entre pas là-dedans.

MAITRESSE GIRAUD.

Non, non, mère Médard, un homme qu'on a eu huit mois chez soi, on a beau le renvoyer, on aime encore à savoir qu'il sera bien là où il ira. Pardine! je crois de reste que la maîtresse Cloquet serait terriblement fière d'avoir un valet de ferme de cette tournure-là; j'en suis fâchée pour elle, il faudra qu'elle s'en passe. C'est un homme entendu, un fin laboureur, bien meilleur fermier que ne l'a jamais été mon défunt; je ne suis pas assez sotte pour le laisser aller autre part.

MÈRE MÉDARD.

C'est ce que je vous disais.

MAITRESSE GIRAUD.

D'ailleurs, nous nous sommes expliqués : il convient qu'il a été jeune; mais c'est fini, bien fini; j'en répondrais à présent comme de moi-même; on ne se trompe pas là-dessus.

MÈRE MÉDARD.

Jamais.

MAITRESSE GIRAUD.

Qu'est-ce qu'il me faut? quelqu'un qui fasse aller ma ferme. J'ai ce quelqu'un-là, et je m'en déferais! Il a été un peu dépensier; c'est-il une raison? Ah! mon Dieu, François chez la maîtresse Cloquet! Ça ne tombe pas sous le sens.

MÈRE MÉDARD.

De sorte qu'il vous a demandé pardon?

MAITRESSE GIRAUD.

Il me l'a demandé sans me le demander; mais c'était encore mieux. Je suis fâchée que vous ne l'ayez pas entendu. Un homme qui a été militaire, ça ne peut pas s'y prendre comme un paysan, vous comprenez bien.

MÈRE MÉDARD.

Ça fait une grande différence.

MAITRESSE GIRAUD.

Ce qu'il y a de certain, c'est que la maîtresse Cloquet peut aller chercher ailleurs. Cette vieille folle!

MÈRE MÉDARD.

On n'est pas folle pour avoir besoin d'un garçon de ferme.

MAITRESSE GIRAUD.

Vous êtes trop bonne, vous, mère Médard; vous ne voyez pas qu'elle aurait été enchantée de me jouer ce tour-là. Mais elle se trompait encore; François n'aurait pas été chez elle. On n'a pas François parce qu'on le veut; François n'est pas embarrassé de lui; François sait bien qu'il peut choisir. S'il avait tant de chagrin de quitter d'ici, ce n'était pas de peur de ne pas savoir ce qu'il deviendrait; mais il y a des endroits où on se trouve bien.

MÈRE MÉDARD, *avec gaieté.*

Des fermières qui plaisent plus que d'autres.

MAITRESSE GIRAUD.

C'est tout simple.

MÈRE MÉDARD.

Mais sans doute. Adieu, voisine. J'aime mieux vous voir comme ça que comme vous étiez tantôt.

(Elle sort.)

MAITRESSE GIRAUD, seule.

Demandez-moi un peu! Cette maîtresse Cloquet! Est-ce traître? A présent que je sais ça, François mettrait le feu à la ferme que je ne le laisserais pas s'en aller; je déteste trop les fermières qui cherchent à enlever les garçons des autres. J'ai eu tort aussi de me plaindre de lui; je ne devais en parler à personne; voilà ce qui les encourage toutes à vouloir me l'ôter. C'est une leçon. (A François qui entre.) Arrive donc, François; arrive donc!

SCÈNE V.

MAÎTRESSE GIRAUD, FRANÇOIS.

FRANÇOIS, accourant.

J'arriverai tant que vous voudrez. Je suis si content! Rien ne m'ennuie comme le chagrin.

MAITRESSE GIRAUD, après l'avoir regardé quelque temps.

Tu serais bien étonné si je te disais quelque chose.

FRANÇOIS.

Il faut savoir quoi.

MAITRESSE GIRAUD.

Mais non; c'est trop tôt.

FRANÇOIS.

Toujours des méfiances!

MAITRESSE GIRAUD.

C'est peut-être une si grande folie.

FRANÇOIS.

Ça m'ira d'autant mieux.

MAITRESSE GIRAUD.

Si je t'épousais?

FRANÇOIS.

Moi?

MAITRESSE GIRAUD.

Oui. Ça te ferait-il plaisir?

FRANÇOIS.

J'ai peur que vous ne me fassiez des reproches un jour.

MAITRESSE GIRAUD.

Voilà comme tu réponds? Si je n'ai pas peur, moi?

FRANÇOIS.

Mon père m'a toujours dit que je ne serais raisonnable qu'à trente ans; je les aurai le 12 juillet de l'année prochaine.

MAITRESSE GIRAUD.

Et tu voudrais attendre?

FRANÇOIS.

Qu'en pensez-vous? Ça ne serait-il pas plus sûr?

Je ne crains rien tant que de passer pour un trompeur.

MAITRESSE GIRAUD.

Tu ne le seras pas, François! tu ne le seras pas! c'est moi qui t'en réponds.

FRANÇOIS.

En vérité?

MAITRESSE GIRAUD.

Je ne t'ai jamais connu comme aujourd'hui. Tu as un cœur parfait.

FRANÇOIS.

On ne dirait pas ça de tout le monde.

MAITRESSE GIRAUD.

Tu seras un excellent mari.

FRANÇOIS, la prenant à bras le corps.

Oh! quant à ça....

MAITRESSE GIRAUD.

Ce n'est pas comme tu l'entends, François.

FRANÇOIS.

Pourtant, petite mère....

MAITRESSE GIRAUD.

Non, François. Si tu ne devais être bon mari que comme tu l'as dans l'idée, je n'aurais seulement pas pensé à toi. Tu seras bon mari parce que tu as jeté ton feu, que te voilà raisonnable, que je n'ai plus de craintes à avoir.

FRANÇOIS.

Quand je disais que je me corrigerais! Vous voyez

bien; ça m'arrive au moment que je m'y attendais le moins.

MAITRESSE GIRAUD.

Toi, François, tu serais incapable de rendre une femme malheureuse. Mais bien convenu que tu ne parleras plus aux filles; c'est fini à présent.

FRANÇOIS.

Une fois marié, qu'est-ce que je pourrais leur dire? D'ailleurs, un fermier! Ce sera gentil tout de même que tu sois ma petite femme; je n'en serai pas fâché, parce que je pourrai me lever à l'heure que je voudrai. Quand nous marions-nous?

MAITRESSE GIRAUD.

Tu as tes papiers?

FRANÇOIS.

Ah! mon Dieu, rien ne nous arrête.

MAITRESSE GIRAUD.

Remercie-moi donc, au moins.

FRANÇOIS, avec malice.

Faut-il vraiment que je te remercie? (Il l'embrasse.) Tiens, voilà ton remercîment. Mais nous ferons une noce, une belle noce. Il n'y a pas à dire; je ne veux pas avoir l'air de nous cacher.

MAITRESSE GIRAUD.

De quoi donc nous cacher? Ah! n'aie pas peur. Je voudrais bien savoir où sont les fermiers de ce pays-ci qui ont meilleure mine que toi. Va, va, je n'ai pas envie de faire les choses à la sourdine. Cer-

tainement que nous aurons une noce, et je cours de ce pas chez monsieur le curé, afin qu'il nous mène ça bon train. Au revoir, mon homme.

(Elle sort.)

FRANÇOIS, seul.

Ce matin, je n'étais bon qu'à pendre; elle m'épouse ce soir. Il n'y a rien comme une tête de femme qui a un peu d'expérience. Les jeunes filles ne vont pas si vite :

LE BOIS SEC BRULE MIEUX QUE LE VERT.

L'ORPHELINE,

OU

A BREBIS TONDUE DIEU MESURE LE VENT.

COMÉDIE-PROVERBE EN DEUX ACTES.

PERSONNAGES.

MADAME D'YVARI.
LE COLONEL SINCLAIR.
EMMA, jeune créole.
M DUFLOS, notaire.
MADEMOISELLE MODESTE, gouvernante.
RENÉ, domestique du colonel.
ROUSSEAU, autre domestique.

La scène se passe dans un château.

Le théâtre représente un salon.



M[R] DUFLOS.

SIGNEZ, MADEMOISELLE.

Corpheline. acte 1. sc. VI.

L'ORPHELINE.

ACTE PREMIER.

SCÈNE I.

MADEMOISELLE MODESTE.

On ne dirait jamais que j'ai déjà fait deux fois ce matin moi-même ce salon de campagne. Il y a de la poussière partout. Il fait tant de vent! (Elle appelle.) Rousseau!.... Si le nouveau maître arrivait et qu'il vît cette pièce dans l'état où elle est, il s'imaginerait qu'on n'a pas de soin. (Elle appelle.) Rousseau!... Un monsieur de Paris, ça doit être si près regardant. (Elle appelle plus fort.) Rousseau!

SCÈNE II.

MADEMOISELLE MODESTE, ROUSSEAU.

ROUSSEAU.

Eh bien! le voilà Rousseau. Que lui voulez-vous donc de si pressé?

MADEMOISELLE MODESTE.

Donne vitement un coup de balai ici.

ROUSSEAU.

Ce n'est que cela. Je croyais que le feu était à la maison.

(Il sort.)

MADEMOISELLE MODESTE.

Je voudrais déjà savoir quelle figure a notre jeune maître. Un colonel! ça doit être beau, ça doit être aimable, ça doit être galant. (A Rousseau, qui rentre avec un balai.) Rousseau, je ne veux plus qu'on m'appelle gouvernante. C'était bon du temps de notre vieux; mais cela ne ressemblerait à rien à présent que ce château appartient à un jeune homme. Je serai concierge, femme de charge, comme on voudra, mais pas gouvernante. (Elle brosse les siéges tandis que Rousseau balaie.) Nous allons voir du changement, mon garçon, un grand changement.

ROUSSEAU.

Tant pis. Je nous trouvais bien comme nous étions.

MADEMOISELLE MODESTE.

Avec le défunt?

ROUSSEAU.

Je ne pense plus au défunt; il y a six mois qu'il est mort; mais avec mademoiselle Emma qui est une maîtresse si gentille. J'aurais voulu n'en changer jamais.

MADEMOISELLE MODESTE.

Mademoiselle Emma n'a jamais été notre maîtresse.

Le défunt l'a instituée gardienne de ses biens jusqu'à ce que son neveu vînt les réclamer; mais voilà tout. Ce n'est qu'une étrangère.

ROUSSEAU.

Étrangère! une demoiselle que monsieur aimait comme sa fille, qu'il soignait comme la prunelle de ses yeux, et qui ne lui a jamais rien coûté, oui-da; car je suis témoin que monsieur a dit plus de vingt fois que le père de mademoiselle Emma, en lui envoyant sa fille pour la faire élever en France, lui avait fait toucher en même temps une très-grosse somme d'argent.

MADEMOISELLE MODESTE.

Mais il n'y a pas de secret à cela, mon enfant, puisque c'est dans le testament.

ROUSSEAU.

Eh bien donc, pourquoi l'appelez-vous une étrangère? Une étrangère est quelqu'un qui n'a rien, qu'on élève par charité, une personne qui est à charge enfin.

MADEMOISELLE MODESTE.

Une étrangère est une personne qui n'est pas de la famille.

ROUSSEAU.

Une belle raison! Elle aurait été plus riche à elle seule que notre défunt maître et son neveu tout ensemble, si son père ne s'était pas noyé, lui et tout son bien, en revenant d'Amérique.

MADEMOISELLE MODESTE.

Assurément.

ROUSSEAU.

C'est donc la preuve que je dois m'intéresser à elle plus qu'à ce neveu qui va venir prendre sa place, d'autant que je n'ai pas grande idée de lui. Il y a une chose certaine d'abord, c'est que son oncle ne l'aimait pas.

MADEMOISELLE MODESTE.

Le défunt n'aimait personne.

ROUSSEAU.

Il aimait mademoiselle Emma.

MADEMOISELLE MODESTE.

Elle est si patiente!

ROUSSEAU.

Voilà dix ans que vous êtes dans cette maison, et vous ne connaissez pas le colonel! Cependant monsieur lui a écrit assez souvent pour l'engager à venir.

MADEMOISELLE MODESTE.

Un militaire a des occupations.

ROUSSEAU.

Dans les petits grades; mais un colonel! S'il avait eu un peu d'âme, est-ce qu'il aurait abandonné ainsi un pauvre vieillard?

MADEMOISELLE MODESTE.

Il est vrai que le pauvre vieillard était si aimable!

ROUSSEAU.

Mon Dieu! mademoiselle Modeste, vous lui en

voulez terriblement, et je ne vois pourtant pas qu'il vous ait si mal traitée. Il vous a laissé une assez jolie rente pour l'avoir tourmenté comme vous avez fait; moi qui étais moins ancien, il ne m'a pas oublié non plus; et quand il avait tant de raisons pour déshériter son neveu, il lui laisse toute sa fortune; ce n'est pas là un monstre.

MADEMOISELLE MODESTE.

Parce que tu ne comptes pour rien le mauvais sang que j'ai fait tout le temps que je l'ai servi. Va, va, j'ai bien gagné ma rente; s'il t'a donné quelque chose, c'est qu'il ne pouvait pas l'emporter. Reste donc son neveu; pardi! monsieur le colonel n'attendait pas après cela.

ROUSSEAU.

Il n'a pourtant pas renoncé à la succession.

MADEMOISELLE MODESTE.

Pourquoi y aurait-il renoncé? Mais tu vois qu'il ne s'est pas beaucoup pressé pour venir en prendre possession. (Avec un air de satisfaction.) Il va affermer ses terres, à coup sûr; un colonel ne peut pas rester ici; il gardera seulement le château pour venir s'y divertir de loin à loin avec ses amis; et le reste du temps, nous serons comme les maîtres. Le dimanche, nous ferons danser les paysans devant la grille, comme faisait mademoiselle Emma, et je compte bien aller à l'église dans le banc réservé.

ROUSSEAU.

Je n'ai pas l'imagination aussi flatteuse que vous,

Aussi ai-je averti Marie, si monsieur le colonel s'avisait de vouloir faire l'agréable avec elle, de ne pas barguigner à lui demander son compte. Je me charge de lui trouver une autre place, moi.

MADEMOISELLE MODESTE.

Quand il ferait l'agréable avec Marie, que t'importe?

ROUSSEAU.

Écoutez, mademoiselle Modeste, Marie est une pauvre fille; elle ne doit pas en savoir davantage.

MADEMOISELLE MODESTE.

Ah! mais, Rousseau, te voilà dans les plus grands principes. Tu vas peut-être me trouver trop parée, à mon tour.

ROUSSEAU.

Pour vous, il n'y a pas de danger.

MADEMOISELLE MODESTE.

Comment l'entends-tu, Rousseau?

ROUSSEAU.

Vous avez de l'expérience.

MADEMOISELLE MODESTE.

Tu n'en sais rien, Rousseau. Mais j'ai au moins un instinct qui me dit qu'il faut aller selon le vent. Le défunt était triste, maussade; il nous faisait tous damner pour racheter ses vieux péchés; je m'étais faite revêche pour avoir au moins l'avantage de pouvoir crier aussi de temps en temps. A présent ce n'est plus cela; voici un jeune homme, et je re-

prends mon caractère; je redeviens aimable, gaie, bonne; je me pare. (Elle se promène en se donnant des grâces.) Tu aimes mieux cela, j'en suis sûre.

ROUSSEAU.

Ça m'est à peu près égal.

MADEMOISELLE MODESTE, lui donnant un petit soufflet.

Tu mens, Rousseau.

SCÈNE III.

EMMA, ROUSSEAU, MADEMOISELLE MODESTE.

EMMA, des clefs à la main.

Tenez, Rousseau, voici des clefs que vous donnerez à monsieur Sainclair aussitôt son arrivée. (A mademoiselle Modeste.) En voici d'autres pour vous, mademoiselle Modeste.

MADEMOISELLE MODESTE.

Mais, mademoiselle, il me semble que rien ne pressait; vous n'allez pas nous quitter tout de suite?

EMMA.

Pardonnez-moi, j'attends madame d'Yvari, qui doit venir me prendre pour m'emmener chez elle.

MADEMOISELLE MODESTE.

Vous ne verrez pas Monsieur?

EMMA.

Pas aujourd'hui.... Au surplus, je n'en sais rien.

Je ferai ce que madame d'Yvari me dira de faire.

MADEMOISELLE MODESTE.

Je vous prie, mademoiselle, de croire que cette séparation est un grand chagrin pour nous.

ROUSSEAU.

Pour moi, du moins, mademoiselle, et pour cette pauvre Marie, qui n'ose pas venir vous faire ses adieux, tant elle a pleuré ce matin.

EMMA.

Elle a tort. Je ne vais qu'à une lieue d'ici.

ROUSSEAU.

C'est égal, mademoiselle, nous ne vous entendrons plus chanter; nous ne vous verrons plus ni danser ni courir; nous ne pourrons plus rien faire pour vous. Quelle désolation ! Enfin, j'ai encore plus de courage que Marie, je puis vous parler, au lieu qu'elle ne le pourrait pas. Votre cadeau lui a encore renouvelé son chagrin. Et moi, mademoiselle, par quoi donc ai-je mérité tout cet argent que vous m'avez donné? Je l'ai reçu sans savoir ce que je faisais; il est encore sur mon coffre.

EMMA, riant.

Il faut le mettre dedans, mon pauvre Rousseau; il y sera mieux.

ROUSSEAU.

C'est singulier ce que c'est que l'attachement! Pardon, mademoiselle, j'ai beau savoir que vous vous en allez, je ne peux pas le croire. Ça va être

un autre qui sera notre maître ; vous ne nous serez plus de rien ! les jambes m'en tremblent. Nous étions si bien accoutumés à mademoiselle, et nous craignons tant qu'il n'en soit pas de même avec monsieur Sainclair !

MADEMOISELLE MODESTE, d'un ton d'importance.

Rousseau, voilà de ces choses qu'on ne doit jamais dire. On peut regretter mademoiselle, sans qu'il soit besoin pour cela de chercher à déprécier un maître que nous ne connaissons pas encore.

EMMA, gaiement.

Oui, oui, Rousseau, vous n'êtes pas assez savant pour votre position.

MADEMOISELLE MODESTE.

N'est-il pas vrai, mademoiselle ? Au lieu de se permettre des jugemens téméraires sur monsieur, occupons-nous d'abord de lui plaire.

EMMA, regardant la toilette de mademoiselle Modeste.

Vous prêchez d'exemple, car vous n'avez rien négligé pour cela.

MADEMOISELLE MODESTE.

Mademoiselle plaisante sur ma toilette.

EMMA.

Non, vraiment ; elle est de devoir.

ROUSSEAU, à part, en s'en allant.

Elle n'a pas perdu sa gaieté ; c'est toujours ça.

(Il sort.)

SCÈNE IV.

EMMA, MADEMOISELLE MODESTE.

MADEMOISELLE MODESTE.

Quoique je n'aurai plus l'honneur de demeurer avec mademoiselle, je la prie de croire que je serai toujours à son service pour tout ce qui pourra dépendre de moi.

EMMA.

Je vous suis obligée.

MADEMOISELLE MODESTE.

J'ai bien pensé qu'à l'âge de mademoiselle, il ne serait pas convenable qu'elle demeurât dans la maison d'un jeune homme, puisque moi-même j'ai hésité quelque temps sur ce que j'avais à faire. Mais mademoiselle peut compter sur un appartement au château toutes les fois que le colonel sera absent. (Emma sourit.) Madame d'Yvari passe pour être très-impérieuse, très-exigeante, et mademoiselle ne sait pas encore ce que c'est que d'être chez les autres.

EMMA.

Il entre bien dans mes projets de n'être jamais chez personne.

MADEMOISELLE MODESTE.

Ah! que vous ferez bien! Du temps du défunt, j'aurais souvent payé bien cher la liberté d'aller respirer sous un autre toit que le sien.

EMMA.

J'avais toujours cru que vous lui étiez fort attachée.

MADEMOISELLE MODESTE.

S'il m'eût traitée comme il traitait mademoiselle, assurément je serais une ingrate de parler ainsi; mais il y avait une grande différence. Enfin, ce qui est passé est passé, après la pluie vient le beau temps, comme on dit.

EMMA, lui donnant une bourse.

Cela me rappelle que j'avais sur moi cette bourse que je vous destinais comme une gratification pour le temps que vous m'avez servie.

MADEMOISELLE MODESTE, prenant la bourse.

Mais, mademoiselle.....

EMMA.

Vous viendrez m'avertir aussitôt que madame d'Yvari sera arrivée.

(Elle sort.)

SCÈNE V.

MADEMOISELLE MODESTE; un peu après, ROUSSEAU.

MADEMOISELLE MODESTE, ouvrant la bourse.

C'est de l'or! Elle a toujours été généreuse, c'est une justice qu'on est forcé de lui rendre. Pauvre enfant!.... Elle est en âge de raison..... Lui faire des observations, ce serait l'humilier. Dieu m'en préserve! elle est déjà assez à plaindre.

(Elle met la bourse dans sa poche.)

ROUSSEAU.

Voilà le valet de chambre du colonel qui arrive en courrier, pour avertir que son maître sera ici dans une heure.

MADEMOISELLE MODESTE.

Où est-il ? L'as-tu fait rafraîchir ? Est-ce un jeune homme ? A-t-il l'air aimable ? (Elle se met devant une glace.) Rousseau, vois un peu si la pointe de mon fichu est bien dans le milieu de mon dos, et mets-y cette épingle. (Elle lui donne une épingle.) Réponds-moi donc.

ROUSSEAU.

A quoi ?

MADEMOISELLE MODESTE.

Quelle figure a ce valet de chambre ?

ROUSSEAU.

Il a la figure de quelqu'un qui est las. Mais, tenez, le voici.

SCÈNE VI.

RENÉ, MADEMOISELLE MODESTE, ROUSSEAU.

RENÉ.

Vous êtes sans doute quelque chose dans cette maison, madame ?

MADEMOISELLE MODESTE.

On m'appelle mademoiselle Modeste, monsieur. J'avais toute la confiance de notre défunt maître.

RENÉ, se tournant vers Rousseau.

Vous lui appartenez sans doute aussi?

ROUSSEAU.

Oui, Monsieur.

RENÉ.

Eh bien! mon garçon, allez présenter les respects du colonel à mademoiselle Emma, et portez-lui cette lettre dont je suis chargé pour elle.

(Rousseau prend la lettre et sort.)

SCÈNE VII.

RENÉ, MADEMOISELLE MODESTE.

RENÉ.

Quel âge a mademoiselle Emma?

MADEMOISELLE MODESTE.

Dix-huit ans à peu près.

RENÉ.

Est-il vrai qu'elle soit jolie?

MADEMOISELLE MODESTE.

On le dit. Moi, je ne la trouve pas mal.

RENÉ.

Et son caractère?

MADEMOISELLE MODESTE.

Est-ce qu'on a du caractère à cet âge-là? Mademoiselle Emma est fière et pas confiante le moins du monde.

RENÉ.

Est-ce qu'elle vous cachait quelque chose?

MADEMOISELLE MODESTE.

Je ne crois pas qu'elle eût rien à cacher.

RENÉ.

Il n'y avait pas quelque soupirant dans les environs?

MADEMOISELLE MODESTE.

Pour cela, pas du tout.

RENÉ.

Mon maître en avait l'idée.

MADEMOISELLE MODESTE.

Il ne connaît pas mademoiselle Emma. Elle a beau être gaie, elle est comme moi, elle est très-difficile. Il ne faut pas croire que, parce qu'on est agréable et d'un abord prévenant, on soit femme à se jeter à la tête. J'étudie les gens d'abord.

RENÉ, à lui-même.

Je crois que mon maître n'en sera pas fâché.

MADEMOISELLE MODESTE.

Ne sera pas fâché de ce que j'étudie les gens?

RENÉ.

Je vous demande pardon, mais je pense à autre chose.

MADEMOISELLE MODESTE.

C'est fort mal de penser à autre chose quand je vous parle.

RENÉ.

Ainsi mademoiselle Emma n'a pas d'amoureux ?

MADEMOISELLE MODESTE.

Pas plus que moi. Ce n'est pas que si on eût voulu les écouter....

RENÉ.

Il s'en était donc présenté quelques uns ?

MADEMOISELLE MODESTE.

Plus de dix, et presque tous régisseurs.

RENÉ.

Des régisseurs pour mademoiselle Emma !

MADEMOISELLE MODESTE.

Qui vous parle de mademoiselle Emma ?

RENÉ.

De qui parlez-vous donc ?

MADEMOISELLE MODESTE.

C'est moi qui ai refusé des régisseurs.

RENÉ.

A propos de quoi me dites-vous cela?

MADEMOISELLE MODESTE, avec humeur.

C'est afin que vous le sachiez.

RENÉ, la regardant avec étonnement.

A la bonne heure. Je vais faire un tour dans la maison en attendant mon maître. (A part en s'en allant.) Cette demoiselle Modeste ne me paraît pas avoir la tête bien saine.

(Il sort.)

SCÈNE VIII.

MADEMOISELLE MODESTE, ensuite MADAME D'YVARI et EMMA.

MADEMOISELLE MODESTE.

Qu'est-ce qu'il a donc ce jeune homme-là? Il était fatigué; il faut attendre.

EMMA.

Partirons-nous tout de suite, madame, ou faut-il faire dételer vos chevaux?

MADAME D'YVARI.

Ne m'aviez-vous pas demandé comme une grâce de venir vous prendre avant l'arrivée du jeune Sinclair? Son voyage est-il retardé?

EMMA.

Il sera ici avant une heure. Voici le billet dont son courrier était chargé pour moi.

(Elle lit.)

« Mademoiselle,

« Depuis dix ans vous n'avez entendu parler de « moi que par mon oncle, et vous devez en avoir « entendu dire bien du mal! » C'est vrai.

MADAME D'YVARI.

Bast! le bonhomme Sinclair disait toujours la même chose. Continuez.

EMMA, lisant.

« Cela me rend timide pour me présenter devant « vous. »

MADAME D'YVARI.

Un colonel timide! c'est curieux.

EMMA, lisant.

« J'ai calculé mon voyage pour arriver à l'heure « du dîner, espérant que vous aurez la bonté de « m'admettre au nombre des convives que vous « pouvez avoir en ce moment, ce qui vous épar- « gnerait ainsi qu'à moi l'embarras d'une première « entrevue. Si vous me refusez, je ne ferai que tra- « verser le château pour me rendre à la ville, où « j'attendrai vos ordres. » Je vous demande maintenant ce que je dois faire.

MADAME D'YVARI.

Rien de plus simple; nous l'attendrons et nous lui donnerons à dîner. Jusqu'à la conclusion des affaires que vous avez à débattre, vous êtes toujours ici chez vous. Il y a de la grâce à lui à se l'être rappelé, et j'en tire un augure favorable. Nous devons le ménager pour vos intérêts; un refus serait dangereux; et si nous fuyions à son approche, il s'imaginerait que nous le craignons.

EMMA, à mademoiselle Modeste.

Vous avez entendu, mademoiselle Modeste? Faites-moi le plaisir d'aller dire que j'attends du monde, et qu'on soit prêt à servir dans une heure.

(Mademoiselle Modeste sort.)

SCÈNE IX.

EMMA, MADAME D'YVARI.

MADAME D'YVARI.

Mon avis avait toujours été d'attendre le colonel de pied ferme, et de savoir tout de suite les arrangemens qu'il doit prendre.

EMMA.

Quoi! sans lui donner le temps de respirer?

MADAME D'YVARI.

Il respirera tant qu'il voudra.

EMMA.

Alors je suis tranquille.

MADAME D'YVARI.

Laissez-vous donc conduire, ma chère. Voudriez-vous traiter ceci comme un roman? Les affaires doivent se faire comme des affaires. J'ai mandé à Duflos, le notaire du vieux Sinclair et le mien, de se trouver ici ce matin, et je l'attends pour concerter avec lui les mesures à prendre en cas de tergiversations de la part du colonel.

EMMA.

C'est un assaut que nous lui préparons.

MADAME D'YVARI.

Vous êtes par trop légère, il faut que je vous

le dise. Cette circonstance est pourtant très-importante pour vous ; il y va de votre avenir. Vous ne pouvez pas vous déshabituer d'être créole.

EMMA.

Ce serait difficile.

MADAME D'YVARI.

Vous regardez l'existence comme un jeu d'enfant. Il y a cependant des choses qui demandent de la réflexion. Je ne connais de durable dans ce monde que les stipulations bien faites. J'ai perdu deux maris, à peine m'en suis-je aperçue. Pourquoi ? parce que mes parens, dans le premier contrat de mariage, moi dans le second, nous avions prévu toutes les clauses qui pouvaient assurer ma tranquillité.

EMMA.

Je ne croyais pas tant de vertu aux écritures des notaires.

MADAME D'YVARI.

Tout est pourtant là, mon enfant. Le sentiment, les délicatesses en affaires sont des choses pitoyables. J'ai repoussé un mariage d'inclination, moi, positivement parce que c'était un mariage d'inclination, et que je prévoyais qu'il y aurait du laisser-aller. Il ne faut pas de laisser-aller ; retenez cela comme maxime générale.

EMMA.

Certainement je ne l'oublierai pas.

MADAME D'YVARI.

Jusqu'à ce que tout soit terminé entre vous et

monsieur Sinclair, vous êtes respectivement dans la position de deux ennemis.

EMMA.

Vous m'effrayez.

MADAME D'YVARI.

Quel étrange testament a fait ce vieux fou ! Il vous chérissait, il ne vous laisse rien ; il se contente de reconnaître qu'il vous doit, puis voilà tout. Redites-moi donc comment cela est arrangé.

EMMA.

Vous allez me gronder. Je sais fort bien l'article qui me concerne, quand il m'arrive d'y penser ; mais quand je veux l'expliquer, cela m'est impossible.

MADAME D'YVARI.

Je ne vous gronderai pas ; mais en vérité, quand on voit tous les jours tant de gens qui s'évertuent à expliquer des choses qu'ils ne savent pas, j'ai peine à comprendre que vous ne puissiez pas expliquer ce que vous prétendez savoir.

EMMA.

Voulez-vous que j'aille vous chercher le papier où tout cela est écrit ?

MADAME D'YVARI.

Allez-y, mon cœur, et tâchez d'accoutumer tout doucement votre mémoire à retenir ce qui vaut la peine d'être retenu. Vous n'avez plus ce vieux monsieur Sinclair qui n'a jamais été bon que pour vous,

et qui vous gâtait depuis le matin jusqu'au soir; vous n'avez plus de parens, je pourrais presque dire plus d'amis.

EMMA.

Je commence à le croire.

MADAME D'YVARI.

C'est donc une raison pour ne pas être aussi insouciante que vous l'êtes. De toutes les personnes qui venaient ici et qui ont pensé à vous donner un asile après la mort de monsieur Sinclair, j'étais sans contredit celle qui pouvait le faire avec plus de fruit pour vous. Ma maison est honorable; il y règne un ton et des manières dont vous pourrez profiter; mais pour vos affaires d'intérêt je ne puis pas m'en mêler toute seule; il faudra bien que vous m'aidiez.

EMMA.

Je vais d'abord aller chercher le papier que vous me demandez. (A part.) Voilà une protection qui commence à me faire trembler.

(Elle sort.)

SCÈNE X.

MAMAME D'YVARI.

Qu'il serait commode de ne rien faire que d'après la raison! Mais le monde est là qui vous impose de grands sentimens qu'il faut bien avoir l'air d'adopter pour sa propre considération, et dont souvent on ne tarde pas à se repentir. Patience! avec une tête

aussi légère que celle d'Emma, il faudrait que j'eusse bien du malheur si les torts étaient de mon côté le jour inévitable où il faudra nous séparer.

SCÈNE XI.

MADAME D'YVARI, MONSIEUR DUFLOS.

MADAME D'YVARI.

Ah! bonjour, monsieur Duflos. J'avais peur que vous ne m'eussiez oubliée.

M. DUFLOS.

Ma mémoire n'a pas assez mauvais goût pour cela.

MADAME D'YVARI.

Vous autres notaires, vous avez tant d'affaires, et d'affaires imprévues.... Eh bien! le colonel arrive; un de ses gens est déjà ici. Il nous a fait demander à dîner; vous serez des nôtres; nous avons tant besoin de vos lumières!

M. DUFLOS.

Elles pâliront devant les vôtres.

MADAME D'YVARI.

Ne plaisantez pas. S'il ne fallait que vouloir dans les affaires, je n'aurais besoin de personne assurément. Mais il y a des formes, souvent de la mauvaise foi. Ce serait bien le moment de revoir ce testament. Je ne sais pas ce qui distrait Emma; mais je parierais qu'elle a oublié qu'elle était sortie pour le chercher.

M. DUFLOS.

Je l'ai sur moi.

(Il tire un papier.)

MADAME D'YVARI.

Voilà ce qui s'appelle un homme exact.

M. DUFLOS.

Prévoir tous vos désirs est mon unique affaire.

MADAME D'YVARI.

Et de la littérature avec cela!... Voyons le testament.

M. DUFLOS, lisant entre ses dents.

Hum, hum, hum. (Haut.) Ah! m'y voici.
« Bien que je n'aime pas, et que je n'aie jamais aimé « mon neveu Charles-Hippolyte Sinclair.... » C'est la haine des Atrides.

MADAME D'YVARI.

En affaires, je ne m'attache qu'au positif. Passez les phrases.

M. DUFLOS.

« Comme il est mon plus proche parent, et que « tous les biens que je possède me viennent de notre « famille commune, je l'institue mon légataire uni- « versel, à la charge de payer les pensions que je fais « à mes domestiques. »

MADAME D'YVARI.

Quelle sottise de laisser des pensions à ces gens-là! Je dis au contraire aux miens : Aimez-moi bien de mon vivant, car après moi vous n'aurez rien.

M. DUFLOS.

Cependant l'espoir de ne pas être oubliés les tient en respect; ils sont plus attachés.

MADAME D'YVARI.

Pas du tout. On les paie en conséquence, tant pour être aimé, tant pour être respecté. Continuez.

M. DUFLOS.

« Que je fais à mes domestiques, et d'acquitter (ceci « nous regarde) et d'acquitter la seule dette que je « reconnaisse et dont je fais la déclaration dans les « termes suivans :

« Lorsque ma chère Emma de Castelbon me fut « envoyée par son père, il me fit tenir une somme « de quarante mille francs que j'étais autorisé à dé- « penser pour son éducation. Ce père, mon meilleur « ami, ayant péri avec toute sa fortune deux ans après, « en repassant en France, ma femme et moi nous « décidâmes que nous ferions les frais de l'éducation « de notre bien-aimée, et que les intérêts de la somme « qui lui appartenait seraient replacés chaque année « à son profit. »

MADAME D'YVARI.

Fort bien.

M. DUFLOS.

« Quoique cela n'ait jamais été fait d'une manière « distincte, je ne m'en reconnais pas moins débiteur « du principal et des intérêts.

« Ma volonté expresse est que ma bien-aimée Thé- « rèse-Emma de Castelbon reste dans ma terre de « Langel, qu'elle en jouisse comme d'une chose lui « appartenant, sans devoir aucun compte à personne, « jusqu'au jour où mon neveu viendra en prendre « possession, et aura dans la journée même.....

MADAME D'YVARI.

Dans la journée même! je le savais bien.

M. DUFLOS.

« Et aura dans la journée même réglé avec ma « bien-aimée Thérèse-Emma de manière qu'elle soit « satisfaite, et qu'elle le signe dans un acte passé par- « devant notaire. »

MADAME D'YVARI.

C'est clair comme le jour. Je n'aurais pas cru le vieux Sinclair capable d'une rédaction aussi nette. Cette chère enfant! c'est plus de soixante mille francs qui lui reviennent. Au surplus, on ne peut pas mieux placer un bienfait. Je ne devine pas sur quoi le colonel pourrait chicaner.

M. DUFLOS.

Il est militaire, mademoiselle Emma est si jolie! Mars a-t-il jamais rien contesté à Vénus?

MADAME D'YVARI.

Il n'y avait pas d'affaires dans ce temps-là. Est-ce que vous ne trouvez pas ce testament sans réplique? Songez donc que me voilà chargée d'une petite idole qui a été élevée comme une princesse, et qu'on ne peut pas trop marier au premier venu. L'intention du testateur me paraît péremptoire.

M. DUFLOS.

Je n'y vois aucune clause coercitive cependant. On indique bien au colonel ce qu'il doit faire; on ajoute que mademoiselle Emma ne signera un acte devant

notaire que dans le cas où elle serait satisfaite; mais si le colonel élève des difficultés, mademoiselle Emma, qui ne pourra être satisfaite, ne signera rien, et tout restera là.

MADAME D'YVARI.

Elle a bien cette lettre que le vieux Sinclair mourant lui a remise pour ne l'ouvrir qu'à la dernière extrémité.

M. DUFLOS.

Sans doute; mais que contient cette lettre?

MADAME D'YVARI.

Je n'en sais rien. Je l'aurais ouverte vingt fois, moi. Je me méfie tant de ce vieux Sinclair, que je ne serais pas étonnée qu'il détruisît par cette lettre tout ce qu'il a fait dans le testament. Il est bien ridicule à Emma de ne pas me donner la satisfaction de briser le cachet de ce méchant chiffon de papier.

M. DUFLOS.

Elle ne doit l'ouvrir qu'à la dernière extrémité.

MADAME D'YVARI.

Qui est-ce qui sera juge de cette dernière extrémité? Je vais monter chez elle et vous l'envoyer. Tâchez, monsieur Duflos, de lui mettre quelques grains de raison dans la tête et de lui faire comprendre que, malgré toute la bonne volonté que je puis avoir pour elle, son sort ne sera cependant que ce qu'elle le fera.

(Elle sort.)

SCÈNE XII.

MONSIEUR DUFLOS.

Il est impossible de montrer plus d'empressement à sortir d'une bonne action; et, avant de l'avoir reçue chez elle, madame d'Yvari voudrait déjà que la petite créole en fût dehors. Ah! s'il était permis à un notaire d'être amoureux comme un autre homme, malgré l'incertitude du sort de cette jeune personne, je l'épouserais, moi. Aucun de mes confrères, à vingt lieues à la ronde, ne pourrait se vanter d'avoir une femme comme la mienne. De la grâce, de l'amabilité, des talens; ce serait tout-à-fait comme une femme de notaire de Paris. Mais la dot n'est pas hors de tout conteste, et je ne voudrais pas me brouiller avec le colonel. Un homme riche, qui peut s'arrondir dans ce pays-ci, n'est pas un client à dédaigner. Tout est dilemme dans ce monde. La voici. Combien elle est jolie!

SCÈNE XIII.

EMMA, M. DUFLOS.

EMMA.

Madame d'Yvari m'a dit que vous désiriez me parler, monsieur Duflos.

M. DUFLOS.

Eh! qui ne le désirerait pas, mademoiselle?

EMMA.

C'est sans doute d'affaires sérieuses. Mais puisque vous et madame d'Yvari vous les entendez si bien, et que moi je les comprends si mal, à quoi puis-je vous servir?

M. DUFLOS.

Vous les comprendriez mieux que Thémis elle-même, si vous le vouliez réellement.

EMMA.

On veut que je sois intéressée, je ne le suis pas; que j'aie des inquiétudes, ce n'est pas dans mon caractère. On me peint monsieur Sinclair comme un homme dont je dois me méfier; j'attends au moins que je l'aie vu. Il est certain que son oncle a voulu assurer mon sort; s'il s'est trompé dans l'expression de sa volonté, s'il n'a pas choisi de termes assez précis, que puis-je y faire?

M. DUFLOS.

Mais ceux qui s'intéressent à vous plus que vous ne vous y intéressez vous-même ne doivent-ils pas vous couvrir de leur égide?

EMMA.

Je ne puis mieux vous prouver ma reconnaissance qu'en vous laissant absolument le maître de faire tout ce que vous voudrez.

M. DUFLOS.

C'est qu'il faudrait au contraire que vous eussiez l'air d'agir seule, de votre propre mouvement, sans parler aucunement des conseils que vous recevriez de nous.

EMMA.

Je ne vois pas pourquoi. Vous êtes notaire ; je vous charge de traiter pour moi une affaire qui est de votre ressort ; rien n'est si naturel.

M. DUFLOS.

Pardonnez-moi. Que vous preniez un intermédiaire, rien n'empêche le colonel d'en prendre un de son côté ; alors c'est à l'infini. Au lieu qu'une jeune et jolie personne....

EMMA.

Ma prétendue beauté serait un faible argument, je crois, contre un homme capable de méconnaître les intentions du testateur. D'ailleurs je ne veux pas de grâce. Quelque sort que le ciel me réserve, je serai heureuse, pourvu que je sois tranquille.

M. DUFLOS.

Nous sommes loin de l'âge d'or malheureusement, et la tranquillité est un bien qu'on ne peut plus avoir sans les dons de la fortune.

EMMA.

Eh bien ! monsieur Duflos, tâchez de m'avoir les dons de la fortune.

M. DUFLOS.

Je ne vous cache pas qu'il me serait pénible de débuter avec monsieur Sinclair par des hostilités.

EMMA, souriant.

Je comprends. Mais cette raison est peut-être aussi la mienne pour éviter de traiter directement avec lui.

M. DUFLOS.

Votre position est toute différente, et vous n'avez rien à ménager.

EMMA, avec gaieté.

Je ris, parce que je vois que toute notre conversation se bornera à ce que vous me permettiez de faire mes affaires moi-même.

M. DUFLOS, embarrassé.

Ce n'est pas cela.

EMMA.

A peu près. Monsieur Sinclair y gagnerait assurément.

M. DUFLOS.

Mais il ne faut pas qu'il y gagne.

EMMA.

Lui ou moi, qu'importe?

M. DUFLOS.

Cela fait une grande différence. Ne méprisez donc pas ainsi les faveurs de Plutus. Le dieu d'hymen et lui sont presque inséparables. Comme notaire, je suis à même de voir que le mérite seul ne décide plus les unions : un peu d'or complète bien des charmes; et cela est si vrai que ce qu'on appelle mariage d'inclination est presque toujours blâmé dans un homme dont l'état demande de la gravité.

EMMA.

Je ne vois alors qu'un parti à prendre, monsieur Duflos : c'est, dans la supposition où je voudrais me

marier, de faire des vœux pour que le ciel m'adresse un mari qui ne soit pas grave.

M. DUFLOS, *avec expression.*

Et vous êtes cependant comblée de tous les dons qui peuvent assurer le bonheur.

EMMA.

Sauf le plus précieux de tous, la fortune.

M. DUFLOS.

Je n'hésite plus, mademoiselle. Autorisez-moi seulement à traiter avec monsieur Sinclair comme un homme à qui vous voulez bien laisser des espérances, et j'ai la conviction que mes efforts, encouragés par une récompense aussi belle, ne seront pas sans succès.

EMMA, *sérieusement.*

Vous avez eu tort d'hésiter si long-temps à me parler ainsi, monsieur; j'aurais cessé plus tôt de recourir à votre assistance. Sans être aussi romanesque que le prétend madame d'Yvari, je ne puis cependant me défendre de quelque humiliation, en pensant aux combats que vous avez eus à soutenir avant de me faire une proposition qui, plus désintéressée, m'aurait paru fort honorable.

(*Elle sort.*)

SCÈNE XIV.

M. DUFLOS, *seul. Il parcourt le théâtre.*

Elle s'en va! Qu'est-ce que cela veut dire? Elle ne m'a donc pas compris? Que parle-t-elle d'humi-

liation ? Il est impossible de mettre plus de réserve que je n'en ai mis. Je m'engageais à l'épouser sans être assuré de sa fortune; on ne peut pas mieux faire. Après tout, c'est peut-être un service qu'elle me rend; je n'avais pas assez mûri cette idée, et les résolutions subites pèchent toujours par quelque chose.

SCÈNE XV.

MADAME D'YVARI, MONSIEUR DUFLOS.

MADAME D'YVARI.

Que s'est-il donc passé entre vous et Emma? Elle est venue me retrouver avec une figure toute singulière; et, sur la première question que je lui ai faite, elle s'est mise à rire comme une petite folle, sans que j'aie pu en tirer un seul mot. Je finirai par croire qu'il n'y a rien dans cette tête-là. Êtes-vous au moins convenus de quelque chose ensemble?

M. DUFLOS.

De rien.

MADAME D'YVARI.

De rien! mais que pense-t-elle qu'elle deviendra si le colonel se refuse à tout arrangement?

M. DUFLOS.

Elle vivra tranquille.

MADAME D'YVARI.

Chez moi?

M. DUFLOS.

Apparemment.

MADAME D'YVARI.

C'est fort commode. Monsieur Duflos, il faut absolument mettre les fers au feu auprès de monsieur Sinclair. De quoi s'agit-il? de plus ou moins d'intérêts pour cette somme de quarante mille francs; car voilà tout. Elle aura toujours de quoi vivre tranquille. Pensez donc que je ne puis pas me vouer à traîner continuellement une jeune personne avec moi; je n'étais pas destinée à cela, puisque le ciel ne m'a pas donné d'enfant; surtout une indolente qui ne s'émeut de rien, qui ne sera bonne à rien. Et puis, elle voudra se marier; elles veulent toutes se marier. Vous en a-t-elle parlé?

M. DUFLOS.

Peu.

MADAME D'YVARI.

Vous voyez bien; elle y songe déjà. Ah! juste ciel! dans quel embarras me suis-je fourrée!

SCÈNE XVI.

MADAME D'YVARY, MONSIEUR DUFLOS, MADEMOISELLE MODESTE.

MADAME D'YVARI, à mademoiselle Modeste.

Qu'est-ce?

MADEMOISELLE MODESTE.

Madame, je viens vous prévenir que monsieur

le colonel est arrivé. Il est monté dans une chambre, avec Rousseau, pour quitter son habit de voyage, et vous allez le voir paraître dans l'instant.

MADAME D'YVARI.

Lui avez-vous parlé ?

MADEMOISELLE MODESTE.

Oui, madame, j'ai eu cet honneur-là. C'est un beau brun, avec des moustaches les plus jolies du monde, et qui a l'air excessivement gracieux.

MADAME D'YVARI.

Il a l'air gracieux. Entendez-vous, monsieur Duflos? C'est toujours bon. (A mademoiselle Modeste.) Vous a-t-il questionnée sur mademoiselle Emma ?

MADEMOISELLE MODESTE.

Je le crois bien, madame. Mais Rousseau, qui est hardi comme un page aujourd'hui, ne m'a pas laissé répondre, et je suis sûre qu'il va ennuyer monsieur tout le temps qu'ils seront ensemble. Certainement j'aurais fait l'éloge de mademoiselle aussi bien que Rousseau pourra le faire ; mais je n'aurais pu m'empêcher d'ajouter quelques mots sur la bonté de madame.

MADAME D'YVARI.

Sait-il que nous sommes ici, monsieur Duflos et moi ?

MADEMOISELLE MODESTE.

Oui, madame. Il a vu les chevaux de madame et le cabriolet de monsieur Duflos, et il a eu la poli-

tesse de demander à qui ils appartenaient; je me suis permis alors de lui répondre que c'étaient les chevaux de madame la baronne d'Yvari et le cabriolet de monsieur Duflos, le plus habile notaire du département. Il a daigné sourire.

MADAME D'YVARI.

C'est au mieux, mademoiselle Modeste.

MADEMOISELLE MODESTE.

Madame veut-elle que je monte chez mademoiselle?

MADAME D'YVARI.

Oui, oui. Dites-lui de descendre au salon tout de suite.

(Mademoiselle Modeste sort.)

SCÈNE XVII.

MADAME D'YVARI, MONSIEUR DUFLOS.

MADAME D'YVARI.

Nous allons donc nous trouver en face de ce terrible adversaire! Il a la prétention d'être gracieux; cela me donne de l'espoir. J'aime assez en affaires les gens qui se piquent de politesse et de belles manières; on en tire toujours meilleur parti. Lui parlerez-vous d'abord tout seul? lui parlerons-nous tous les deux? ou faut-il qu'Emma soit présente à ce premier entretien?

M. DUFLOS.

J'aimerais mieux être quelques instans tête à tête avec lui.

MADAME D'YVARI.

Comme vous voudrez, monsieur Duflos. Au fond, c'est peut-être mieux; mais convenons bien de nos faits. Il ne s'agit plus de refuser quelques qualités à Emma; il faut qu'elle les ait toutes, la montrer environnée d'un intérêt général, cela lui imposera; parler beaucoup de l'attachement extraordinaire que le vieil oncle avait pour elle, me peindre comme lui continuant les mêmes sentimens et prête à faire tous les sacrifices pour soutenir les droits de mon enfant d'adoption. Il a dû prendre des renseignemens sur moi depuis que je lui ai écrit au nom d'Emma, et je compte qu'il fera quelques réflexions avant d'entrer en lice avec une personne extrêmement bonne, mais infatigable pour la réussite de ce qu'elle s'est mis dans la tête.

M. DUFLOS.

C'est à peu près cela que je voulais lui dire.

MADAME D'YVARI.

Ajoutez que sur cinq procès que j'ai eus, je n'en ai perdu qu'un.

M. DUFLOS.

Nous verrons si c'est nécessaire.

MADAME D'YVARI.

Que j'ai des connaissances partout, et que la justice ne me refuse presque rien.

M. DUFLOS.

Peut-être ne serons-nous pas obligés d'aller jusque-là.

MADAME D'YVARI.

Ce sont des préliminaires qui ne nuisent jamais, monsieur Duflos.

M. DUFLOS.

S'il est aussi gracieux qu'on le dit, il ne faut pourtant pas lui inspirer le désir de résister.

MADAME D'YVARI.

Vous avez raison, vous avez raison. J'avais oublié qu'il se piquait d'être gracieux. Mais vous verrez bien vite jusqu'où va sa gracieuseté, et dans le cas où ce ne serait que des grimaces....

M. DUFLOS.

Soyez sans inquiétude.

MADAME D'YVARI.

Je ne veux ni ne puis garder Emma indéfiniment; il faut donc qu'elle ait les moyens de s'établir, et ces moyens-là, il n'y a que l'exécution du testament qui puisse les lui donner; donc il faut que le testament s'exécute.

SCÈNE XVIII.

EMMA, MADAME D'YVARI, MONSIEUR DUFLOS.

MADAME D'YVARI.

Venez donc, ma chère amie. Je craignais que vous ne descendissiez pas à temps. Il est bon que le colonel vous trouve entourée de ceux qui prennent intérêt à vous. Sur mon invitation, monsieur Duflos nous fait le plaisir de rester à dîner.

EMMA.

Je l'en remercie bien sincèrement.

M. DUFLOS.

Ah ! mademoiselle !...

MADAME D'YVARI.

Vous êtes un peu pâle.

EMMA.

J'avoue que je ne suis pas sans émotion. Un nouveau propriétaire dans cette maison me rappelle des souvenirs....

MADAME D'YVARI.

J'aurais cru que vous vous seriez occupée de votre toilette.

EMMA.

Ah ! madame, celle que j'avais faite pour aller chez vous suffit. Que n'y sommes-nous déjà !

MADAME D'YVARI.

Je ne vous conçois pas ; gaie quand il faut être sérieuse, triste quand il faudrait au moins paraître calme.... On n'est jamais sûr de rien avec vous. Allons, ma chère petite, faites bonne contenance, ou je ne saurai plus moi-même quel accueil faire au colonel.

SCÈNE XIX.

MADAME D'YVARI, MONSIEUR DUFLOS, EMMA, LE COLONEL SINCLAIR.

ROUSSEAU, annonçant.

Monsieur le colonel Sinclair. (Il sort. — Le colonel salue madame d'Yvari, ensuite Emma en la regardant avec curiosité, puis M. Duflos. — Un moment de silence.)

LE COLONEL.

Aux lettres pleines de sensibilité que j'ai reçues de madame d'Yvari, je ne puis douter que je n'aie l'honneur de la saluer. Dans une circonstance douloureuse pour moi et pour tous les amis de mon oncle, elle n'aura pas voulu abandonner l'enfant de son adoption. Je la prie d'agréer la vive expression de ma reconnaissance.

MADAME D'YVARI.

Monsieur le colonel, il est des devoirs qui portent en eux-mêmes leur récompense. Monsieur votre oncle était très-aimé dans cette province, et nos sentimens se réunissent sans effort sur l'objet de son affection.

LE COLONEL.

Il n'y a rien pour moi dans cette justice, madame; mais je m'efforcerai....

MADAME D'YVARI.

Vous donnez à mes paroles un sens qu'elles n'avaient pas, colonel. (Moment de silence.) Je vous présente

monsieur Duflos, notaire de monsieur votre oncle, et honoré de la confiance de tous les grands propriétaires de ce département.

LE COLONEL.

J'espère qu'à ce titre j'aurai le droit d'offrir la mienne à monsieur.

M. DUFLOS.

Mon plus grand désir sera de la justifier.

(Moment de silence.)

MADAME D'YVARI.

Votre voyage s'est fait heureusement, colonel?

RENÉ, une serviette sous le bras.

Ces dames sont servies.

(Il sort. — Le colonel s'avance pour présenter la main à Emma; mais il s'arrête et l'offre à madame d'Yvari. M. Duflos donne la sienne à Emma, qui est restée rêveuse pendant toute cette scène.)

ACTE II.

SCÈNE I.

RENÉ, seul, ensuite LE COLONEL.

RENÉ.

Je crois bien que les signes que monsieur vient de me faire étaient pour m'indiquer de venir dans ce salon. Il est si impatient qu'il trouvera moyen de quitter la table avant tout le monde, dans l'espoir que j'ai découvert de quoi satisfaire sa curiosité. Je n'ai pourtant pas grand'chose à lui dire. Chacun de ceux à qui je parle est bien plus pressé de se vanter que de répondre à mes questions.

LE COLONEL.

Voyons, René, sois bref; que sais-tu?

RENÉ.

Qu'il est impossible, monsieur, que vous trouviez nulle part un jardinier qui entende mieux le jardinage, un cocher qui connaisse mieux les chevaux, un cuisinier qui fasse mieux la cuisine, une gouvernante enfin qui sache mieux gouverner que tous ceux que vous trouverez ici.

LE COLONEL.

Pas de mauvaises plaisanteries. Comment parlent-ils de mademoiselle Emma? Ils doivent bien la regretter, s'ils pensent tous comme ce garçon que j'ai vu tantôt, et qui me paraît un excellent sujet.

RENÉ.

Ah! mon colonel, n'eût-elle que le mérite d'avoir établi l'ordre qui règne dans cette maison, je ne connaîtrais pas de femme qu'on pût lui comparer.

LE COLONEL.

Il y a donc beaucoup d'ordre?

RENÉ.

C'est admirable. Et un ton de douceur entre eux dont on sent bien qu'ils ont l'habitude et qu'ils ne jouaient pas à cause de moi. Pas un mot, pas une brusquerie.... Je n'avais pas idée de cela.

LE COLONEL.

Je ne sais pas si tu éprouves la même chose que moi, mais il me semble qu'on respire ici un air de bonheur. Le dîner m'a paru excellent. La conversation n'était pas bien vive; eh bien! j'y prenais beaucoup d'intérêt. Cette jeune personne qui faisait les honneurs de ma table avec tant de grâce et de timidité, le croirais-tu? cela m'enchantait. Il est sûr qu'une maîtresse de maison est bien plus indispensable à la campagne qu'à Paris. (René sourit.) Tu ris comme un imbécile; ce n'est pas cela que je veux dire.

RENÉ.

·i monsieur votre oncle, qui désirait tant voir marié, ne vous donnait-il pas sa terre .u plus tôt? Cela lui aurait épargné bien des .ttres.

LE COLONEL.

Mon oncle! mon oncle ne savait pas ce qu'il voulait; ses désirs étaient toujours des menaces. As-tu remarqué la peine qu'elle se donnait pour me voir sans me regarder?

RENÉ.

Qui, monsieur?

LE COLONEL, avec humeur.

La baronne, apparemment?

RENÉ.

C'est de mademoiselle Emma que monsieur voulait parler; mais la baronne faisait bien de même. Il n'y avait que ce monsieur qui fût vraiment à son aise. Il a dû être bien content de vous, car vous riiez à chaque mot qu'il disait.

LE COLONEL.

Cela tenait à la disposition où j'étais. Ces beaux esprits qui ne s'aperçoivent de rien, et qui vont tout droit devant eux, sont excellens dans de certains momens. Sans lui, je crois qu'il y aurait eu de grands intervalles de silence.

RENÉ.

Et cependant vous avez des choses essentielles à vous dire.

LE COLONEL.

Nous aurons le temps.

RENÉ.

Pas trop, monsieur. Madame la baronne a déjà donné à son cocher l'ordre d'atteler aussitôt que nous aurons dîné. Elle est très-poltronne en voiture, et elle veut s'en aller avant la nuit.

LE COLONEL.

C'est bon. Voici ces dames, va-t'en.

(René sort.)

SCÈNE II.

MADAME D'YVARI, LE COLONEL, EMMA, MONSIEUR DUFLOS.

MADAME D'YVARI.

En vous voyant quitter la table si vite, colonel, nous avions craint que vous ne fussiez indisposé.

LE COLONEL.

Ce serait jouer de malheur, un jour comme celui-ci. J'avais quelques ordres à donner à mon domestique.

MADAME D'YVARI.

Vous pouvez ici commander en maître.

LE COLONEL.

Mon plus grand bonheur est de m'y regarder comme un proscrit qu'on veut bien accueillir.

MADAME D'YVARI.

C'est d'une extrême délicatesse. Il est certain

qu'aux termes du testament, vous êtes encore chez mademoiselle; mais vous n'avez qu'un mot à dire, et vous serez chez vous.

LE COLONEL, à Emma.

M'ordonnez-vous de dire ce mot terrible, mademoiselle?

EMMA.

Tout ce qui vous donnera la liberté qui vous appartient, et me rendra la mienne, doit, ce me semble, nous convenir à tous les deux.

MADAME D'YVARI.

Il est impossible de s'exprimer mieux que mon Emma, et je suis persuadée que le colonel l'a parfaitement comprise.

LE COLONEL.

Certainement, et je ne crois pas qu'il soit en effet une position plus étrange que celle où nous met le caprice de mon oncle. Moi, qu'il regardait comme un étranger, peut-être comme un ennemi, il m'oblige à ne paraître ici que pour en éloigner dans les vingt-quatre heures sa fille chérie, celle à qui il a dû dix années de bonheur, la seule personne enfin qui, avec une douceur angélique, ait pu supporter ce qu'il y avait de bizarrerie dans son caractère. Je sais le respect que vous portez à sa mémoire, mademoiselle; mais vous ne pouvez nier qu'il ne fût bizarre.

EMMA.

Comme je l'ai toujours vu de même, je pourrais dire avec sincérité que je ne m'en suis jamais aperçue.

LE COLONEL.

Quel éloge vous faites de vous sans vous en douter! Ainsi, vous supporteriez les défauts de l'époux que le ciel vous destine, par cela seul que vous l'auriez toujours vu ainsi?

EMMA.

C'est à quoi je ne m'engagerais pas.

MADAME D'YVARI.

Que dites-vous donc, mon cœur?

EMMA.

Je dis la vérité, madame. Je vivais ici dans la solitude, je n'avais pas de point de comparaison; si j'étais mariée, je vivrais dans le monde, et les défauts d'un mari pourraient me frapper sans que je le voulusse.

LE COLONEL.

Je n'y avais pas pensé; mais votre réflexion n'en est pas moins judicieuse.

MADAME D'YVARI.

Et surtout assez déplacée. On ne dit pas de ces choses-là, à moins d'avoir pris le parti de ne jamais se marier.

LE COLONEL.

C'est peut-être l'intention de mademoiselle?

EMMA.

Ne m'interrogez plus; je craindrais de répondre encore avec trop de franchise.

MADAME D'YVARI.

La franchise, mon enfant, n'est un défaut que parce qu'elle n'entre pas dans les usages du monde; vous saurez cela un jour. Mais, colonel, le temps presse; le testament de votre oncle ne vous donne que vingt-quatre heures, et l'on m'attend chez moi.

LE COLONEL.

C'est pour cela, madame, que j'ai quitté la table, afin de donner des ordres à mon domestique. Ne voulant pas qu'on puisse m'accuser d'avoir décidé avec trop de promptitude des intérêts qui ne sont pas seulement les miens, ne pouvant supporter l'idée qu'on puisse conclure de mon arrivée le départ de la personne qui a bien voulu me faire un aussi bon accueil, je vais me rendre à la ville, où je coucherai. Je demanderai à mademoiselle la permission de me présenter demain.

M. DUFLOS.

Cette affaire est si simple, monsieur le colonel.

LE COLONEL.

Il me semble que le testament m'accorde vingt-quatre heures à compter de mon arrivée.

M. DUFLOS.

On ne prétend pas le nier.

LE COLONEL.

Eh bien! monsieur, pourquoi voulez-vous que je n'en profite pas? Le temps porte conseil.

MADAME D'YVARI.

Je croyais, monsieur le colonel, que vous ne prendriez conseil que de l'équité, et que vous feriez entrer dans vos considérations la démarche que j'ai faite en venant chercher Emma. Qu'il vous plaise d'aller à la ville, nous ne nous y opposons pas; mais il est impossible qu'elle reste plus long-temps dans cette maison, dès que vous y avez paru.

M. DUFLOS.

Doucement, madame. Monsieur peut avoir à exprimer des volontés qu'il ne voudrait confier qu'à un homme qui, j'ose le dire, s'est acquis une réputation de conciliateur.

LE COLONEL, à part.

L'ouverture est excellente pour gagner du temps. (Haut à Emma.) Acceptez-vous, mademoiselle, M. Duflos pour vous représenter?

EMMA.

Sans nulle difficulté, monsieur. Plus il entrera dans vos intentions et plus il acquerra de droits à ma reconnaissance.

LE COLONEL.

Si j'en abusais?

EMMA.

Peut-être ai-je tort de le dire; c'est tout ce que je crains et ce que je ne supporterais pas.

MADAME D'YVARI.

L'expression est menaçante; mais j'aime à voir

que vous commenciez à sentir qu'il y a du positif dans la vie. Nous vous laissons, messieurs, et nous ne doutons pas de votre prudence.

M. DUFLOS.

Vous pouvez être très-rassurée. (Madame d'Yvari et Emma sortent.)

SCÈNE III.

LE COLONEL, MONSIEUR DUFLOS.

M. DUFLOS.

J'espère bien, monsieur le colonel, que vous ne voyez en moi ni un avoué ni un avocat; à peine suis-je un notaire. Je suis tout simplement un homme du monde offrant son impartialité pour mettre d'accord deux personnes pour qui j'ai une égale considération.

LE COLONEL.

Il suffit de vous avoir vu un instant, monsieur Duflos, pour ne craindre de vous rien qui ressemble à de la chicane.

M. DUFLOS.

J'ai toujours cherché à couvrir de fleurs le sol aride que je suis condamné à cultiver.

LE COLONEL.

Il me semble que dans un aussi beau pays, sous un ciel aussi serein, les manières doivent être plus douces, les humeurs moins âcres que partout autre part. Dans mon enfance, je n'avais pas remarqué jusqu'à quel point la végétation était admirable.

M. DUFLOS.

C'est que la propriété est comme une seconde nature, monsieur le colonel. Mais venons au sujet que nous avons à traiter. Avez-vous arrêté le mode d'arrangement que vous voulez faire avec mademoiselle Emma?

LE COLONEL.

Elle est bien jolie et me paraît avoir un charmant caractère.

M. DUFLOS.

Pour cela... il est certain...

LE COLONEL.

Vous avez l'air de répondre avec hésitation.

M. DUFLOS.

Moi! point du tout. Mais qui peut répondre affirmativement sur une femme? et une jeune personne de l'âge de mademoiselle Emma n'est même pas encore une femme. Non pas que je ne la croie douée des qualités les plus essentielles; elle a même des talens, à ce qu'on dit; car, pour moi, je m'y connais si peu! Son caractère ne manque pas de gaieté; elle cause avec agrément.... sur certains sujets.... et je ne lui reprocherais, comme on reproche quelque chose à une jolie femme, que de s'être fait une dignité qui n'est peut-être pas assez en harmonie avec sa position.

LE COLONEL.

Ce serait alors sa position qui aurait tort.

M. DUFLOS.

Je ne dis pas le contraire. Elle était née pour jouir

d'un sort brillant; mais à quoi sert un bon esprit, si ce n'est à se soumettre aux arrêts du destin? Après tout, ce n'est pas une raison pour lui refuser la justice qu'on lui doit, et je me plais à croire que vous trouverez du plaisir à lui en donner la preuve. Il ne peut y avoir de discussion que sur la somme des intérêts.

LE COLONEL.

Quelle était sa société?

M. DUFLOS.

Monsieur votre oncle d'abord, et toutes les personnes qui venaient le voir. Oh! mais, monsieur le colonel, il ne faut pas vous imaginer que vous soyez ici dans un pays perdu; nous avons parmi nous beaucoup de gens du premier mérite, et de ce mérite qui ne blesse personne, parce qu'il ne cherche pas à se produire au grand jour.

LE COLONEL.

On ne le découvre pas moins au premier coup d'œil.

M. DUFLOS.

Je ne parle pas de moi; je sais si bien ce qui me manque! mais c'est à coup sûr la province de France où il y a le moins de provinciaux. Vous en jugerez si, comme je l'espère, vous vous fixez parmi nous.

LE COLONEL.

Un militaire ne peut guère se fixer nulle part.

M. DUFLOS.

Un militaire comme vous a toujours un domicile.

Et quel autre plus agréable pourriez-vous choisir? En achetant la futaie qui est à droite de votre avenue et la ferme du grand pré que monsieur votre oncle voulait avoir, votre château se trouverait juste au milieu de votre propriété

LE COLONEL.

Cela est tentant. Mais qu'est-ce que c'est que madame la baronne d'Yvari qui va donner l'hospitalité à mademoiselle Emma?

M. DUFLOS.

Madame la baronne d'Yvari est une de mes clientes.

LE COLONEL.

Est-ce le choix de mademoiselle Emma qui a déterminé cette retraite?

M. DUFLOS.

Peut-être pas absolument. Cela s'est arrangé dans un moment si triste qu'elle n'avait pas de volonté.

LE COLONEL.

Et pensez-vous qu'elle soit bien auprès de cette dame?

M. DUFLOS.

Oui, si cela ne dure pas trop long-temps. Une maison qui fait les honneurs de la province; quarante mille livres de rentes au moins. Nous parlions de futaie tout à l'heure, madame la baronne a les plus belles que je connaisse.

LE COLONEL.

C'est fort avantageux pour madame la baronne;

mais cela pourrait ne pas suffire au bonheur de mademoiselle Emma.

M. DUFLOS.

Ce que je voulais en conclure, c'est que, de quelque manière que vous interprétiez le sort que monsieur votre oncle a voulu faire à cette demoiselle, elle sera au moins très-convenablement auprès de madame la baronne.

SCÈNE IV.

LE COLONEL, MADAME D'YVARI, MONSIEUR DUFLOS.

MADAME D'YVARI.

Eh bien! messieurs, êtes-vous d'accord sur quelque chose?

LE COLONEL.

Nous sommes d'accord sur tout.

MADAME D'YVARI.

Sur tout! Oh! mais voilà qui est parfait.

M. DUFLOS.

Nous n'avons encore rien terminé.

MADAME D'YVARI.

Que me disait donc le colonel? Elève-t-il des difficultés?

LE COLONEL.

Dieu m'en préserve!

MADAME D'YVARI.

Cependant si vous ne faites aucune objection! (A M. Duflos.) Vous, monsieur Duflos, expliquez-vous au moins.

LE COLONEL.

La conversation de monsieur Duflos nous a un peu entraînés hors de notre sujet, et il vous dira lui-même que ce n'était pas sans effort que nous y revenions chacun de notre côté.

MADAME D'YVARI.

Colonel, je suis persuadée que vous êtes fort aimable. Dans le temps que j'habitais Paris, j'ai connu beaucoup de militaires qui vous ressemblaient : c'était la même grâce, la même légèreté, la même insouciance dans les affaires sérieuses; mais ces militaires ne se voyaient qu'à l'Opéra-Comique, où tout cela était fort en place. Pour nous, qui ne jouons pas la comédie, nous préférerions quelque chose de plus sérieux et qui répondît davantage à l'opinion que nous devons avoir de votre délicatesse.

LE COLONEL.

Je ne crois pas, madame, avoir rien fait qui puisse motiver une opinion contraire. Vous voulez resserrer encore la règle dejà si courte des vingt-quatre heures à laquelle mon oncle a eu la cruauté de me soumettre; mais pouvez-vous me donner en même temps cette promptitude de décision que je n'ai jamais eue pour rien?

MADAME D'YVARI.

C'est un grand malheur.

LE COLONEL.

Certainement, c'est un grand malheur; mais il ne tient qu'à vous d'en faire cesser les effets.

MADAME D'YVARI.

Expliquez-vous.

LE COLONEL.

Daignez, madame, suppléer à tout ce qui manque à mon caractère lorsqu'il s'agit de régler des intérêts. Mademoiselle Emma a choisi monsieur Duflos; prononcez pour moi. Je m'engage à ratifier tout ce que vous aurez décidé.

MADAME D'YVARI.

Monsieur le colonel, cette conduite vous fera beaucoup d'honneur dans le voisinage, et détruira, je n'en doute pas, les préventions que les longues plaintes de votre oncle ont pu élever contre vous.

LE COLONEL.

Monsieur Duflos a dû préparer un acte.

M. DUFLOS.

Pressés comme nous l'étions par le testament, cette précaution était indispensable. Il n'y a que la somme à régler; je l'ai laissée en blanc.

LE COLONEL.

Je ne veux intervenir que pour signer.

MADAME D'YVARI.

C'est au mieux. Venez, monsieur Duflos, venez. Nous aurons bientôt fini, et je puis demander mes chevaux.

LE COLONEL.

Ah! madame, quel empressement à me punir de ma confiance!

MADAME D'YVARI.

Ne sommes-nous pas voisins?

LE COLONEL.

Vous êtes mille fois trop bonne; mais des raisons de convenance peuvent m'empêcher de profiter de votre invitation tant que mademoiselle Emma sera dans votre château. Il y aurait défaut de délicatesse de ma part à montrer au milieu de votre société, et en sa présence, un homme de mon âge qui n'aurait sans doute fait pour elle qu'un acte de justice, mais qu'un engouement pourrait taxer de générosité.

MADAME D'YVARI.

C'est toujours un avantage que d'avoir le beau rôle de son côté.

LE COLONEL.

Ce peut être aussi un motif pour en redouter l'éclat. Parlons sans détour. Le testament de mon oncle semblait indiquer que les intérêts à régler se débattraient entre mademoiselle Emma et moi; nous avons voulu tous les deux nous soustraire à ce qu'il y a de pénible, de ridicule même dans cette position; mais mon oncle désirait que j'eusse une conversation avec elle, et je la réclame.

MADAME D'YVARI.

Vous n'en faites pas sans doute une condition au pouvoir que vous venez de me donner?

M. DUFLOS.

Mais, madame, il n'est pas contre les lois que deux parties se trouvent ensemble pendant que des tiers travaillent à les concilier. De quoi s'agit-il? que nous en finissions; que vous puissiez retourner chez vous avant la nuit, comme vous en avez le désir. Mademoiselle Modeste accompagnera mademoiselle Emma; monsieur le colonel aura la satisfaction d'avoir accompli une chose qu'il croit avoir été dans les intentions de son oncle; tout cela n'a rien que de très-régulier.

MADAME D'YVARI

Allons, monsieur, qu'il soit fait ainsi que vous l'avez dit. Il n'y a de bonnes affaires que celles qui sont terminées; et puisque je me suis embarquée dans celle-ci, il faut bien que j'en sorte.

(Elle sort avec M. Duflos.)

SCÈNE V.

LE COLONEL, seul.

C'est étonnant comme la tête d'un homme peut fermenter en quelques minutes! Cette madame d'Yvari me déplaît. Quel acharnement à poursuivre une affaire qui, après tout, n'est pas une affaire! Que m'importent quelques mille francs de plus ou moins? jamais je n'avais compté sur cette succession. Ce qui m'occupe, c'est le sort de cette jeune personne vraiment intéressante. Elle sera très-mal chez une

femme altière, qui ne sait pas même déguiser combien elle se repent des engagemens qu'elle a pris. Je conçois bien qu'il ne m'est pas permis d'être son protecteur; mais est-ce une raison pour l'éloigner sans que j'aie pu lui parler, sans me laisser le temps de combattre les préventions qu'elle a dû recevoir contre moi? Si elle pouvait deviner combien je suis capable de bons conseils et de persévérance, peut-être serait-ce une consolation pour elle d'entrevoir que je ne cesserai de veiller sur son avenir. Aux soins que mon oncle a pris de son enfance, notre famille n'est-elle pas devenue la sienne? et faudrait-il que j'eusse soixante ans pour avoir le droit d'empêcher qu'on ne la rendît malheureuse? Malheureuse! pour qui donc serait le bonheur! Mais quelle confiance pourra-t-elle prendre dans un homme dont elle n'a jamais entendu dire que du mal, et qui vient comme un ennemi la chasser d'une maison où s'est enfermée toute son existence, où tout le monde la chérit, et qu'elle embellit à un point qu'il m'est impossible de penser un moment que cette maison soit à moi? Si elle en sort, ce qui me paraît inévitable, nous en sortirons tous les deux. Quand elle verra se réaliser la résolution que je prends de ne jamais y revenir, il faudra bien qu'elle me pardonne le mal que je lui fais sans le vouloir. Oui, c'est là ce que je désirerais, et mes idées commencent à se débrouiller. Obtenir d'Emma qu'elle me juge ce que je suis réellement, qu'elle m'accorde un peu de confiance, ce n'est pas trop exiger sans doute; et cependant que ne donnerais-je pas pour réussir!

SCÈNE VI.

ÉMMA, LE COLONEL, MADEMOISELLE MODESTE.

(Au moment où entre Emma, le colonel s'avance, lui prend la main pour l'amener sur la scène, après avoir indiqué à mademoiselle Modeste de s'asseoir sur un fauteuil près de la porte.)

LE COLONEL.

Si mes affaires m'avaient permis de venir ici du vivant de mon oncle, nous ne serions pas étrangers l'un à l'autre; je ne serais pas réduit à vous demander pardon des efforts que j'ai faits pour obtenir que vous veuillez bien m'accorder un moment d'entretien. Notre position est vraiment singulière.

EMMA.

Très-singulière.

LE COLONEL.

Je n'en parle pas sous le rapport qui a pu mêler nos intérêts. J'espère, mademoiselle, que vous n'avez jamais douté de mon équité.

EMMA.

Jamais, monsieur.

LE COLONEL.

De toute autre personne, cette réponse ne serait qu'une justice; de votre part, je la regarde comme une générosité à laquelle j'attache le plus grand prix. Vous ne saurez jamais combien je tiens à mériter votre estime; sans doute j'ai beaucoup de préven-

tions à combattre..... Vous gardez le silence; vous craignez de vous livrer à cette franchise qu'on vous a reprochée tantôt devant moi. N'est-il pas vrai que je suis mal dans votre esprit?

EMMA.

Si vous m'eussiez fait cette question du vivant de votre oncle, j'aurais répondu oui, sans hésiter.

LE COLONEL.

Et maintenant?

EMMA.

Maintenant, j'ai appris à ne pas croire sur la foi des autres; et six mois écoulés depuis que nous l'avous perdu ont été pour moi un temps de révélation.

LE COLONEL.

Expliquez-vous, de grâce.

EMMA.

On dit que je suis légère, parce qu'il m'est plus facile d'accepter un malheur que de le redouter; mais croyez, je vous prie, que je ne manque pas de réflexion. En voyant ceux qui semblaient ne respirer que pour votre oncle attaquer aujourd'hui son humeur, blâmer ses actions, ne pas même cacher leur jalousie de l'amitié qu'il me portait, j'ai pensé que si mon bienfaiteur n'était pas aussi parfait qu'il m'avait paru, il serait possible que son neveu ne méritât pas tout le mal qu'on disait de lui.

LE COLONEL.

Ainsi vous êtes disposée à me juger...

EMMA.

Comme si je n'avais jamais entendu parler de vous.

LE COLONEL.

Sans prévention ?

EMMA.

Sans aucune prévention.

LE COLONEL.

C'est me ranger dans la classe générale, et je n'ai qu'à vous remercier de cette faveur. Je voudrais pourtant que vous fussiez bien persuadée que si j'ai tant tardé à venir rendre mes respects à mon oncle, il n'y a eu un peu de négligence de ma part qu'une fois, deux tout au plus. Les devoirs de ma profession sont impératifs. Mais en me rappelant combien ses instances étaient vives, j'éprouve des remords pénibles que je n'ose confier qu'à vous.

EMMA.

Il ne faut rien exagérer; et je dois vous avouer que quand votre oncle insistait tant pour vous attirer ici, il cédait aux caprices d'un enfant gâté. J'avais envie de vous voir, et je l'en tourmentais.

LE COLONEL.

Vous aviez le désir de me voir?

EMMA.

On parlait si souvent de vous!

LE COLONEL.

Je conçois; cela excite la curiosité.

EMMA.

Surtout lorsqu'on est jeune comme je l'étais alors.

LE COLONEL.

Ainsi, depuis que vous avez cessé d'être jeune, c'était de son propre mouvement que mon oncle m'appelait auprès de lui, et vous n'êtes pour rien dans les dernières lettres qu'il m'a écrites? Cette question paraît vous déplaire. Pardonnez-moi de l'avoir faite.

EMMA.

Votre question ne me déplaît pas; elle m'embarrasse. En le voyant décliner, j'aurais désiré qu'il eût auprès de lui le plus proche de ses parens. On ne résiste que de loin aux volontés d'un vieillard. Si vous eussiez été ici, il vous aurait aimé.

LE COLONEL.

Ah! mademoiselle, voilà mon crime; je ne me le pardonnerai jamais. Si j'eusse rempli mes devoirs envers lui, nous aurions été ses enfans; vous me regarderiez comme un frère, et j'aurais acquis le droit de vous protéger. A votre âge, avec un esprit qui étonne, mais qui ne peut devancer l'expérience; avec une franchise dont le charme ne doit durer que pour celui qui obtiendra toute votre confiance; avec une figure qui s'embellit encore de toutes vos qualités, que deviendrez-vous dans un monde où chacun ne pense qu'à soi, ne veut, n'estime rien que pour soi; où le bien même s'interprète à mal; où les premiers mouvemens, souvent bons, ont

moins de durée que quand ils sont mauvais? Madame d'Yvari, par exemple, croyez-vous qu'elle vous aime? moi, je n'en crois rien. Je ne l'aime pas, et je souffre de vous voir aller dans cette maison.

EMMA.

Si le testament de votre oncle ne m'avait pas obligée de vous attendre ici, de vous y recevoir, je n'aurais pas été conduite à accepter la bienveillance qu'elle m'a montrée et dont j'ai l'intention de ne pas abuser long-temps.

LE COLONEL.

Que deviendrez-vous?

EMMA.

Que serais-je devenue sans les bontés de votre oncle? La fortune que je lui dois suffit pour me permettre de choisir le seul asile qui convienne à ma situation.

LE COLONEL.

Sans y prendre d'engagement?

EMMA.

Que sais-je? l'avenir est si long!

LE COLONEL.

Ah! n'y pensez jamais..... sans me consulter comme vous consulteriez un frère. Y consentez-vous?

EMMA.

Oui. Je consens à vous écrire. Vous me protégerez par respect pour sa mémoire.

LE COLONEL.

Par respect pour tout ce qu'il chérissait en vous. Je serai le tuteur de votre fortune; elle restera hypothéquée sur cette terre; vous y tiendrez au moins par quelque chose. Vous étiez si bien ici que je m'en veux d'être la cause qui vous en éloigne. Cette idée m'est insupportable. Si mon oncle m'eût consulté!.... Il ne vous aimait pas comme je vous aurais aimée à sa place.

SCÈNE VII.

LE COLONEL, EMMA, MADAME D'YVARI, MONSIEUR DUFLOS, MADEMOISELLE MODESTE dans le fond du théâtre.

MADAME D'YVARI.

Nos opérations sont terminées, monsieur le colonel; l'acte est tout prêt; il ne s'agit plus que d'en prendre lecture et de le signer.

LE COLONEL.

Déjà?

M. DUFLOS.

Comment n'aurions-nous pas terminé promptement? Nous n'avions qu'un même intérêt, et nous avons souvent oublié laquelle des deux parties adverses nous étions chargés de défendre. Madame la baronne a quelquefois plaidé ponr mademoiselle Emma, tandis que moi je soutenais votre cause.

LE COLONEL.

Vous êtes trop obligeant.

M. DUFLOS.

Voulez-vous que je vous fasse connaître le contenu de l'acte?

LE COLONEL.

C'est à mademoiselle Emma qu'il faut le demander.

EMMA.

J'aimerais mieux signer sans lire.

LE COLONEL.

Moi de même. Il y a quelque chose de si triste dans le fond de cette affaire! D'ailleurs une marque absolue de confiance n'est pas trop pour acquitter ce que nous devons aux soins obligeans de madame.

MADAME D'YVARI.

Vous ne me devez rien, monsieur, et mon cœur suffit pour payer tout ce que j'ai fait pour cette aimable enfant. (A mademoiselle Modeste.) Mademoiselle, faites demander ma voiture, s'il vous plaît.

(Mademoiselle Modeste sort.)

M. DUFLOS, présentant la plume à Emma.

Signez, mademoiselle.

EMMA, refusant de prendre la plume.

Je ne sais si ce que je vais faire est bien; mais, madame, il me semble que c'est le moment de parler de cette lettre.

LE COLONEL.

Quelle lettre?

EMMA.

Elle me fut remise par mon bienfaiteur avec

ordre de ne l'ouvrir que dans le cas où j'aurais à me plaindre des procédés de son neveu. N'ayant point à me plaindre, cette lettre ne m'appartient plus, la voici.

LE COLONEL, prenant la lettre.

Je ne croyais pas avoir mérité une précaution aussi injurieuse. J'aurais voulu du moins que la preuve m'en eût été épargnée.

EMMA.

J'hésitais, et je suis affligée maintenant de vous avoir déplu. Vous m'avez demandé de la confiance, j'ai pensé qu'il aurait toujours fallu vous le dire plus tard.

LE COLONEL.

Quel amour-propre révolté ne serait pas apaisé par des paroles aussi douces? Emma, donnez-moi votre main comme à un frère, et pardonnez-moi.

EMMA.

De tout mon cœur, si le tort est de votre côté.

LE COLONEL.

Oui, oui, mille fois de mon côté; et pour m'en punir je veux subir entièrement l'humiliation à laquelle mon oncle m'a exposé. (Il ouvre la lettre et lit.) « Ceci est mon codicille. »

M. DUFLOS.

Un codicille! Voulez-vous bien, monsieur le colonel, que je vous épargne la peine de le lire? Cela rentre dans mes attributions.

LE COLONEL, lui remet le papier.

Tenez, Monsieur.

M. DUFLOS, lisant.

« Dans le cas prévu par mon testament, où Charles-« Hippolyte Sinclair, mon neveu et l'héritier de tous « mes biens, ne réglerait pas dans les vingt-quatre « heures les intérêts de ma bien-aimée Emma de « Castelbon, de manière à ce qu'elle se déclare sa-« tisfaite, j'entends et ma volonté expresse est que « ma terre de Langel appartienne en propre, avec « tout ce qu'elle comporte, à ma bien-aimée Thé-« rèse-Emma, pour l'acquit de ma conscience, ne « me croyant pas injuste envers celui qui aurait « manqué de justice. »

LE COLONEL.

Quelles expressions! et par quelle action de ma vie ai-je pu les mériter?

MADAME D'YVARI.

Calmez-vous, monsieur le colonel. Les vieillards ont le privilége de pouvoir être quelquefois bizarres sans offenser; et, s'il faut tout dire, votre oncle usait souvent de ce privilége. L'heure avance, signons.

LE COLONEL.

Non, madame. Rien ne pourrait maintenant me contraindre à le faire. Je me refuse à tout arrangement.

MADAME D'YVARI.

Y pensez-vous, monsieur, et prétendez-vous me jeter dans tous les embarras d'un procès?

LE COLONEL.

J'ai juré de ne jamais plaider.

M. DUFLOS.

Mais réfléchissez bien, monsieur le colonel, que si vous ne signez pas un compromis, cette terre devient dans quelques heures, et sans que rien puisse s'y opposer, la propriété de mademoiselle Emma.

LE COLONEL.

Eh bien! monsieur, quel inconvénient trouvez-vous à cela? Est-ce que mademoiselle n'a pas prouvé qu'elle était capable d'administrer une terre, de faire les honneurs d'une maison? Est-ce à nous, qu'elle a reçus avec tant de grâce, tant de bonté, à lui contester la justice que tout le monde lui rend?

M. DUFLOS.

J'ai cru qu'il était de mon devoir de vous faire sentir toutes les conséquences.....

LE COLONEL.

Les conséquences se déduisent d'elles-mêmes : mademoiselle devra la fortune qu'elle mérite à la mauvaise opinion que mon oncle avait de moi, à l'irascibilité de mon caractère que tout soupçon offense; elle ne m'aura aucune obligation. Tout sera pour le mieux.

EMMA, au colonel.

Monsieur..... mon frère, vous m'avez promis vos conseils quand je les réclamerais.

LE COLONEL.

Ne m'en demandez pas, je ne suis plus votre frère. Si votre délicatesse souffre de posséder une propriété depuis si long-temps dans ma famille, regardez-moi en me permettant d'espérer qu'un jour vous me la rendrez.

EMMA, à madame d'Yvari.

Madame, que faut-il que je réponde?

MADAME D'YVARI.

Il ne demande que la permission d'espérer, vous ne pouvez pas le lui défendre.

EMMA.

Mais c'est prendre un engagement. Si vite! sans avoir le temps de la réflexion!

LE COLONEL.

Je le vois, les préventions qu'on vous a données contre moi subsistent toujours.

EMMA.

Non, non, ne le croyez pas. Toute ma crainte est de ne pouvoir justifier une confiance dont je suis plus touchée que je ne puis le dire.

MADAME D'YVARI.

Nous vous cautionnerons s'il le faut, mon Emma. Ma chère enfant, que je suis fière du bonheur qui vous arrive! N'insistez pas, colonel; quand vous la connaîtrez comme nous, vous saurez combien il lui faut peu de paroles pour se faire entendre.

LE COLONEL.

Elle ne m'en a pas dit une seule dont le souvenir puisse s'effacer de ma mémoire.

SCÈNE VIII.

MADAME D'YVARI, EMMA, LE COLONEL, MONSIEUR DUFLOS, MADEMOISELLE MODESTE, RENÉ, ROUSSEAU, et quelques domestiques, hommes et femmes, qui restent au fond du théâtre comme pour faire leurs adieux à Emma.

RENÉ.

La voiture de madame la baronne est avancée.

LE COLONEL.

Et quoi! madame, vous persistez à nous séparer si vite?

MADAME D'YVARI.

Oui, mon cher colonel. J'étais venue la chercher, maintenant je l'enlève. En paraissant ici vous l'en avez chassée: ce n'est pas galant.

LE COLONEL.

Mais elle est chez elle, et je vais partir pour la ville.

EMMA, en souriant.

C'est sur quoi je compte. Même en me retirant, je vous refuse un asile. Vantez à présent la manière dont je fais les honneurs d'une maison!

LE COLONEL, à tous les domestiques.

Mes enfans, vous ne perdrez pas votre douce,

votre bonne maîtresse ; elle ne s'absente que momentanément. Liberté tout entière aujourd'hui, et livrez-vous à la joie.

EMMA.

Oui, mes amis, de la joie et pas de désordre. Vous y veillerez, mademoiselle Modeste.

MADEMOISELLE MODESTE.

Si le bonheur que j'éprouve me laisse toute ma raison. Ah ! ma chère demoiselle !

LE COLONEL.

Vous aurez donc la bonté de me conduire à la ville, monsieur Duflos ?

M. DUFLOS.

C'est bien de l'honneur pour moi. Mon cabriolet n'est pas élégant, mais il est grand et solide.

LE COLONEL.

Vous me montrerez ma maison ; car j'ai au moins une maison dans ce pays-ci.

MADAME D'YVARI.

Et fort bien meublée, grâce aux soins d'Emma.

EMMA.

Rousseau vous suivra pour vous donner les indications dont vous aurez besoin. Vous le garderez tant qu'il vous sera nécessaire.

LE COLONEL.

Votre prévoyance s'étend à tout ; vous avez deviné qu'il me fallait un confident. (Se tournant vers Rousseau.)

J'aime Rousseau, c'est un bon enfant, et nous causerons ensemble.

ROUSSEAU.

Tant que monsieur voudra. Il y a de quoi.

MADAME D'YVARI, au colonel.

Je compte sur le plaisir de vous voir demain.

LE COLONEL.

Il n'y a pas de doute. A quelle heure déjeûnez-vous?

MADAME D'YVARI.

A dix heures.

LE COLONEL.

Je ne me ferai pas attendre.

(Il offre sa main à la baronne, qui lui fait signe de prendre celle d'Emma.)

EMMA, aux domestiques, en prenant le bras du colonel.

Adieu, adieu; je reviendrai vous voir tous les jours.

LE COLONEL.

Et moi souvent, en attendant mieux.

(Ils sortent tous, à l'exception de René et de mademoiselle Modeste.)

SCÈNE IX.

MADEMOISELLE MODESTE, RENÉ.

MADEMOISELLE MODESTE.

C'est un mariage, monsieur René.

RENÉ.

Et un mariage qui ne sera pas long à se faire, je vous en réponds.

MADEMOISELLE MODESTE.

Ah! vraiment, que votre maître est aimable! Je n'entendais pas bien sa conversation avec mademoiselle; mais qu'il avait les yeux doux..... et une voix si tendre, si pénétrante..... Mademoiselle a fait un beau rêve.

RENÉ.

Dame, si toutes les femmes qui rêvent lui ressemblaient!

MADEMOISELLE MODESTE.

Il faut encore du bonheur, soyez-en sûr. Quand je pense que ce matin même elle était quasi abandonnée! Pauvre agneau!

RENÉ.

A BREBIS TONDUE DIEU MESURE LE VENT.

LA MÉCHANTE LANGUE,

OU

QUI MAL VEUT, MAL LUI TOURNE.

PERSONNAGES.

MATHURIN, fermier.
MADAME MATHURINE, femme de Mathurin.
THOMAS, autre fermier.
GERVAIS, garçon de ferme.

La scène se passe dans un village.

(Le théâtre représente le devant de la ferme de Mathurin.)



THOMAS.

VOUS N'ÊTES DONC PAS JALOUX ?

La Méchante Langue Sc. V

LA

MÉCHANTE LANGUE.

SCÈNE I.

THOMAS, *seul.*

FERAI-JE t'i bèn de me marier? Ferai-je t'i ben de rester garçon? V'là bentôt dix ans que je me demande ça, et je n'en suis pas plus avancé. Je n'ai qu'à dire, pardine! je ne manquerai pas de femmes; j'en trouverai cent pour une. J'sis riche; par ainsi je serai un mari parfait; alles voudront toutes de moi..... Oui, mais peut-être seulement à cause que j'sis riche, et c'est tout le contraire que je voudrais. Ma lubie serait d'avoir une femme qui m'aimît pour moi tout seul, et n'aimît jamais que moi; c'est difficile à trouver. J'ai beau charcher, y a toujours queuque chose à redire. Tant que vous faites l'amoureux auprès d'une jeunesse, c'est tout sucre et tout miel; alle est douce, alle est bonne, alle est prévenante, que c'est un charme. Sa mère, qui ne la gâte pas, a ben soin de vous dire que la petite n'a qu'un défaut; qu'alle est trop soigneuse, trop rangeuse, trop travailleuse. L'eau vous en viant à la bouche; vous donnez là-dedans comme un nigaud; et pis, au bout de queuque temps de mariage, il se trouve que ce

n'est plus ça; tout est sens dessus dessous dans votre maison. Madame est toujours à caqueter dans le voisinage; alle ne veut pas rester cheux alle; alle se pare tous les jours mieux qu'alle ne devrait se parer même pour le dimanche. Que le mari essaie de dire un mot, ce petit mouton qu'on lui avait fait si gentil, ne jette plus qu'un cri depis le matin jusqu'au soir. C'est pas exagéré; j'ai vu ça cent fois.

Faut être de bon compte; j'ai vu aussi de braves femmes, aimant ben leur mari, soignant ben leux enfans; toujours de bonne himeur; ne querellant jamais; remplissant tous leux petits devoirs sans faire d'embarras et sans vouloir passer pour meilleures que les autres; mais aussi une trouvaille comme ça, c'est un quine à la loterie.

Je peux me tromper; j'ai dans l'idée que Tharèse, la fille à Mathurin, serait à peu près ce quine-là. D'abord alle est jolie, et pis alle est toujours ben tenue, ben propre; alle gracieuse tout le monde. Jamais ça ne passe près de vous sans vous faire une révérence, queuquefois deux. « Bonjour, monsieur Thomas. Comment vous en va aujourd'hui? » Ce n'est pas grand'chose; eh ben, de sa part, ça fait plaisir. Le malheur, c'est qu'alle a un amoureux qu'est de son âge; car ces jeunes filles, ça a beau vous faire des politesses, ça regarde à l'âge, pas moins. Si je pouvais brouiller tout ça; si je pouvais... mais v'là mon rival... ne faisons frime de rien.

SCÈNE II.

THOMAS, GERVAIS, portant une bouteille et deux verres.

GERVAIS.

Bonjour, monsieur Thomas.

THOMAS.

Bonjour, Gervais. T'as l'air triste, mon garçon.

GERVAIS.

Je n'ai pas sujet d'être gai, vraiment.

THOMAS.

Ah! ah! monsieur l'amoureux, vos affaires ne vont pas comme vous voudriais. De quoi t'avises-tu aussi d'aimer une fille plus riche que toi?

GERVAIS.

Alle m'aime ben, moi qui suis pauvre.

THOMAS.

Sais-tu que ça n'est pas honnête de courtiser une fille sans que ses parens le sachent?

THOMAS.

Ils ne le savent que trop, monsieur Thomas. Comment ne le sauraient-ils pas? Je leux répèté tous les jours.

GERVAIS.

Qu'est-ce qu'ils disent?

GERVAIS.

Madame Mathurine dit que j'ai raison : alle est si bonne c'te chère madame Mathurine! Alle nous aime tant! Pourvu que je lui donne beaucoup de petits-enfans, c'est tout ce qu'alle demande.

THOMAS.

Oui; mais monsieur Mathurin ?

GERVAIS.

Monsieur Mathurin, lui, c'est autre chose.

THOMAS.

Il ne tiant pas aux petits-enfans?

GERVAIS.

Non, monsieur Thomas, et c'est dommage.

THOMAS.

Oui, c'est dommage.

GERVAIS.

Monsieur Thomas, vous devriais ben lui parler. Il va venir tout à l'heure boire un coup avec vous; v'là du vin que j'apporte pour ça. Dites-lui donc un mot pour mamzelle Tharèse et pour moi. Vous qu'avez de l'esprit, vous savez ben ce qu'il faut que vous disiais. Monsieur Mathurin est bon; il ne faut que lui faire entendre raison.

THOMAS.

Monsieur Mathurin est bon ; madame Mathurine est bonne; tu es bon aussi, à coup sûr; Tharèse n'est

pas méchante non plus, comment se fait-il que vous ne puissiez pas vous arranger ?

GERVAIS.

Nous nous arrangerions ben, Tharèse et moi, ce n'est pas l'embarras ; mais sa mère veut que monsieur Mathurin y consente.

THOMAS.

Ça me paraît assez juste.

GERVAIS.

Pisque ça vous paraît juste, monsieur Thomas, tâchez donc alors de nous faire réussir. Tharèse en aura ben de la joie ; et moi donc ! je vous regarderai comme un second père. Adieu, monsieur Thomas. Je m'en vas à cette fin que monsieur Mathurin ne se doute pas que nous nous entendons ensemble.

(Il sort.)

SCÈNE III.

THOMAS, seul, et un peu après MATHURIN.

THOMAS.

Oui, oui, nous nous entendons joliment. Ce qu'il vient de me dire me donne encore plus d'envie de lui couper l'herbe sous le pied. Ce serait agriable, à mon âge, de débusquer un beau marle comme ça. Pas moins y a du risque. Y a du pour, y a du contre.

MATHURIN.

Quoi que vous devisez donc là tout seul, voisin Thomas?

THOMAS.

C'est toujours ma vieille chanson que je répète, père Mathurin : ferai-je t'i ben de me marier? ferai-je t'i ben de rester garçon ?

MATHURIN.

Savez-vous ben que v'là une chanson qui pourrait devenir un tantinet ridicule pour peu que vous la chantiais encore queuque temps ?

THOMAS.

Que voulez-vous? je suis tâtonneux comme tous les diables.

MATHURIN.

C'est pour ça qu'i faut vous marier.

THOMAS.

Aveuc qui?

MATHURIN.

Parbleu! aveuc une fille.

THOMAS.

Aveuc une fille, aveuc une fille, c'est bentôt dit; mais aveuc laquelle?

MATHURIN.

Tenez, asseyons-nous. Nous deviserons de ça plus à notre aise quand nous serons à table. (Ils s'asseyent et se versent du vin.) I demande aveuc laquelle, comme s'il manquait de filles dans le village! Je ne vous parle

pas de Thérèse; sa mère s'est mis dans la tête de la donner à Gervais, not' garçon de farme, et faudra ben que je finisse par le vouloir aussi. En attendant, je dis que non; mais je vois ma pauvre enfant qui pleure, sa mère qui soupire, Gervais qu'a l'air d'un imbécile; et tout ça me fend le cœur, voyez-vous.

THOMAS.

Vous ferez pourtant une sottise, père Mathurin. Vous avez du bien; vous n'avez qu'une fille; il vous faut un gendre qui soit riche aussi.

MATHURIN.

Allez donc parler comme ça à not' femme; alle vous répondra que c'est justement parce que j'avons de quoi, que nous pouvons donner à Thérèse un mari qui n'ait rien.

THOMAS.

Parguenne! vot' femme est drôle. Queuque je lui ai fait pour qu'alle charche à me jouer un tour comme celui-là?

SCÈNE IV.

LES PRÉCÉDENS, GERVAIS, dans le fond du théâtre.

GERVAIS, à part.

Je ne peux pas tenir à voir comment monsieur Thomas parle pour moi.

MATHURIN.

Vous pensiais donc à Thérèse?

THOMAS.

Certainement que j'y pensais, et ça me tarabuste tarriblement d'être obligé de n'y plus penser. C'est-i pas un guignon! la seule fille qui me convenait!

MATHURIN.

Que ne vous expliquiais-vous plus tôt, au lieu de répéter votre chanson? Moi aussi je vous aurais ben aimé pour gendre; mais que je parle de ça à c't' heure, on va faire un beau sabbat. Vous êtes un cruel homme avec vos tâtonnemens. Y a encore un an que Thérèse et Gervais ne se connaissaient seulement pas.

MATHURIN.

C'est que je vois d'ici que votre fille fera positivement une femme comme il me la faut.

GERVAIS, à part.

Voyez-vous le traître! Courons avertir madame Mathurine; il n'y a qu'elle qui puisse nous sauver.

(Il sort.)

THOMAS.

Tharèse est mon affaire.

MATHURIN.

Parce qu'elle ne sera pas pour vous. Si je vous l'avions offerte, vous n'en auriais peut-être pas voulu.

THOMAS.

Alle est si ben élevée!

MATHURIN.

Elle l'était tout aussi ben y a un an.

THOMAS.

Si polie, si avenante! O mon Dieu, que madame Mathurine me fait de tort! D'abord je le dis ouvertement, si je n'épouse pas votre fille, je n'en épouserai jamais d'autre.

MATHURIN, riant.

Vous épouserez une veuve.

THOMAS.

Je ne crois pas ça.

MATHURIN.

Et pourquoi pas?

THOMAS.

Parce que je ne voudrais pas qu'elle me fît enrager avec son défunt, comme c'est l'usage; qu'elle me répétît toute la journée que c'était un homme charmant, qui lui faisait sans cesse des cadeaux, qui lui obéissait d'un clin d'œil, qui la laissait maîtresse de tout, quand le plus souvent c'était tout le contraire. Mais c'est égal; le mort sert à tourmenter le vivant, et, pour une femme, c'est toujours ça.

MATHURIN.

Vous en savez trop long, voisin; vous resterez garçon.

THOMAS.

C'est vot' fille, c'est Tharèse qu'il me fallait.

MATHURIN.

Je n'en sais trop rien. Elle aurait ben pu vous parler de Gervais comme les veuves parlent de leur défunt.

SCÈNE V.

LES PRÉCÉDENS, MATHURINE, d'abord dans le fond.

THOMAS.

Êtes-vous au moins sûr qu'alle l'aime autant que vous le dites?

MATHURIN.

Dame! écoutez donc, quant à ce qui est de moi, je ne m'y entends guère; en général, ce sont les femmes qui se connaissent à tout ça, et Mathurine m'a assuré plus de cent fois que Thérèse et Gervais avaient un amour tarrible l'un pour l'autre.

MATHURINE, s'avançant.

Et je suis prête à le répéter. Ces pauvres enfans! ça fait pitié rien que de les voir. Si j'étais la maîtresse, je ne barguignerais pas long-temps. Gervais n'a pas de bien; queuque ça fait? il en gagnera. Est-ce que j'étions plus avancés que lui quand j'avons pris c'te farme? Avec de l'économie et du travail, on vient à bout de tout. (Elle fait la révérence à Thomas.) Vot' servante, monsieur Thomas. Est-ce que vous n'êtes pas de mon avis?

MATHURIN, à part.

V'là une question ben tombée.

MATHURINE.

Not' Thérèse n'est pas vaniteuse. La chère fille! qu'elle soit contente du côté du cœur, elle n'en de-

mandera pas davantage. Faut la connaître comme je la connais; faut voir dans son pauvre petit cœur comme j'y vois. Elle n'a rien de caché pour sa mère; elle me conte tous ses chagrins, et je pleure queuquefois tout autant qu'elle. Je me rappelle si ben ce qu'on souffre à c't âge-là. Tu ne te le rappelles plus, toi, Mathurin; les hommes ça n'a pas de mémoire. Et vous, voisin Thomas, avez-vous jamais su ce que c'était que l'amour?

MATHURIN.

Allons, voisin, répondez.

MATHURINE.

Je suppose qu'on donne un mari riche à not' enfant; car c'est toujours c'te richesse que vous recherchez, vous autres; à coup sûr, ce sera un vieux, un homme qui serait son père; quand on est jeune, on n'est pas encore riche; ou ben ce sera un jeune homme, si on veut, dont les parens seront arrondis. Qu'est-ce qu'il arrivera? que les parens de ce jeune homme voudront peut-être que not' Thérèse aille habiter cheux eux; un vieux non plus ne voudra pas demeurer avec nous. De toutes façons, nous n'aurons plus d'enfant. Au bout d'un an, nous serons des étrangers pour elle; elle ne viendra plus nous voir que par visites, et nous vieillirons, Mathurin et moi, sans que ça nous ait servi à rien d'avoir une fille. Dites donc comme moi, voisin.

MATHURIN.

N'est-ce pas qu'elle dégoise joliment not' femme?

MATHURINE.

Choisissons Gervais. C'est un brave garçon, qu'est franc, gai, travailleur, qui nous respecte, qui nous aime, et qui sera reconnaissant de ce que je ferons pour lui. Nous prendrons avec nous sa pauvre mère, et nous ne ferons tous qu'une famille. Thérèse ne brillera pas tant; eh ben, elle ne brillera pas tant; ce n'est pas une nécessité. Mais comme elle sera heureuse, en récompense! Elle n'aura autour d'elle que des gens qui l'aimeront, qui la chériront; et puis vois donc, mon homme, queulle joie pour nous! Tous les ans, un petit garçon ou une petite fille.

MATHURIN.

Entendez-vous, voisin, ma femme à qui il faut un petit garçon ou une petite fille tous les ans!

MATHURINE.

Si on pouvait dire : « Y a un autre mari pour elle dans le village. » Mais n'y en a pas. Ainsi faudra donc la quitter, nous en séparer! Penses-tu à ça, Mathurin?

MATHURIN.

Comment! n'y a pas d'autre mari que Gervais dans le village?

MATHURINE.

Non, et tu le sais tout aussi ben que moi.

MATHURIN.

Charchons donc.

MATHURINE.

Nous avons assez cherché, qu'i me semble.

MATHURIN.

Et le voisin Thomas, tu ne le comptes pour rien?

MATHURINE, riant aux éclats.

Ah! ah! ah! ah! c'est ben trouvé. Lui qui a déjà manqué de m'épouser dans le temps! Faut le garder pour une des filles à Thérèse.

THOMAS.

Vous êtes toujours plaisante, dame Mathurine.

MATHURINE.

Vous ne voyez pas que c'est une malice de mon mari pour ne pas me répondre.

THOMAS.

Et si ce n'était pas une malice; si c'était la vérité?

MATHURINE.

Avec quel sérieux il dit ça! Ne dirait-on par qu'il parle pour de bon?

THOMAS.

Certainement je parle pour de bon.

MATHURINE.

Vous ne m'attraperais pas; je vous connais pour un goguenard.

THOMAS.

N'y a pas de goguenarderie à ça.

MATHURINE.

Allons donc.

THOMAS.

La preuve, c'est que je vous demandons Tharèse pour femme.

MATHURINE.

Je ne vous écoute pas.

THOMAS.

Je vous jure cependant.....

MATHURINE.

Vous me jureriais d'ici à demain, que ce serait tout de même. Vous n'êtes pas fait pour le mariage; sans ça, est-ce que vous seriais encore garçon?

THOMAS.

On écoute les gens, du moins.

MATHURINE.

On n'a jamais été obligé d'écouter les gens qui se moquaient.

THOMAS.

C'est que je ne me moque pas.

MATHURINE.

Ta, ta, ta, ta; je suis aussi fine que vous. Au revoir, voisin.

(Au lieu de sortir, elle se cache derrière des arbres, et se montre de temps en temps aux spectateurs.)

THOMAS, d'un air menaçant.

C'est comme ça! Ah ben! nous allons te le rendre.

MATHURIN.

V'là les femmes qui n'ajoutont plus de foi à ce que vous dites; c'est signe de retraite, ça, voisin.

THOMAS.

De retraite tant que vous voudrais; mais je ne me

tiens pas pour battu. Vot' fille Tharèse s'expliquera, et elle y regardera peut-être à deux fois avant de devenir la femme d'un pauvre diable de parfarance au plus riche farmier de l'endroit.

MATHURIN.

Songez donc que sa mère est de son parti.

THOMAS.

Voirement, vot' femme l'aime ben, au moins, ce Gervais.

MATHURIN.

C'est un si bon enfant!

THOMAS.

Et puis il est ben tourné.

MATHURIN.

C'est le plus joli garçon du village.

THOMAS.

Les femmes s'intéressent toujours aux jolis garçons.

MATHURIN.

C'est assez naturel.

THOMAS.

Vous trouvez ça naturel; vous n'êtes donc pas jaloux?

MATHURIN.

Quoi que vous entendez par-là?

THOMAS.

C'est une idée qui m'est venue tout à l'heure.

MATHURIN.

Sur quoi?

THOMAS.

Vous savez; on a queuquefois des idées saugrenues.

MATHURIN.

Après?

THOMAS, *regardant fixement Mathurin.*

Je ne sais pas si je me trompe, mais j'ai pensé souvent que ce Gervais vous ressemblait beaucoup, en plus jeune, ça va sans dire.

MATHURIN, *riant.*

Est-ce qu'il serait par hasard aussi beau garçon que moi?

THOMAS, *sur le même ton.*

Oh! oui, pour le moins. Vot' femme, qui vous a épousé par amitié dans le temps, a peut-être remarqué ça. De manière qu'i pourrait ben se faire....

MATHURIN.

I pourrait ben se faire....

THOMAS.

Oui, que sans y penser, sans s'en douter, à cause de la ressemblance seulement... je ne sais peut-être pas ce que je dis.

MATHURIN.

Ce qu'il y a de certain, c'est que je ne sais pas ce que vous voulez dire.

THOMAS.

Vous devriais ben, voisin, me corriger d'être

aussi soupçonneux que je le suis sur le compte des femmes.

MATHURIN.

Vous ne l'êtes pas sur le compte de Mathurine, au moins?

THOMAS.

Pour ça, non. Mais je crois qu'elle n'est pas tant pressée que vous le croyais d'avoir Gervais pour gendre. Avez-vous remarqué qu'elle répète toujours qu'il n'a pas de fortune? Et puis cette histoire de prendre sa mère avec vous, ça n'a-t-il pas l'air d'une ruse pour vous dégoûter tout-à-fait?

MATHURIN.

Vous trouvez des ruses à tout. Entendons-nous donc. Vous dites qu'elle l'aime, et vous dites qu'elle n'en veut pas.

THOMAS.

Oui, pour gendre.

MATHURIN.

Elle en veut peut-être pour son amoureux.

THOMAS.

S'il ne vous ressemblait pas tant.

MATHURIN.

La bonne drôlerie! Mathurine qu'aurait un amoureux!

THOMAS.

Les maris ne croient jamais ça. Madame Mathurine est une brave femme, mais elle est femme,

et, par conséquent, elle doit être un tantinet coquette. Elle ne serait peut-être pas fâchée d'essayer si elle pourrait plaire encore à un jeune homme, en tout bien tout honneur, s'entend.

MATHURIN.

Vous ne valez pas le diable, vous autres libartins; vous jugez toujours les femmes sur celles que vous avez connues.

THOMAS.

Eh ben! ça n'empêche pas; si j'étais marié, je voudrais essayer si je me trompe, rien que pour savoir.

MATHURIN.

A quoi que ça vous avancerait?

THOMAS.

A ne pas être dupe. Il y a de vieilles inventions toutes faites là-dessus; j'en emploierais une.

MATHURIN.

Queulles inventions qu'il y a?

MATHURINE, à part.

Écoutons ben.

THOMAS.

On dit à sa femme : « Mathurine, j'sis obligé d'aller à la ville pour parler au sujet d'un marché de blé que j'ai fait; je ne reviendrai que demain. » Après on se cache chez un voisin, comme qui dirait à ma farme; et puis, à la nuit, quand on vous croit ben loin, vous rentrez à la maison..... Et puis..... dame!

que voulez-vous que je vous dise? On voit souvent de drôles de choses.

MATHURINE, *toujours à part.*

O le Satan!

MATHURIN.

Qu'est-ce qu'on voit?

THOMAS.

On voit madame Mathurine qui cause avec Gervais, qui lui dit tout ci, tout ça : « Mon petit Gervais, m'aimes-tu ben ? Je te trouve joli garçon; et moi, comment me trouves-tu? » Gervais répond; madame Mathurine répond après; et, de réponse en réponse, y a queuquefois de quoi rire.

MATHURINE, *toujours à part.*

Il me vient une idée. Ah! messieurs les marauds, rira ben qui rira le dernier.

(*Elle sort.*)

SCÈNE VI.

MATHURIN, THOMAS.

MATHURIN.

Je ne vois pas qu'il y ait tant de quoi rire à ça.

THOMAS.

Si fait, si fait. N'y a, au contraire, rien de plus drôle.

MATHURIN.

Je n'aime pas ce qui sent la manigance.

THOMAS.

Queuque vous risquez? madame Mathurine est honnête.

MATHURIN.

Eh ben, alors, à quoi bon?

THOMAS.

Ça fera du moins que vous pourrez me river mon clou.

MATHURIN.

Dire que je vas à la ville quand ça n'est pas vrai!

THOMAS.

Bast! les femmes ne mentent jamais, n'est-ce pas? Quand nous nous en mêlerions un peu aussi.

MATHURIN.

Mathurine n'aime pas que je la quitte. Elle est toujours chagrine quand je vas à la ville.

THOMAS.

Elle est toujours chagrine? Si j'étais marié, je ne voudrais pas que ma femme fût chagrine quand j'irais à la ville. C'est presque signe qu'il y a queuque anguille sous roche.

MATHURIN.

D'ailleurs je ne saurai jamais faire toute cette targédie-là.

THOMAS.

Je m'en charge. Ce que je vous demande seulement c'est de ne pas me démentir; ce n'est pas difficile. La v'là; laissez-moi faire.

SCÈNE VII.

MATHURIN, THOMAS, MATHURINE.

MATHURINE.

Vous êtes encore à boire, vous autres?

THOMAS.

Ah! mon Dieu, non. Je nous désolons au contraire, le voisin et moi.

MATHURINE.

Sur quoi donc que vous vous désolez?

THOMAS.

Sur ce qu'il est obligé d'aller à la ville, au sujet d'un marché de blé qu'il a fait.

MATHURINE.

C'est-i vrai, ça, Mathurin?

THOMAS.

Puisque je vous le dis, voisine.

MATHURINE.

C'est donc venu comme un accident? Tout à l'heure il n'en était pas question. Parle donc, Mathurin; tu prendras la bourrique pour ne pas te fatiguer.

THOMAS, à part.

Elle donne là-dedans.

MATHURINE, à part.

I me croit sa dupe. (Haut à Mathurin.) Tâche de revenir de bonne heure, au moins.

THOMAS.

Ne l'attendais pas aujourd'hui; i ne reviendra que demain.

MATHURINE.

Que demain! Il a donc ben affaire? Je veux aller avec toi, d'abord; je ne veux pas te quitter si long-temps. Que demain! Je mourrais d'ici à ce temps-là.

THOMAS, bas à Mathurin.

Voyez-vous la simagrée! Queuque je vous disais?

MATHURINE.

Nous emmènerons Gervais.

MATHURIN, avec humeur.

Quoi que tu dis de Gervais?

MATHURINE.

Je dis que nous l'emmènerons avec nous, pour qu'il ne s'ennuie pas, ce pauvre garçon.

MATHURIN, même ton.

Je ne veux emmener personne.

MATHURINE.

Tu n'iras pas tout seul. N'y a pas de sûreté à cause du bois.

THOMAS.

Pourquoi voulez-vous qu'il ait peur du bois?

MATHURINE.

C'est vrai qu'i ne faut pas aller si loin pour trouver de mauvais garnemens.

THOMAS.

Queu qu'elle entend par-là ?

MATHURINE, d'un ton patelin.

Vous l'accompagnerez, voisin Thomas, vous qui êtes un si bon ami.

THOMAS, à part.

On dirait qu'elle se doute.

MATHURINE.

Je vas toujours te chercher ta blouse pour te tenir chaud en route.

MATHURIN.

Je n'ai besoin de rien.

MATHURINE.

Alors, mon petit homme, pars pu tôt que pu tard, pour être arrivé avant la nuit.

THOMAS, bas à Mathurin.

Elle voudrait déjà vous voir ben loin.

MATHURINE.

Mathurin, j'ai là un chiffon de lettre pour madame Langlois de la poste; veux-tu t'en charger ? Je ne devais l'envoyer que demain; mais puisque voilà une occasion, elle l'aura plus vite. Prends ben garde de la perdre, au moins.

THOMAS.

Donnez, voisine. (Bas à Mathurin.) Prenez toujours. Nous trouverons ben moyen de l'envoyer. (Haut.) Allons; venez-vous-en. Adieu, madame Mathurine.

(Il entraîne Mathurin qui s'échappe pour parler à sa femme.)

MATHURIN, bas à Mathurine.

Écoute, Mathurine, retiens ben ce que je vas te dire : tout le temps que je serai dehors, ne quitte pas not' fille Thérèse.

MATHURINE.

N'aie pas peur, va; je saurai ben l'empêcher de parler à Gervais.

MATHURIN, à part.

Gervais! et toujours Gervais! (Il va pour s'en aller et revient.) Embrasse-moi, ma femme. N'est-ce pas que tu m'aimes? T'aurais tort de me faire du chagrin. Adieu. Embrasse-moi encore. (A part en s'en allant.) C'est mauvais ce que je fais. N'y a plus à s'en dédire.

(Il sort avec Thomas.)

SCÈNE VIII.

MATHURINE, seule.

Je devrais peut-être en rester là; c'te lettre que j'ai donnée à Mathurin devrait me suffire; i verront dedans que je connaissais tous leux complots. Me soupçonner d'avoir Gervais pour amoureux! Voyez donc un peu ce vilain Thomas! le démon n'est pas

pire. Et Mathurin ! Mathurin ! mon homme enfin, qui donne dans ce trébuchet-là ! Je serais tentée d'en rire, si ça ne me faisait pas tant de peine. Du courage ! Ils n'ont pas tant barguigné pour me jouer le tour qu'ils me jouent. Pourquoi que j'aurais plus de pitié qu'eux ? I doivent rôder ici à l'entour; commençons leur punition. (Elle appelle.) Gervais ! Gervais !

SCÈNE IX.

MATHURINE, GERVAIS.

GERVAIS.

Me v'là, dame Mathurine.

MATHURINE.

Tiens, mon enfant ; ôte ce qui est sur c'te table. (Gervais reste les bras pendans sans faire attention aux ordres de Mathurine.) Tu n'entends pas ?

GERVAIS, comme sortant d'une rêverie.

Quoi qu'il y a, not' maîtresse ?

MATHURINE.

Je te dis d'ôter ce qui est sur c'te table.

GERVAIS, même jeu.

Oui, not' maîtresse.

MATHURINE.

I perd la tête, c'est sûr.

GERVAIS.

O mon Dieu! not' maîtresse, qu'il y a de méchantes gens! Mamzelle Tharèse pleure que ça fait peine à voir. Je suis ben fâché à c'te heure de li avoir tout conté.

MATHURINE.

J'te l'avais défendu.

GERVAIS.

Je n'ai pas pu me retenir, madame Mathurine. Elle me regarde toujours dans les yeux pour voir si je li cache queuque chose; elle a vu que je li cachais ça, il a ben fallu li dire.

SCÈNE X.

LES PRÉCÉDENS, MATHURIN, dans le fond.

MATHURINE, à part.

J'aperçois mon jaloux; c'est bon. (Haut.) Je n'suis pas si heureuse, moi, mon petit Gervais; car à coup sûr, tu ne me dis pas tout.

GERVAIS.

Oh! ma fine, si fait.

MATHURINE.

Je gagerais que non.

GERVAIS.

Vous perdriais, not' maîtresse.

MATHURINE.

Tu m'aimes donc ben ?

GERVAIS.

Si je vous aime! Vous ne saurez jamais combien je vous aime. Je voudrais tant seulement que vous me disiais de me jeter au feu pour vous.

MATHURINE.

Au feu! mon pauvre Gervais; et qu'est-ce que je deviendrais sans toi, mon enfant?

GERVAIS.

Vous êtes la reine des femmes.

MATHURINE.

Si tu m'avais vue à seize ans, j'étais la plus jolie fille de tout le pays.

GERVAIS.

Margoi! gn'y en a encore guère qui vous dégotent.

MATHURINE.

Mathurin, dans ce temps-là, passait des journées entières à me regarder. Dame! c'est vrai que je n'ai plus la taille si fine; on voit que je suis une maman.

GERVAIS.

Ça n'empêche pas que l'autre jour, à la fête, on vous prenait pour la sœur de mamzelle Tharèse.

MATHURINE, lui donnant un petit soufflet.

Taisez-vous, menteur.

GERVAIS.

Vrai, madame Mathurine, je ne badine pas. Mais j'ai ben soin de dire aux gens qui vous trouvent belle : « Vous voyez ben, elle est encore plus bonne. »

MATHURINE.

J'aime quand tu me parles comme ça. Mathurin ne m'a jamais rien dit de si gentil. Ce n'est pas étonnant ; il ne prend garde à rian, cet homme-là ; il ne voit rian.

MATHURIN, toujours dans le fond.

Hom !

MATHURINE.

Tu as beau faire hom ! ce que je dis est la vérité.

GERVAIS.

I voit pourtant ben quand je parle à mamzelle Tharèse.

MATHURINE.

Il est plus jaloux de sa fille que de sa femme. Si j'avais été coquette, j'aurais pu avoir des amoureux à foison ; ça lui aurait été ben égal. (A part.) Que je voudrais voir la mine qu'il fait !

GERVAIS.

Ne croyez pas ça. Quand vous avez votre beau juste garni de velours noir, il est ben fiar, allez.

MATHURINE.

Et toi, comment me trouves-tu avec mon juste de velours noir ?

GERVAIS.

Je suis presque aussi fiar que maître Mathurin.

MATHURINE.

Ça ne m'étonne pas; car rien ne me fait plus de plaisir à moi que quand je te vois ben mis. Je veux te donner un chapeau neuf; ça te manque. Et puis j'ai acheté une cravate pour Mathurin; je ne lui en ai pas encore parlé; ça sera pour toi. Si on te demande d'où ça te viant, tu diras que tu les as gagnés à la loterie.

GERVAIS.

Ah! madame Mathurine, gn'y a queuque chose que j'aimerais ben mieux que la cravate et le chapeau.

MATHURINE.

Et queu que c'est donc? T'as qu'à parler.

GERVAIS.

C'est mamzelle Tharèse.

MATHURINE, à part.

Pauvre garçon! (Haut.) Pourquoi que t'as tant d'envie de te marier?

GERVAIS.

Vous devez ben le savoir, dame Mathurine.

MATHURINE.

T'es si jeune, Thérèse aussi. M'est avis que vous pourriez ben encore attendre un an ou deux.

GERVAIS.

Un an ou deux!

MATHURINE.

Mathurin ne veut pas que not' Thérèse se marie plus tôt. Mais laisse faire; tu ne t'ennuieras pas pendant ce temps-là. Je t'enverrai à toutes les fêtes avec le gousset bien garni; je te prêterai la bourrique pour que tu ne te fatigues pas et que tu puisses danser tout à ton aise,

GERVAIS.

Un an ou deux! Ah! pauvre Gervais! ah! pauvre mamzelle Tharèse! Un an ou deux!

MATHURINE.

Ce n'est pas moi qui veux ça, mon garçon; c'est Mathurin.

MATHURIN, s'avançant avec colère.

Vous en avez menti, madame la cajoleuse. Ah! ah! v'là donc comme vous vous conduisez quand je n'y suis pas? Il y a une heure que j'écoute vos belles sornettes. Vous ne voulez pas que Thérèse se marie avant deux ans! Et moi, je veux qu'elle se marie, et tout de suite, et avec Gervais encore, pour vous faire enrager.

GERVAIS.

Courons porter c'te bonne nouvelle à Tharèse. (Il va pour sortir et revient.) Mais, madame Mathurine, c'est-i ben sûr ce que not' maître dit là? (Bas.) I ne me paraît pas trop dans son bon sens.

MATHURINE.

Reste là, Gervais. Il faut que tu entendes tout jusqu'à la fin.

MATHURIN.

Queu que vous lui chuchotez encore?

MATHURINE.

Rien, mon petit homme.

MATHURIN.

Vot' petit homme! Il est ben temps de m'appeler vot' petit homme après ce que je viens de voir.

MATHURINE.

Queu que t'as donc vu?

MATHURIN.

Moi qu'étais si tranquille, qui ne me doutais de rien!

MATHURINE.

Eh ben! de quoi donc que tu te doutes à présent? Je ne sais pas ce que tu veux dire.

MATHURIN.

La trompeuse! Ne dirait-on pas d'une innocente? Ah! les femmes! Non, les femmes ne valent pas.... (A Thomas qui entre.) Venez, voisin. Vous n'avez dit que trop vrai.

SCÈNE XI.

LES PRÉCÉDENS, THOMAS.

THOMAS, *d'un ton mielleux.*

Quoi qu'i gn'y a donc, voisin? Vous me paraissez soucieux.

MATHURINE, à part.

Le bon apôtre ! (Haut.) V'là monsieur Thomas qu'est juste, lui; il va te faire entendre la raison. Vous le croyais ben loin, vous, voisin; moi aussi. Eh ben! pas du tout; il était là qui m'écoutait causer avec mon garçon de farme. Il faut croire que son voyage ne pressait pas ben fort.

MATHURIN.

Elle se moque de moi encore.

THOMAS.

Voyons, voyons, voisin, expliquons-nous.

MATHURINE.

C'est ça, expliquons-nous. On voit que le voisin est un brave homme qui aime à mettre la paix dans les ménages.

THOMAS, embarrassé.

Sans contredit.

MATHURINE.

Voirement, nous ne le savons que trop.

MATHURIN.

I ne la remettra jamais dans le nôtre. C'est fini. Mathurine, v'là le premier chagrin que tu me donnes; mais c'est pour la vie.

MATHURINE.

Écoute donc, Mathurin, ceci passe la plaisanterie au moins. J'ons voulu badiner, et puis c'est tout. Mais puisque tu le prends comme ça, je vas te conter....

MATHURIN.

J'en ons assez entendu ; je ne voulons pas en savoir davantage.

THOMAS, bas à Mathurin.

Laissez-la dire ; c'est encore queuque nouveau tartagème.

MATHURINE.

Ce bon monsieur Thomas, je parie qu'i te parle pour moi.

MATHURIN.

Lui ! ben au contraire.

THOMAS.

Ne croyez pas ça, au moins, dame Mathurine.

MATHURINE.

Je vous connais trop, voisin Thomas ; n'ayez pas peur.

GERVAIS, à part.

En vérité si j'y comprends goutte.

MATHURIN, d'un ton de reproche à Thomas.

Pourquoi que vous m'avez conseillé ce conseil ? J'étais heureux ; il fallait me laisser comme j'étais. (Avec attendrissement.) Ah ! voisin, vous ne savez pas ce qu'elle disait à Gervais. Mais, non, je ne veux pas le répéter. Ce garçon ne l'a pas compris, Dieu merci ! il faut que ça reste entarré. Je vas recéder mon bail ; je vas quitter le pays ; je ne sais pas ce que je ferai, mais tout m'est égal. Mathurine, c'est toi qui seras cause que je mourrai.

MATHURINE.

Ah! juste ciel! queu que j'ai fait? Mathurin, mon ami, tranquillise-toi. Je t'aime toujours de même; je n'ai jamais aimé que toi; c'est la vérité comme si le ciel m'entendait. J'ai entendu les beaux conseils qu'on te donnait; j'ons voulu te punir de les avoir écoutés; je n'ons voulu que ça, pas autre chose. Si tu ne me crois pas, lis plutôt la lettre que t'as sur toi.

MATHURIN.

Queulle lettre?

MATHURINE.

C'te lettre pour madame Langlois, que je t'ai remise tantôt. C'était pour toi que je l'avais faite.

MATHURIN, tirant doucement la lettre de sa poche.

Voyons c'te lettre, quoique je ne me fie plus à rien.

MATHURINE.

Songe que je te l'ai remise avant ton prétendu voyage.

MATHURIN, avant d'ouvrir la lettre.

Mathurine, crois-tu que ça me remettra l'esprit? j'ons ben besoin de ne pas croire ce que j'avons vu.

MATHURINE.

Lis, lis; je n'ons pas d'inquiétude.

MATHURIN, hésitant toujours à ouvrir la lettre.

Voisin, elle a l'air ben sûre de son fait. Mais, Mathurine, pourquoi qu'elle est adressée à madame Langlois?

MATHURINE.

C'était une finesse pour te la faire prendre, et que tu fusses ben sûr que je savais tous vos complots d'avance.

MATHURIN.

Eh ben! là, je te crois. V'là qu'est dit; je ne veux rien lire. Embrassons-nous, veux-tu?

MATHURINE.

Non, non, mon homme; lis, lis toujours. Elle n'est pas que pour toi d'ailleurs.

GERVAIS, à Mathurine.

Je peux aller avertir mamzelle Tharèse, à présent. I me semble ben qu'il n'y a plus rien à craindre.

MATHURINE.

Va, va, mon garçon.

(Gervais sort.)

SCÈNE XII.

MATHURIN, MATHURINE, THOMAS.

MATHURINE.

Lis donc. T'as encore l'air d'avoir peur de lire.

MATHURIN.

Non, Mathurine, non, ma femme. Tiens, regarde plus tôt. (Il lit.) « J'avertis Mathurin que le voisin Thomas est un coq... (Il s'interrompt.)

THOMAS.

Queu que je suis? (Il lit par-dessus l'épaule de Mathurin.) « Un

coquin, » Merci, voisine. (Il continue.) « qu'a une langue de démon et un esprit de Satan. » Ben obligé.

MATHURIN.

Il ne faut pas en voir davantage.

MATHURINE.

Pourquoi donc? Ah! le voisin ne s'effraie pas de si peu.

MATHURIN, lisant des yeux.

Tiens! v'là le chapeau, v'là la cravate..... jusqu'à la bourrique. (Il rit.) O la bonne farce! Comment! tu savais d'avance que tu dirais tout ça?

MATHURINE.

Sans doute, je le savais.

MATHURIN.

T'es une bonne tête de femme, en vérité. (Il lit haut.) « Et surtout rappelle-toi ben qu'il est toujours sage à un homme marié de se méfier des vieux garçons. »

THOMAS.

Et aux vieux garçons de se méfier des femmes qui ont trop d'expérience.

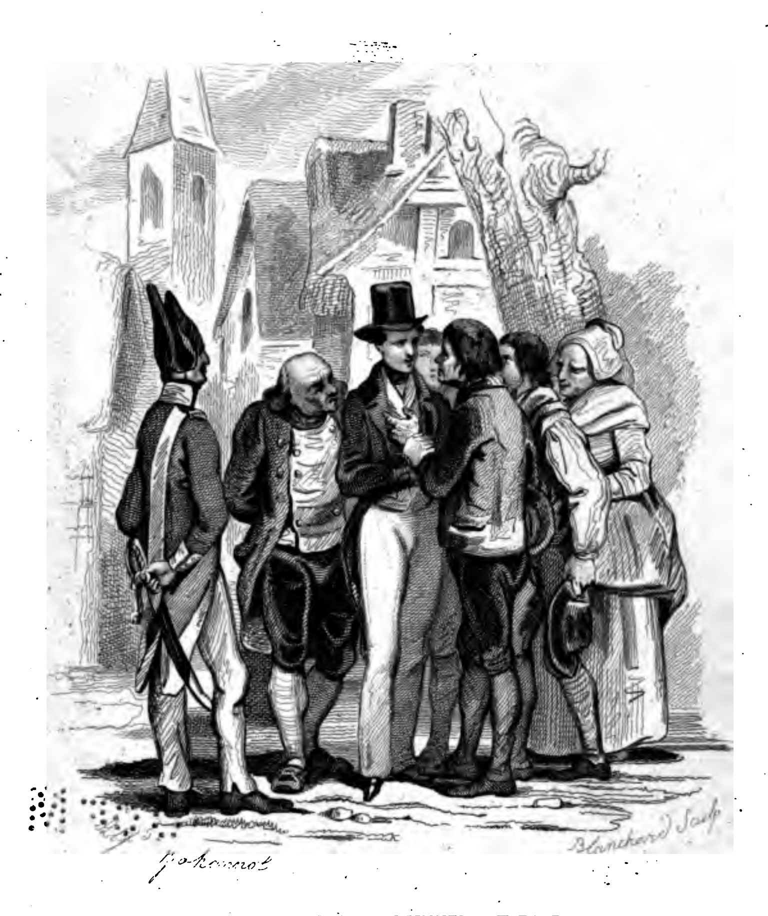
(Il sort.)

MATHURIN.

Il a voulu nous faire ben du mal, mais tu lui as donné une bonne leçon.

MATHURINE.

QUI MAL VEUT, MAL LUI TOURNE.



MAITRE FEUILLET.

OUI OU NON, Y A-T-IL DES COUPS D'ETAT ?

Le Comité Directeur, Sc. XIII.

LE
COMITÉ DIRECTEUR*,

OU

LE MONDE EST BIEN VIEUX,

IL Y A LONG-TEMPS QU'IL A DES YEUX.

* Je n'ai pas l'habitude de mettre des notes à mes proverbes. J'aurais volontiers retranché celui-ci de ma collection par la difficulté que j'ai trouvée moi-même à remonter vers les idées dans lesquelles il a été écrit. C'était bien peu de temps avant les journées de juillet; et si tout le monde avait alors le pressentiment d'une catastrophe prochaine, personne n'avait la prévoyance de ses résultats. Le caractère distinctif de tout moment qui précède une révolution, est l'impossibilité qu'éprouve la société à se comprendre. Le *Comité directeur* peut rappeler cette situation, et c'est ce qui m'a décidé à le conserver.

PERSONNAGES.

MADAME DE SAINT-CHÉRON.
CHRISTINE, nièce de madame de Saint-Chéron
FIRMIN.
MADEMOISELLE DUNOYER, gouvernante de Christine.
M. DALIVOIX.
M. CALLOU, commis.
MAÎTRE FEUILLET, fermier.
UN BRIGADIER DE GENDARMERIE.
LUBIN,
GÉRARD,
LA MÈRE BELLAIT,
CAMUS,
} paysans.

Le théâtre représente une place de village; on aperçoit sur un des côtés la porte de l'église.

LE

COMITÉ DIRECTEUR.

SCÈNE I.

CHRISTINE, FIRMIN, MADEMOISELLE DUNOYER, un peu en arrière.

CHRISTINE, à demi-voix.

Ah ! Firmin, vous me faites bien de la peine.

FIRMIN.

En quoi donc, ma chère Christine ?

CHISTINE.

En ce que vous dites trop vite ce que vous pensez.

FIRMIN.

Je vous assure que c'est plus fort que moi. Mon Dieu ! j'en suis quelquefois bien fâché après.

CHRISTINE.

Par exemple, à déjeûner, pourquoi avez-vous été parler des préfets ? Est-ce que les préfets vous regardent ? Ils sont assez à plaindre ! Mettez-vous à leur place. Les ordres qu'on leur donne ne leur conviennent peut-être pas plus qu'à vous ; mais il faut vivre.

MADEMOISELLE DUNOYER.

Vous n'entrez pas à l'église, mademoiselle?

CHRISTINE.

La messe ne doit pas être encore commencée, mademoiselle Dunoyer. D'ailleurs nous attendons ma tante.

FIRMIN, à Christine.

Est-ce que vous croyez que votre oncle tient beaucoup aux préfets?

CHRISTINE.

Je ne sais plus ce qu'il pense. Depuis que les députés qu'il avait tant contribué à faire nommer comme royalistes par excellence se sont tournés contre un ministère qu'ils trouvent trop royaliste, mon oncle me paraît déconcerté. Ce qui me frappe le plus, c'est l'embarras qu'il éprouve pour parler avec ma tante qui va toujours sur ses premiers erremens, sans même se douter combien elle le contrarie.

FIRMIN.

Malheureusement, il n'y a pas que dans votre famille qu'on ne s'entend plus. Pour moi, sans votre tante et ce petit curé qui me font perdre patience, je crois que je pourrais me taire. Ils s'imaginent me faire beaucoup de chagrin en m'appelant libéral; ils seraient bien heureux si on pouvait leur donner un nom. Qu'est-ce qu'ils sont?

CHRISTINE.

Ils sont fous, j'en conviens.

FIRMIN.

Votre tante est folle, mais le curé sait bien où il va.

CHRISTINE.

Vous vous imaginez cela. C'est le fils d'un de nos fermiers, un petit paresseux que mon oncle s'est amusé à faire élever dans le temps qu'il craignait qu'on ne manquât de prêtres.

FIRMIN.

Il est plus avancé que votre oncle à présent, soyez-en sûre.

CHRISTINE.

Il nous ménage beaucoup au moins.

FIRMIN, d'un ton ironique.

Vous devez en être bien reconnaissante.

CHRISTINE.

Dans ce temps-ci, Firmin, il ne faut pas être difficile. Voyez combien les gens qui passent toute l'année dans leurs terres sont obligés de se tenir sur le qui-vive. Enfin, je n'ose plus aller à la messe le dimanche sans un fichu comme celui que vous me voyez, qui me monte jusqu'aux oreilles. Encore Jacquot (je dis Jacquot par un reste d'habitude), encore notre petit curé trouve-t-il que la mousseline est bien transparente.

FIRMIN.

Il faudra qu'il la choisisse lui-même à l'avenir.

SCÈNE II.

CHRISTINE, FIRMIN, MADAME DE SAINT-CHÉRON, MADEMOISELLE DUNOYER.

MADAME DE SAINT-CHÉRON.

Que faites-vous donc là, ma nièce, au lieu d'être à l'église?

CHRISTINE.

Le second coup n'est pas encore sonné, ma tante.

MADAME DE SAINT-CHÉRON.

Je reconnais bien monsieur le curé; il attend que nous soyons dans notre banc. Au moment de sortir, votre oncle s'est senti un peu mal à la tête; c'est ce qui m'a retardée. Il ne viendra pas.

FIRMIN.

Si j'allais lui tenir compagnie, madame?

MADAME DE SAINT-CHÉRON.

Non, non, c'est inutile. Vous seriez enchanté de saisir cette occasion de ne pas assister à la messe; mais vous y assisterez. Ecoutez, Firmin, vous êtes le filleul de mon mari; il sait bien que vous aimez Christine. Quoique votre fortune vaille celle de ma nièce, vous n'êtes pas noble; dans nos idées cela pourrait faire quelque chose; pourquoi vous occuper de politique? Vous serez bien avancé quand mon mari vous aura dit : « Je ne veux pas pour

mon neveu d'un homme qui pense aussi mal que vous. »

(On entend sonner la cloche de l'église.)

MADEMOISELLE DUNOYER.

Madame, voilà le second coup.

MADAME DE SAINT-CHÉRON.

Entrons.

(Ils entrent dans l'église.)

SCÈNE III.

MAÎTRE FEUILLET, un peu après M. CALLOU.

MAITRE FEUILLET.

Si ma femme pouvait vendre, au marché de mardi, notre vieille vache cent cinquante francs, en achetant la petite taure de la mère Bellait cinquante francs, dans dix-huit mois nous aurions une bête qui vaudrait deux fois celle dont nous voulons nous défaire.

M. CALLOU.

Maître Feuillet, voudriez-vous me rendre le service de voir si Lubin n'est pas à l'église? Je ne l'ai pas prévenu que je viendrais aujourd'hui; il n'y a personne à la maison, et je suis à la porte de chez moi.

MAITRE FEUILLET.

C'est qu'en effet c'est une rareté que de vous voir ici le dimanche matin. Ordinairement vous restez ce jour-là à la ville pour assister à la messe militaire,

afin d'être reluqué par le préfet et par les autres autorités. Vous faites morgué ben! Quand on est employé à la préfecture, faut donner dans ces malices-là, n'est-ce pas donc?

M. CALLOU.

Avec le préfet et les autorités qu'on a à cette heure, il n'y a pas de malice qui tienne, maître Feuillet; on aurait eu beau faire de la fausse monnaie toute sa vie pour ce parti-là, aussitôt qu'on dit : « En voilà assez », ils vous renvoient.

MAITRE FEUILLET.

Ils vous ont donc renvoyé?

M. CALLOU, essayant de sourire.

Dieu merci! (En soupirant.) Voulez-vous voir si Lubin est là?

MAITRE FEUILLET.

Ah! vous n'êtes plus commis! Qu'est-ce que vous avez donc fait de suspect?

M. CALLOU.

J'ai assisté à un banquet que tous les honnêtes gens du département ont donné à un de nos députés.

MAITRE FEUILLET.

Un banquet, dites-vous? C'est donc mauvais, un banquet?

M. CALLOU.

Ce n'aurait été qu'une sérénade, ç'aurait été la même chose.

MAITRE FEUILLET.

Une sérénade! un banquet! Nous sommes heu-

reux ici; nous ne savons pas ce que c'est que tout ça. Je vais aller voir après Lubin.

SCÈNE IV.

M. CALLOU, *seul.*

J'avais commencé par être honnête homme; il fallait continuer à être honnête homme. J'aurais perdu ma place un peu plus tôt, c'est vrai, mais je l'aurais perdue avec les honneurs de la guerre; au lieu qu'à présent tout le monde trouvera que c'est bien fait. Ils ne pourront jamais garder d'hommes un tant soit peu raisonnables. Certainement, en y mettant de la prudence, la contre-révolution pouvait se faire comme autre chose; mais ils veulent jouir tout de suite, sans plan, sans mesure, comme des corneilles qui abattent des noix. Cela saute aux yeux de tout le monde. Et ils disent que c'est le comité directeur !

SCÈNE V.

M. CALLOU, LE BRIGADIER DE GENDARMERIE.

LE BRIGADIER.

Votre serviteur, monsieur Callou. On m'a dit vous avoir vu passer devant la gendarmerie; et comme j'ai été hier à la préfecture sans vous trouver, je n'ai pas été fâché de la circonstance. Nos dernières

instructions sont solides au moins! Ventrebleu! Sur quelle herbe ont-ils donc marché à Paris? C'est de plus terrible en plus terrible. Vous verrez qu'ils finiront par compromettre les gendarmes.

M. CALLOU.

Il ne faut pas vous faire illusion, brigadier, le plus fort est fait depuis long-temps.

LE BRIGADIER.

Quand je songe que le nouveau préfet qu'on a envoyé pour faire l'opinion du département n'a pas un seul de ses domestiques qui pense un peu bien, sans seulement qu'il s'en doute, et que c'est tout le monde comme ça! Je vous demande un peu ce qu'il pourra faire. Ça annonce des malheurs, à ce que disent les anciens de chez nous. J'ai épousé une fille qui a de quoi. Qu'est-ce que vous feriez à ma place?

M. CALLOU.

Il faudrait être à votre place pour vous donner un bon conseil. S'il doit y avoir de la résistance, si on refuse les impôts, comme le bruit en court, ceux qui auront abandonné le gouvernement les premiers auront peut-être bien fait.

LE BRIGADIER.

Si on savait! Là, de vous à moi (ne prenez pas garde à mon uniforme), croyez-vous que de la façon qu'ils vont ils puissent réussir? J'ai confiance en vous; nous nous connaissons depuis si long-temps! Pour vous mettre à votre aise, je vais vous dire ce

que je ne dirais à personne. On se tait encore; mais il y a un vent qui souffle; on s'attend à quelque chose. Quand nos paysans causent entre eux, pour peu qu'ils m'aperçoivent, chacun tire de son côté en prenant l'air bête. Pour nous, c'est significatif.

M. CALLOU.

Ce qu'il y a de plus significatif, c'est l'ingratitude des gens qu'on a soutenus parce qu'on ne pouvait pas se douter qu'ils fussent aussi faux qu'ils le sont.

LE BRIGADIER.

Depuis que j'ai fait un bon mariage, je ne sais pas, mais je pense tout autrement que quand je n'avais que ma solde. Il me semble que c'est naturel. Ceci bien entre nous au moins. Si vous me voyiez avec les paysans, corbleu! ils doivent croire que je suis un diable (Il rit); c'est l'état. Tant qu'on le fait, faut le faire. Que me conseillez-vous? Avec ça que ma femme est grosse.

M. CALLOU.

Ah! votre femme est déjà grosse!

LE BRIGADIER.

Dame! écoutez donc, je l'aime bien; mais si je venais à la perdre, je veux m'assurer quelque chose, surtout si je quitte l'arme. Avec un petit bambin, je serai toujours sur mes pieds, n'est-il pas vrai?

(Il rit.)

SCÈNE VI.

M. CALLOU, LE BRIGADIER, MAÎTRE FEUILLET, LUBIN.

MAITRE FEUILLET.

Tenez, monsieur Callou, voilà Lubin. Le drôle ne voulait pas me croire; pour un rien il serait resté.

M. CALLOU, à Lubin.

Tu aimes donc bien la messe?

MAITRE FEUILLET.

Il aime bien Jacqueline, dites plutôt. Il ne peut lui parler que là.

M. CALLOU.

Va à la maison. Tu ouvriras partout pour donner de l'air, et tu auras soin que la mère Blancheton vienne me parler.

(Lubin s'en va.)

MAITRE FEUILLET.

Monsieur Callou, j'ai pensé, puisque vous n'avez plus votre place.....

LE BRIGADIER.

Comment! comment! monsieur Callou n'a plus sa place?

M. CALLOU, au brigadier.

Je vous conterai cela. (A maître Feuillet.) Eh bien! à quoi avez-vous pensé?

MAITRE FEUILLET.

Si vous vouliez vous défaire de votre moulin; il y

a six mois que vous ne pouvez pas trouver à l'affermer; je m'en arrangerais.

M. CALLOU.

C'est bien le cas de le garder, au contraire; je l'exploiterai moi-même.

MAITRE FÉUILLET.

Vous!

M. CALLOU.

Pourquoi pas?

LE BRIGADIER.

Est-ce que vous l'avez rendue votre place? ou si c'est.....

M. CALLOU, avec humeur.

On me l'a ôtée.

LE BRIGADIER, se grattant l'oreille.

Diable! diable! ça en dit plus que tout le reste. Si on se met à ôter les places aux gens comme vous, c'est qu'on veut aller loin; car certainement vous n'avez jamais été récalcitrant, tant qu'on n'a été en avant que pour ainsi dire. Ça m'embrouille.

M. CALLOU.

Ah çà, messieurs, je suis bien votre serviteur. Monsieur le brigadier, vous prendrez le parti que vous voudrez; mais ne dites pas que je vous ai donné des conseils, parce que je ne vous en donne pas.

(Il sort.)

SCÈNE VII.

MAÎTRE FEUILLET, LE BRIGADIER.

LE BRIGADIER.

Savez-vous ce qui lui a fait retirer sa place?

MAITRE FEUILLET.

Il parle d'un ban..... d'un ban..... d'un banquet et d'un député; v'là à peu près.

LE BRIGADIER.

Quoi! ce serait par rapport à ce banquet qui a eu lieu il y a huit jours! Mais ce député était un ultra! Apparemment qu'il ne l'est pas assez pour ce qu'on veut faire. C'est à y perdre la tête. Quand je pense que c'est lui qui m'a fait nommer brigadier! Si j'avais été de rang à dîner avec lui, j'y aurais dîné, moi, de bonne foi, comme un imbécile. Ah! c'est là le crime de monsieur Callou! En vérité, je n'y comprends rien.

MAITRE FEUILLET.

Que ça ne fasse pas baisser le prix des vaches, c'est tout ce que je demande. J'en ai une à vendre au marché de mardi.

LE BRIGADIER.

Vous ne pensez qu'à votre intérêt, vous, maître Feuillet.

MAITRE FEUILLET.

A quoi pensez-vous donc, vous, monsieur le brigadier?

LE BRIGADIER.

Je pense que je vais attendre monsieur de Saint-Chéron au sortir de la messe. C'est un fier royaliste, lui ; je verrai bien ce qu'il me dira.

MAITRE FEUILLET.

Il n'est pas à la messe tout justement. Il n'y a que madame de Saint-Chéron et mademoiselle Christine.

LE BRIGADIER.

En ce cas-là, je vas pousser jusqu'au château.

(Il sort.)

SCÈNE VIII.

MAÎTRE FEUILLET, MADAME DE SAINT-CHÉRON, CHRISTINE, FIRMIN, MADEMOISELLE DUNOYER.

MAITRE FEUILLET.

Ça lui va ben de me reprocher d'être intéressé. Est-ce qu'il ne faut pas payer le percepteur ? Si on ne payait pas le percepteur, qui est-ce qui les paierait eux autres ?

MADAME DE SAINT-CHÉRON, entrant sur la scène.

Vous avez quelqu'un qui vous monte la tête, Firmin.

FIRMIN.

Où verrais-je ce quelqu'un-là ? je ne vous quitte pas ; je ne lis que vos journaux ; je ne connais pas d'autres personnes que celles que vous connaissez.

MADAME DE SAINT-CHÉRON.

Le comité directeur est si adroit!

FIRMIN.

Le comité directeur est un mot qu'on a inventé pour déconcerter ceux dont on redoute le bon sens.

MADAME DE SAINT-CHÉRON.

Joli bon sens que celui qui vous fait faire des contorsions de possédé dans une église!

CHRISTINE.

Ah! ma tante, des contorsions de possédé!

FIRMIN.

J'ai seulement eu un moment de surprise quand j'ai entendu le curé dire en chaire à ses paroissiens qu'il les ferait bien obéir maintenant, parce qu'il avait pour lui la force civile.

MADAME DE SAINT-CHÉRON.

C'est l'autorité civile qu'il aurait dû dire, je le sais bien; mais cela valait-il de sauter sur place comme vous l'avez fait?

MAITRE FEUILLET.

Pardon, madame. Qu'est-ce que les curés ont donc de nouveau?

MADAME DE SAINT-CHÉRON.

Ah! c'est vous maître Feuillet? Je ne vous vois jamais à la messe.

MAITRE FEUILLET.

Ma femme et ma fille y vont.

MADAME DE SAINT-CHÉRON.

Mais vous!

MAITRE FEUILLET.

Monsieur le curé m'en veut; il m'a déjà apostrophé une fois; je n'ai pas envie qu'il recommence... Ce n'est pas ce qu'il me dit; ça m'est ben égal; nez à nez, je ne ferais qu'en rire; mais quand tous les yeux se fisquent sur vous, on n'aime pas ça.

FIRMIN.

Voilà le comité directeur, madame; il n'y en a pas d'autre. A force d'abuser de tout, on fait que chacun se retire.

MADEMOISELLE DUNOYER.

Il me semble qu'on ne devrait pas avoir le droit de se retirer.

MADAME DE SAINT-CHÉRON.

Bien, bien, très-bien, mademoiselle Dunoyer. On ne devrait avoir le droit de rien, pour mieux dire, excepté le droit de faire ce qu'on vous dirait de faire.

FIRMIN.

Ce serait très-commode pour ceux qui auraient le droit de dire.

CHRISTINE, à demi-voix.

Firmin, allez-vous recommencer?

MAITRE FEUILLET, à part.

Il est gentil, le petit monsieur; je le comprends toujours bien.

SCÈNE IX.

LES PRÉCÉDENS, M. DALIVOIX, très-vieux et marchant avec peine.

M. DALIVOIX. (Il parle haut comme les gens sourds.)

Je suis heureux, madame la comtesse; je craignais de ne pas vous retrouver ici. Sans façon, voulez-vous me donner à dîner aujourd'hui, à moi et à deux jeunes gens qui me sont arrivés de Paris? Deux jeunes gens charmans, absolutistes jusque dans la moelle des os, et qui, après avoir fait exécuter des ordres qu'ils ont reçus pour cette province, se retireront bien dévotement dans un couvent de la Trappe.

MADAME DE SAINT-CHÉRON.

Il faut nous les amener. Comment donc, monsieur Dalivoix! des trappistes en herbe! Il faut nous les amener.

M. DALIVOIX.

J'ai aussi l'intention de montrer à monsieur le comte certaines lettres que j'ai et qui lui feront grand plaisir.

MADAME DE SAINT-CHÉRON.

Il faudra que je les voie avant, monsieur Dalivoix! Je ne sais pas ce qui se passe dans la tête de mon mari; mais depuis quelque temps surtout, il s'en faut bien qu'il soit aussi ferme que nous l'avons connu.

M. DALIVOIX, à maître Feuillet qui rit.

Qu'a-t-il donc à rire, ce maître Feuillet? Retirez-vous en arrière. Ce que nous disons vous regarde-t-il?

MAITRE FEUILLET, d'un ton goguenard.

Peut-être ben, monsieur Dalivoix.

(Ici plusieurs paysans et paysannes sortent de l'église ; les uns ne font que traverser le théâtre, les autres s'arrêtent et paraissent causer ensemble.)

M. DALIVOIX, toujours à maître Feuillet.

Allons, laissez-nous, et allez avec les vôtres. (Maître Feuillet se retire un peu en arrière.) Madame la comtesse, j'ai l'avantage, moi, d'être toujours ce que j'ai été, un véritable chevalier sans peur et sans reproche. Quand on en sera aux coups de main, je le prouverai.

(Il trébuche.)

FIRMIN, le soutenant.

Monsieur Dalivoix, conservez-vous pour ce moment-là.

M. DALIVOIX.

Jeune homme, jeune homme, on peut avoir les jambes faibles et l'âme forte. Je veux que le peuple ne soit que ce qu'il doit être, rien.

MAITRE FEUILLET, aux paysans à demi-voix.

Il veut que le peuple ne soit rien.

MADAME DE SAINT-CHÉRON.

Ne parlez pas si haut, monsieur Dalivoix.

M. DALIVOIX, parlant encore plus haut.

Ah! ah! madame, le moment est venu de ne plus nous cacher ; il faut bien qu'ils s'accoutument à ce langage-là ; bientôt on ne leur en parlera plus d'autre. Oh bien oui ! Vous verrez, vous verrez mes lettres. Nous voulons en finir une fois pour toutes avec la démocratie.

MADAME DE SAINT-CHÉRON.

C'est bon, c'est bon, monsieur Dalivoix. Je vous attends à dîner.

M. DALIVOIX.

Nous pouvons montrer les dents; vous verrez mes lettres; vous entendrez mes petits jeunes gens. Les petits enragés!

MADAME DE SAINT-CHÉRON.

Prenez donc garde, monsieur Dalivoix. Firmin, donnez le bras à monsieur Dalivoix jusque chez lui. Je compte sur vos deux jeunes gens, monsieur Dalivoix. Viens, Christine. A tantôt, monsieur Dalivoix.

(Elle sort avec Christine et mademoiselle Dunoyer.)

FIRMIN.

Appuyez-vous sur moi, monsieur Dalivoix.

M. DALIVOIX.

Je crois que ce n'est pas un appui bien sûr, libéral que vous êtes; mais le temps n'est pas bien loin où ce sera vous qui aurez besoin de vous appuyer sur moi.

FIRMIN.

Pauvre monsieur Dalivoix!

(Ils sortent tous les deux.)

SCÈNE X.

MAÎTRE FEUILLET, GÉRARD, LA MÈRE BELLAIT, CAMUS, et autres paysans et paysannes.

MAITRE FEUILLET.

J'aime ce monsieur Firmin ; il ne se fâche pas, lui. Cependant le vieux l'a appelé libéral ; c'est une fameuse sottise tout de même.

LA MÈRE BELLAIT.

Savez-vous que si le vieux était plus jeune, il ne serait pas trop bon ?

GÉRARD.

S'il était plus jeune, il ne radoterait pas tant. Il dit que le peuple n'est rien. Le peuple ! est-ce que ce n'est pas nous ?

MAITRE FEUILLET.

Certainement, c'est nous.

CAMUS.

Et la démocratie, qu'est-ce qu'il entend par-là ?

MAITRE FEUILLET.

La démocratie, je crois ben que c'est encore une manière de peuple, c'est tout ce qui ne tient pas aux nobles ou aux prêtres.

CAMUS, sautant et se frappant les mains.

Bon ! v'là que je ne suis pas de la démocratie !

LA MÈRE BELLAIT.

Est-il imbécile !

CAMUS.

On tient à un oncle quand on en a un, n'est-il pas vrai?

GÉRARD.

Après?

CAMUS.

Eh bien! dès que je tiens à un oncle qui s'est habillé en capucin pour demander l'aumône, je ne suis pas de la démocratie.

GÉRARD.

Est-ce qu'un capucin est un noble, nigaud?

CAMUS.

Non, mais il ne fait rien, il porte une robe, il a toujours l'air de dire des prières; c'est un prêtre.

LA MÈRE BELLAIT.

Ne donne pas là-dedans, Camus; crois-moi, ne donne pas là-dedans. Pardine! va, y a déjà assez de gens qui cherchent à s'en faire accroire.

GÉRARD.

C'est vrai que depuis queuque temps surtout, c'est comme une maladie. Ce vieux Dalivoix qui a à peine de quoi vivre, et qui était si poli autrefois; le percepteur des contributions; not' maire, qui n'est que le fils d'un petit épicier; jusqu'à Mathurin, le garde-champêtre, ils font tous les dévots par orgueil et pour que le curé leur parle comme à des gens d'importance.

LA MÈRE BELLAIT.

Ce sera ben pis à présent que le curé nous a dit

que par-dessus le pouvoir spirituel il avait encore..... Quoi donc qu'il a dit qu'il avait encore?

CAMUS.

La force civile. Je l'ai bien retenu.

LA MÈRE BELLAIT.

Voyez-vous comme ça gagne? Je ne sais pas ben au juste ce que c'est que la force civile; mais rien qu'au ton qu'il avait.....

GÉRARD.

La force civile, c'est-à-dire qu'il pourra nous faire tout ce qu'il voudra.

LA MÈRE BELLAIT.

Son père, qui me doit depuis deux ans une charretée de fumier qu'il ne peut pas me payer; et dire que le fils pourra nous faire tout ce qu'il voudra!

GÉRARD.

Il ne veut déjà plus que la foire de mardi se tienne sur cette place.

MAITRE FEUILLET.

Où se tiendra-t-elle donc?

GÉRARD.

Il ne l'a pas dit.

MAITRE FEUILLET.

Est-ce que c'est lui le maître de ça? C'est le maire.

CAMUS.

Le maire! c'est ben trouvé! Le maire! Le maire se

taira, v'là tout ce qu'il fera. Est-ce que le maire est notre homme ? Est-ce nous qui l'avons choisi ? Le connaissons-nous seulement ? Si nous étions sur une grand'route on ne se moquerait pas de nous comme on fait. Ils sont instruits sur les grand'routes ; leurs curés ont beau crier, on ne leur retire pas leur danse comme on nous a retiré la nôtre.

LA MÈRE BELLAIT.

Ne m'en parlez pas ; il faut à présent que nos filles fassent deux lieues si elles veulent prendre un peu de divertissement. Ça revient la nuit à travers champs, pêle-mêle avec des garçons qui n'ont que trop souvent un petit coup de vin dans la tête ; quand n'y a pas de lune, ça fait trembler. Ne valait-il pas mieux garder une danse dans le village, sous nos yeux ? On était là du moins ; et quoiqu'on ne puisse pas tout voir, on empêchait le principal.

GÉRARD.

Changer la place du marché à la veille d'une foire ! quelle rage ! Sans dire où elle se tiendra encore ! C'est qu'en conscience si je devine où ils la mettront. Le peuple a beau n'être rien, faut-il qu'il puisse vendre ce qu'il a à vendre. Et qu'il n'y ait personne pour entendre nos raisons !

MAITRE FEUILLET.

Si monsieur Callou n'avait pas perdu sa place à la préfecture.....

LA MÈRE BELLAIT.

Il a perdu sa place ! ah ! le pauvre cher homme ! C'est moi qui lui ai vendu la chèvre qu'il a.

CAMUS.

Pauvre cher homme! Pauvre cher homme tant que vous voudrez. Ça n'empêche pas qu'il était terriblement taquin pour la conscription.

MAITRE FEUILLET.

On ne peut pas être dans les places sans être taquin. Mais il paraîtrait pourtant que monsieur Callou ne l'était pas encore assez au goût du nouveau préfet qui vient de nous arriver. Je ne sais pas où ils ont été détarrer celui-là; mais il faut croire que c'est un démon; le brigadier ne sait quasi plus sur quel pied danser.

LA MÈRE BELLAIT.

C'est peut-être çà qui fait que monsieur de Saint-Chéron lui-même n'est plus aussi farme, au dire de sa femme.

CAMUS.

Lui qui nous jetait not' chapeau par terre quand il nous arrivait de passer auprès de lui sans le saluer.

GÉRARD.

Et qui nous menaçait de coups de canne quand nous oubliions de l'appeler monsieur le comte, ou sa femme madame la comtesse.

CAMUS.

Y en a ben qui font les glorieux tant qu'ils n'ont pas peur.

LA MÈRE BELLAIT.

Si la peur pouvait le prendre, ça ne serait peut-être pas mauvais pour nous.

MAITRE FEUILLET.

Il est peut-être ben possible qu'il trouvît que ça devient mauvais pour tout le monde. Monsieur de Saint-Chéron est un homme qui voit loin tout de même. Son cocher m'a dit que plus de vingt fois, à Paris, il s'était expliqué sur ce qu'on embrouillait les affaires.

GÉRARD.

Il est certain que si c'est à Paris comme c'est ici, si leur curé se mêle de ce qui ne le regarde pas; s'il leur change leur place de marché sans seulement vouloir leur dire où ils le tiendront; s'il leur vend tout ce qu'il leur vend aussi cher que le nôtre nous le vend, quand il est payé pour le donner pour rien.....

CAMUS.

Si on leur jette leur chapeau par terre, faute de saluer leurs comtes ou leurs comtesses; car ils doivent en avoir aussi chez eux, je suppose.....

MAITRE FEUILLET.

Tiens! s'ils en ont! C'est là qu'on les fait.

GÉRARD.

Faut être juste; la moutarde finit par monter au nez.

MAITRE FEUILLET.

Et le percepteur donc que vous oubliez; un percepteur tourmentant qui fait des frais pour la moindre chose qu'on retarde. Dans un pays où il y a autant de monde, on se plaint d'abord ben gentiment,

tout doucement, les uns aux autres; mais, dame! on sent bien que si l'occasion venait on se plaindrait plus fort.

LA MÈRE BELLAIT.

A qui se plaindrait-on? v'là ce que je demande.

MAITRE FEUILLET, embarrassé.

A qui se plaindrait-on?.... à qui se plaindrait-on?

LA MÈRE BELLAIT.

Oui, à qui peut-on demander justice?

MAITRE FEUILLET.

Je ne pourrais pas le dire positivement. Tout ça s'entend. Le curé s'entend avec le maire, le maire avec le sous-préfet, le sous-préfet avec le préfet, le préfet..... je ne sais pas, avec ceux qui le paient. Y a ben le juge-de-paix; mais ça coûte.

SCÈNE XI.

LES PRÉCÉDENS, LE PÈRE CHAUVEAU.

LE PÈRE CHAUVEAU, d'un air triomphant.

De quoi que vous parliez, vous autres? Je parie que vous ne vous doutez pas de ce que je sais.

MAITRE FEUILLET.

Alors dites-nous-le, père Chauveau; ça fait que nous le saurons aussi.

LE PÈRE CHAUVEAU.

C'est que c'est une nouvelle qui vaut son pesant d'or; on ne paiera plus de contributions.

MAITRE FEUILLET.

Quand ça donc?

LE PÈRE CHAUVEAU.

Bientôt. Ceux qui continueraient seraient dupes; on assure que ça va être aboli.

GÉRARD.

Ah! par exemple, croyez ça et buvez de l'eau.

LA MÈRE BELLAIT.

Avec quoi paierait-on les autorités?

LE PÈRE CHAUVEAU.

Est-ce que ça nous regarde? Apparemment elles se trouvent assez riches; elles n'ont plus besoin de gagner.

CAMUS.

On les payait si cher! Pour peu qu'elles aient fait des économies depuis qu'elles reçoivent des gages, elles peuvent bien travailler pour rien à présent. Leur besogne n'est déjà pas si fatigante. Mon frère, qui a été deux ans chez un sous-préfet, répète à qui veut l'entendre, qu'excepté de faire des députés, son maître ne faisait rien que de dormir ou jouer de la musique.

GÉRARD.

C'est égal, père Chauveau, on s'est gaussé de vous.

Toutes les autorités aiment l'argent, les grandes comme les petites.

LE PÈRE CHAUVEAU.

A la bonne heure! je le veux ben. Continuez de bailler vos écus au percepteur, si vous en avez de trop; il les recevra, ce n'est pas l'embarras; quand ce ne serait que par habitude. Mais ce sera de l'argent jeté à l'eau, je vous en avartis, et si ben jeté à l'eau que, si les contributions reviennent par la suite des temps, ce qui n'est pas impossible, on vous les demandera tout comme aux autres. Ce que vous aurez donné ne servira de rien; et on vous dira: Tant pis pour vous.

MAITRE FEUILLET.

Mais enfin de qui savez-vous cette nouvelle?

LE PÈRE CHAUVEAU.

N'y a pas besoin de la savoir de personne, puisque, excepté dans ce village-ci, tout le monde la sait. Le curé de la Santonnière a dit en chaire qu'il n'y aurait que les impies qui ne paieraient pas.

MAITRE FEUILLET.

Nous ne sommes pas des impies; mais s'il ne s'agissait que de ça.....

GÉRARD.

On pourrait essayer.

CAMUS.

Quand c'est tout le monde, qu'est-ce qu'on risque? V'là le brigadier qui vient par ici; je suis un farceur, laissez-moi faire.

SCÈNE XII.

MAÎTRE FEUILLET, GÉRARD, CAMUS, LA MÈRE BELLAIT, LE PÈRE CHAUVEAU, LE BRIGADIER.

CAMUS, élevant la voix sans avoir l'air de voir le brigadier.

Je n'écoute pas tout ça, moi. J'aime monsieur le percepteur. Tant que j'aurai la liberté de lui donner mon argent, tant qu'il me fera l'amitié de le recevoir, je n'en demanderai pas davantage. Y a-t-il rien de plus agréable, pour vingt et un francs qu'il m'en coûte par an, que d'avoir quatre ou cinq brimborions de quittances et d'avertissemens? Ça me fait de la lecture.

LE BRIGADIER.

Est-ce que Camus est devenu fou?

CAMUS.

Parbleu, je sais bien qu'il y en a qui voudraient, en surplus de ces quittances et de ces avertissemens, voir un peu arranger notre chemin qui est si mauvais; d'autres demanderaient autre chose, comme qui dirait un petit pont au gué de la Madeleine, qu'on ne peut pas traverser quand il a fait de l'orage; mais ce sont des gens intéressés, qui veulent toujours avoir quelque chose en échange de ce qu'ils donnent. Je ne suis pas de ce calibre-là, moi.

LE BRIGADIER.

Taisez-vous donc, Camus. A qui en avez-vous?

Est-ce à cause des bruits qui courent que vous faites toutes ces extravagances?

CAMUS.

Quels bruits?

LE BRIGADIER.

Sur l'impôt.

CAMUS, éclatant de rire.

Je voulais vous faire avouer la chose.

LE BRIGADIER.

Comme je ne m'en mêlerai pas, que je me destitue, que je redeviens bourgeois, parlez tout à votre aise.

GÉRARD.

Pa ta ta! Parlez tout à votre aise! Comme c'est pressé, devant un gendarme! fiez-vous-y.

LE BRIGADIER.

Vraiment, Gérard, je ne sais pas ce que vous entendez. Pour un brigadier de gendarmerie, il me semble pourtant que je n'ai jamais fait beaucoup plus que mon devoir; je m'en rapporte à maître Feuillet. (Maître Feuillet ne dit rien.) A la mère Bellait qui est une si brave femme. (La mère Bellait ne dit rien.) Je suis chargé de veiller à la religion et à la morale; est-ce ma faute? Si vous saviez les ordres qu'on nous transmet sur le dimanche et les processions, vous seriez étonnés que je ne vous aie pas tourmentés plus que je ne l'ai fait.

CAMUS.

Dites-moi donc, monsieur le brigadier, est-ce que

vous seriez malade, par hasard? Vous v'là si doux que c'est inquiétant. Jusqu'ici ce n'était pas trop votre défaut d'habitude, ce me semble.

LE BRIGADIER, *d'un ton d'emphase.*

Au moment d'abdiquer mon grade et mon état, quand je vais descendre au rang de simple particulier, il est tout naturel que je cherche à me concilier l'estime et la confiance de mes concitoyens.

GÉRARD, *bas aux autres paysans.*

C'est une frime qu'il fait; tenons-nous toujours bien.

MAITRE FEUILLET.

Si c'est vrai qu'on ne paie plus de contributions, ma fine! je pardonne à tout le monde.

LE PÈRE CHAUVEAU.

Si, si! Il n'y a pas de si. On ne les paiera plus.

LE BRIGADIER.

Entendons-nous, mes amis; on les paie encore.

LA MÈRE BELLAIT.

Là, voyez-vous comme le brigadier était de bonne foi? Il veut qu'on les paie encore.

LE BRIGADIER.

Monsieur de Saint-Chéron m'a expliqué.....

MAITRE FEUILLET.

Ecoutons, écoutons ce que monsieur de Saint-Chéron a expliqué.

LE BRIGADIER.

Monsieur de Saint-Chéron est un royaliste à toute épreuve.

CAMUS.

V'là qu'est bon. Après?

LE BRIGADIER.

Ses sentimens sont authentiques.

GÉRARD.

Vous cherchez des détours.

LE BRIGADIER.

Je vous dis que non, puisqu'il devait recevoir à dîner aujourd'hui le curé, monsieur Dalivoix et ces deux petits moines qui sont arrivés hier de Paris, et qu'il m'a chargé d'aller les avertir de ne pas se déranger.

LA MÈRE BELLAIT.

Queu que tout ça nous fait?

LE BRIGADIER.

Ça vous fait qu'il y a chez lui, au contraire, le député auquel on a donné un banquet pour lequel le préfet.....

CAMUS, l'interrompant.

Auquel, pour lequel..... Est-ce que nous entendons c'te politique-là, nous?

MAITRE FEUILLET.

Monsieur de Saint-Chéron dit-il qu'il faut payer ou qu'il ne faut pas payer?

CAMUS.

S'il dit qu'il ne faut pas payer, nous l'écouterons; s'il dit qu'il faut payer, nous demanderons à d'autres.

GÉRARD.

C'est là le fond de l'affaire.

LE BRIGADIER.

Vous ne voulez pas m'écouter.

LE PÈRE CHAUVEAU.

Il ne faudrait qu'un mot.

LE BRIGADIER.

Un député sait les lois, puisque c'est lui qui les décide.

CAMUS.

Eh ben! le député de monsieur de Saint-Chéron a-t-il décidé qu'on paierait les contributions?

LE BRIGADIER.

Il a décidé qu'on les paierait jusqu'à ce qu'on les ait remplacées par des coups d'Etat?

CAMUS.

Y en a-t-il déjà des coups d'Etat?

LE BRIGADIER.

Je ne crois pas.

LA MÈRE BELLAIT.

Qu'est-ce qu'on attend donc?

LE BRIGADIER.

C'est assez long à faire, à ce qu'il parait.

GÉRARD.

Il ne s'agit que d'y mettre beaucoup de monde.

LE BRIGADIER.

Il faut encore que ce soit du monde qui connaisse cette besogne-là.

LE PÈRE CHAUVEAU.

Vous verrez que ce ne sera encore qu'une attrape-nigaud. On ne paiera plus; je le sais; c'est un bruit général : par ainsi, je m'y tiens.

SCÈNE XIII.

LES PRÉCÉDENS, FIRMIN.

MAITRE FEUILLET.

Ah! monsieur Firmin ne nous trompera pas, lui. Voyons, monsieur Firmin, dites-nous oui ou non, y a-t-il des coups d'Etat?

FIRMIN, reculant d'étonnement.

Mes amis, qui est-ce qui peut vous entretenir de choses pareilles?

CAMUS, d'un air joyeux.

C'est égal. N'est-ce pas qu'il y en a?

FIRMIN, ne pouvant s'empêcher de rire.

Il a l'air enchanté! Vous perdez donc la tête?

LE PÈRE CHAUVEAU.

Le brigadier voudrait nous faire croire qu'il n'y en a pas encore.

FIRMIN.

Comment! père Chauveau, vous aussi?

LA MÈRE BELLAIT.

Mais, monsieur Firmin, moi de même. Nous en voulons tous. Pour ma part, c'est douze écus que ça m'économisera.

GÉRARD.

Et moi donc, près de quarante écus! c'est tentant.

FIRMIN, *au brigadier.*

Mettez-moi donc au fait. J'y perds mon latin.

LE BRIGADIER, *s'efforçant de sourire.*

Imaginez-vous, monsieur, qu'ils comptent sur les coups d'Etat pour ne plus payer de contributions.

FIRMIN.

Ah! bah!

LE BRIGADIER.

Ils sont drôles dans ce pays-ci.

FIRMIN.

Mais comment ces bruits-là sont-ils arrivés jusqu'à eux?

LE BRIGADIER.

La plupart des curés prêchent là-dessus. Nous n'avons pas reçu l'ordre de faire taire les curés.

FIRMIN.

Ils se mêlent de tout.

LE BRIGADIER.

Et puis comme le député qui doit dîner chez votre parrain a parlé avec lui de coups d'Etat, j'ai dit à ces

bonnes gens qu'on les trompait, et qu'il faudrait payer jusqu'à ce qu'il y ait des coups d'Etat.

FIRMIN.

Je comprends; ils ont ensuite arrangé cela à leur manière. (Il rit.) J'en suis fâché, mes amis; mais par la confiance que vous avez en moi, loin de désirer des coups d'Etat, je vous engage à faire des vœux pour qu'on ne se porte pas à cette extrémité.

LA MÈRE BELLAIT, aux paysans.

Qu'est-ce que je vous ai dit?

FIRMIN.

Avec le bon sens que vous avez, mère Bellait, vous n'avez pas pu désirer cela.

GÉRARD.

Moi, j'ai dit aussi : « Croyez ça et buvez de l'eau. » Vous vous le rappelez, mère Bellait; c'était trop joli.

MAITRE FEUILLET.

Sans le père Chauveau qui a commencé.....

LE PÈRE CHAUVEAU.

Le père Chauveau n'a rien commencé; on le lui avait dit avant, et comme on dit une vérité.

FIRMIN.

Je vous crois de reste, père Chauveau; d'autres que vous s'y sont laissé prendre. On a aujourd'hui une manière de dire des extravagances avec un sérieux qui déconcerte les meilleures têtes. Mais,

réfléchissez ; serait-il possible à un gouvernement de se passer d'argent, avec toutes les dépenses qu'il a à faire.

CAMUS.

Qui dit gouvernement dit queuque chose de si malin !

FIRMIN.

Pas tant que vous croyez. Le gouvernement, en définitive, n'a pas d'autres ressources que l'argent que nous lui donnons. Vous ne vous imaginez pas qu'il soit sorcier.

GÉRARD.

Nous n'en savons rien.

FIRMIN.

Oh! bien, moi, je vous certifie qu'il n'est pas sorcier. Comment ferait-il sans impositions?

LE PÈRE CHAUVEAU.

Sans vous démentir, monsieur Firmin, y a pourtant déjà eu un temps comme ça, je l'ai vu. On avait fait des assignats, et personne alors ne payait de contributions. Des coups d'Etat et des assignats, c'est peut-être la même chose.

FIRMIN.

Qui diable aurait deviné ce rapprochement? Vous n'y entendez rien, Chauveau; je vous expliquerai cela plus tard.

GÉRARD.

Malgré tout, le bonhomme Chauveau n'est pas

persuadé. (Il rit.) Ah! ah! ah! le bonhomme Chauveau qui a donné là-dedans!

(Tous les paysans se mettent à rire.)

LE PÈRE CHAUVEAU, en colère.

Riez tant que vous voudrez. Oui, j'ai donné là-dedans; je n'en démords pas, et j'y donne encore.

(Il sort; Gérard, la mère Bellait et maître Feuillet le suivent en riant.)

SCÈNE XIV.

FIRMIN, CAMUS, LE BRIGADIER.

CAMUS.

Monsieur Firmin, ils s'en vont en riant; ils font ben; rire est toujours une bonne chose; mais moi, j'ai dans l'idée qu'il y a queuque anguille sous roche. Ces coups d'Etat ça ne peut pas n'être qu'une bêtise. On n'invente pas de ces inventions-là dans les villages. D'où ça est-il venu?

FIRMIN.

Vous le saurez peut-être trop tôt.

LE BRIGADIER.

J'ai cru deviner, d'après ce que monsieur de Saint-Chéron et le député se disaient, que pour faire aller les coups d'Etat, il faudrait employer la force brutale. La force brutale, ce serait nous.

FIRMIN.

Oui, si vous agissiez brutalement.

LE BRIGADIER.

Je suis marié; je suis arrondi; ma femme est grosse; j'ai réfléchi; je quitte l'uniforme. Qu'en pensez-vous?

FIRMIN.

Je pense que si vous faites céla, on dira que c'est le comité directeur qui vous l'aura conseillé.

CAMUS.

V'là ce que je voulais vous demander. Queu que c'est donc au juste que ce comité directeur? Depuis queuque temps nous n'entendons parler que de ça. Qu'est-ce qu'est là-dedans?

FIRMIN.

Ceux qui veulent et ceux qui ne veulent pas, ceux qui menacent et qui ont peur, ceux qui n'ont pas peur et qui vont en avant; c'est l'ancien et le nouveau régime; la Charte et le pouvoir absolu, la sottise et la raison, la cupidité et le désintéressement; c'est monsieur Dalivoix, monsieur de Saint-Chéron; c'est vous, c'est moi; c'est tout le monde.

LE BRIGADIER.

Quelle confusion! Qui est-ce qui pourra démêler tout cela?

FIRMIN.

Le temps.

CAMUS.

Il est goguenard, monsieur Firmin; je crois cependant comprendre ce qu'il veut dire.

FIRMIN.

En vérité?

CAMUS.

Sans doute. Les gens qui s'appellent le gouvernement ne sachant plus comment s'y prendre à présent qu'ils ont tout embrouillé, tâchent de rejeter ça sur d'autres, et de remonter sur l'eau en nous faisant queuque méchanceté en cachette; mais

LE MONDE EST BIEN VIEUX,
IL Y A LONG-TEMPS QU'IL A DES YEUX.

LA

MATINÉE D'UN PRÉLAT,

OU

VANITÉ DES VANITÉS! TOUT EST VANITÉ.

PERSONNAGES.

L'ARCHEVÊQUE.
MADAME DE BERTHENAIS, sa petite-nièce.
MADAME BOUVARD, femme de charge.
LAURENT, valet de chambre.
LE CHEF DE CUISINE.
SIMON, domestique.
DENISE, jeune servante.
FRANCELET, concierge.
M. LOVEL, peintre.
MADAME DUFOUR, marchande de dentelles.
UN MARCHAND DE SOIERIES.
UN JEUNE PRÊTRE.
MADEMOISELLE VÉRONIQUE.

La scène se passe à l'Archevêché.

Le théâtre représente un salon.



MME BOUVARD.

LOLOTTE REGARDE-MOI DONC. MIEN, MIEN, MIEN.

LA

MATINÉE D'UN PRÉLAT.

SCÈNE I.

LAURENT, MADAME BOUVARD.

LAURENT.

De grâce, madame Bouvard, finissons-en, laissez-moi. Vous êtes toujours à me menacer d'être renvoyé par monseigneur. Qu'est-ce que ça me ferait d'être renvoyé? Je n'ai pas besoin d'être valet de chambre pour vivre, Dieu merci!

MADAME BOUVARD.

Pas tant de vivacité, mon enfant.

LAURENT.

Oh! je sais bien que dans une maison comme celle-ci on doit toujours paraître doucereux; ce n'est pas mon caractère. Il faut que je dise ce que je pense; jamais vous ne me ferez approuver ce qui me paraît ridicule. Certainement j'aime monseigneur Son Éminence parce qu'elle est bonne ou qu'il est bon (je m'embrouille toujours là-dedans). Si elle avait, ou s'il avait un état comme tout le monde, qu'on pût être franchement ce qu'on est, sans être obligé de faire des grimaces comme vous

en faites tous, je jurerais bien de mourir à son service; c'est un brave homme, et, pour un prêtre, il n'est pas trop tracassier. Mais votre grand-vicaire, je ne puis pas le souffrir.

MADAME BOUVARD.

Et c'est justement le grand-vicaire qu'il faut aimer, ou du moins qu'il faut avoir l'air d'aimer. Qu'est-ce que ça coûte? Entre nous, Laurent, le grand-vicaire est le véritable archevêque ici, voyez-vous. Monseigneur est un saint prélat, c'est un des plus grands princes de l'Église qu'il y ait jamais eu; mais il s'en faut bien, pour mener un diocèse, qu'il en sache autant que monsieur le grand-vicaire.

LAURENT.

Ça ne me regarde pas. Qu'un valet de chambre connaisse bien toutes les habitudes, toutes les petites manies de son maître, qu'il l'habille, le rase, le coiffe à sa fantaisie, il n'y a pas de diocèse là-dedans.

MADAME BOUVARD.

Vous avez grandement raison, mon cher Laurent; mais dame! je ne puis pas vous dire: un palais archiépiscopal, c'est un mélange de spirituel et de temporel; c'est tout différent des autres services.

LAURENT.

Alors on quitte quand ça ne convient pas.

MADAME BOUVARD.

On quitte.... on quitte.... Qu'est-ce qui vous manque ici?

LAURENT.

Comment, madame Bouvard, vous voulez que je voie de sang-froid mettre à la porte toute une brave famille comme celle de Francelet notre concierge; et ça parce que ce pauvre homme a mangé un restant de ragoût un jour qui s'est trouvé par hasard être un jour de vigile et jeûne?

MADAME BOUVARD.

Laurent, Laurent, ah! je vous en prie, si vous ne voulez pas que nous nous fâchions, n'entamez jamais avec moi des matières de cette importance.

LAURENT.

Ah bast! vous me faites rire avec votre importance. Ces gens-là sont-ils assez riches pour jeter de côté ce qu'ils ont de reste? Ils travaillent dès cinq heures du matin; ils balaient, ils lavent, ils frottent, ils essuient, ils se donnent un mal de galériens, tandis que nous dormons encore bien tranquillement; est-ce à nous de leur faire un crime de manger ce qu'ils trouvent sous la main?

MADAME BOUVARD.

Faire gras un jour de vigile! pensez-y donc; chez un archevêque! Laurent, il faut être de bonne foi, c'est trop fort. Monseigneur lui-même est encore à jeun. A propos de ça, je veux savoir ce qu'on lui a préparé pour son déjeûner. Il va être affamé; il y a près de deux heures qu'il est dans cette cathédrale; l'air y est très-vif. (Elle sonne, un domestique vient.) Faites venir le chef. (Le domestique sort.) C'est mon bon-

heur que de voir manger Son Éminence; pour son âge elle a un estomac si charmant!

SCÈNE II.

LAURENT, MADAME BOUVARD, LE CHEF.

LE CHEF.

Vous m'avez fait demander, madame Bouvard?

MADAME BOUVARD.

Qu'est-ce que vous aurez à donner à monseigneur quand il va revenir de la cathédrale?

LE CHEF.

On y a songé, madame Bouvard; soyez sans inquiétude, on y a songé.

MADAME BOUVARD.

Mais encore?

LE CHEF.

Vous voulez donc absolument savoir? Eh bien! potage coulis d'écrevisses.

MADAME BOUVARD.

Après?

LE CHEF.

Turbot sauce au homar.

MADAME BOUVARD.

Allez donc.

LE CHEF.

Pâté de saumon aux truffes.

MADAME BOUVARD.

Est-ce que c'est tout?

LE CHEF.

Il y a encore des côtelettes d'esturgeon en papillotes; pâtisserie et dessert si on en demande; mais cela ne me regarde pas, c'est le chef d'office.

MADAME BOUVARD.

Ayez soin que tout soit prêt aussitôt que monseigneur arrivera.

LE CHEF.

Tout sera prêt; ne craignez rien, on sait son affaire.

(Il sort.)

SCÈNE III.

MADAME BOUVARD, LAURENT.

MADAME BOUVARD.

Ce sera assez pour prendre patience jusqu'au dîner.

LAURENT.

Si ce pauvre Francelet avait eu un déjeûner comme cela à la place de son méchant haricot de mouton, il aurait bien pris patience aussi, j'en suis sûr.

MADAME BOUVARD.

Vous ne pouvez pas dire que monseigneur ne se soumet pas; il n'y a rien de gras dans tout ce qu'on vient de nous nommer. Otez la soumission;

supposez que chacun puisse faire à sa guise, il n'y a plus de péchés; alors il n'y a plus de religion. J'ai été bercée là-dedans, je connais tout cela comme ma poche.

LAURENT.

Je m'en vas, je m'en vas, parce qu'il y a des choses qui me démontent.

MADAME BOUVARD.

Vous êtes donc pour la révolte?

LAURENT.

Un haricot de mouton, une révolte!

MADAME BOUVARD.

Tout est dans le précepte *Abstiens-toi.*

LAURENT.

Monseigneur s'abstient-il avec le déjeûner qu'il va faire?

MADAME BOUVARD.

Il s'abstient comme un archevêque.

LAURENT.

Ceux qui n'ont pas le bonheur d'être archevêques devraient s'abstenir encore moins; ils ne sont pas tenus à donner l'exemple.

MADAME BOUVARD.

Laurent, vous me faites frisonner.

LAURENT.

Cela ne m'empêchera pas de parler à monsei-

gneur. Ce n'est pas lui qui a renvoyé Francelet, c'est le grand-vicaire. Je m'y prendrai de toutes les façons pour me faire écouter; je verrai du moins ce que Son Éminence me dira.

MADAME BOUVARD.

Heureusement pour vous Son Éminence n'est pas trop fine, mauvais sujet, sans cela elle devinerait bien vite d'où vous vient ce beau zèle.

LAURENT.

Achevez donc. N'allez-vous pas dire que je m'intéresse à Francelet parce que je suis amoureux de sa fille? Il n'y a rien comme une maison de prêtre pour voir de l'amour partout. Certainement, Sophie Francelet est une belle brune; mais, fût-elle laide comme je ne sais quoi, je n'en trouverais pas moins que le grand-vicaire se mêle de ce qui ne le regarde pas.

MADAME BOUVARD.

Voulez-vous bien vous taire, imprudent que vous êtes? Parler ainsi d'un grand-vicaire! *Jesus! Maria!* j'aimerais mieux dire du mal de tous les saints.

SCÈNE IV.

MADAME BOUVARD, LAURENT, DENISE.

DENISE.

Votre servante, madame Bouvard, et toute la compagnie. Je viens de remettre à la cuisine une

truite saumonée que madame envoie à monseigneur; mais j'ai bien du chagrin : madame m'avait aussi donné une lettre, je ne sais pas ce qu'elle est devenue.

MADAME BOUVARD.

Ce n'était peut-être pas très-important.

DENISE.

Je crois bien que si, au contraire, m'est avis qu'il était question de reliques que madame voulait emprunter à monseigneur, pour un grand mal d'yeux qu'elle a depuis plus de huit jours.

LAURENT.

Des reliques pour un mal d'yeux, mon enfant!

DENISE.

On en avait prêtées à madame qui auraient dû être bien bonnes, puisqu'elles étaient de saint Oculi lui-même.

MADAME BOUVARD

Saint Oculi, ma fille! que dites-vous donc? Oculi est le nom d'un dimanche de carême; il n'y a pas de saint de ce nom-là.

DENISE.

Pardonnez-moi, madame Bouvard, il y a un saint de ce nom-là, j'en avais déjà entendu parler; d'ailleurs madame en a des reliques.

MADAME BOUVARD.

Ces reliques l'ont-elles guérie?

DENISE.

Non.

MADAME BOUVARD.

Voilà tout ce que je voulais savoir.

DENISE.

Oh! mais ça ne dit rien. Nous nous doutons bien à présent pourquoi elles n'ont pas guéri madame; on les a laissées plusieurs jours dans un tiroir qui sentait le camphre; c'est à coup sûr ça qui leur a ôté leur vertu.

LAURENT.

Regardez-moi bien en face, ma chère petite. Vous ne badinez pas?

DENISE.

De quoi badiner, Monsieur?

MADAME BOUVARD.

De grace, Laurent, taisez-vous.

LAURENT.

Du camphre qui ôte la vertu d'un dimanche de carême!

MADAME BOUVARD.

Quand on ne sait pas, on peut bien prendre le nom d'un dimanche de carême pour le nom d'un saint; ce n'est pas un péché; il n'y a pas de crime là-dedans; au contraire. Les erreurs de ce genre-là viennent toujours d'un fond respectable. (A Denise.) Tranquillisez-vous, ma belle; je me charge de votre commission auprès de Son Éminence.

DENISE.

Vous êtes bien bonne, madame Bouvard. On a

parlé à madame des reliques de sainte Claire, qu'on dit très-souveraines pour les yeux. Si monseigneur se trouvait en avoir, par hasard....

MADAME BOUVARD.

Attendez donc; je crois bien que oui.

DENISE, *joignant les mains.*

Dieu! quel bonheur! Madame va-t-elle être contente!

(*Elle sort.*)

SCÈNE V.

LAURENT, MADAME BOUVARD.

LAURENT.

Savez-vous, madame Bouvard, qu'avec le sang-froid que vous avez, c'est vraiment dommage que vous ne soyez que femme de charge?

MADAME BOUVARD.

Laurent, je suis ce que je suis; je ne me plains pas. De ce que monseigneur vous laisse dire tout ce que vous voulez, vous auriez tort de croire qu'il n'aime pas aussi qu'on ait l'air sérieux quand il le faut. La maîtresse de cette jeune fille est une dame fort riche, qui a le bon esprit de donner la moitié de son bien à l'Église. Monseigneur en fait grand cas.

LAURENT.

Il ne dit peut-être pas ce qu'il pense.

MADAME BOUVARD.

Par quelle raison ne dirait-il pas ce qu'il pense? Écoutez, Laurent, je vous répéterai toujours la même chose: quand on ne sait pas prendre l'alure d'une maison dans laquelle on sert, on passe pour un mauvais serviteur.

SCÈNE VI.

LAURENT, MADAME BOUVARD, SIMON.

SIMON.

Alerte! alerte! en avant! Voici monseigneur qui arrive.

LAURENT.

Je vais aller le déshabiller.

(Il sort.)

MADAME BOUVARD.

Et moi, donner un coup d'œil à la cuisine. Vous, Simon, préparez vite le couvert dans cette pièce. J'ai remarqué qu'au printemps Son Éminence la préfère à la salle à manger, à cause des fenêtres qui donnent sur le jardin. Vous trouverez tout ce qu'il faut dans cette armoire.

(Elle sort.)

SCÈNE VII.

SIMON seul. Il met le couvert.

Chacun se croit en droit de me commander ici; c'est très-original. Je passe pour être aux ordres de tout le monde; on me regarde comme le dernier

des derniers. Cependant, si je voulais !.. Avec quelque invention que je trouverais, cette grosse maman de femme de charge et ce beau monsieur le valet de chambre seraient bientôt forcés d'aller faire leurs embarras autre part. J'ai commencé par le commencement. C'était le concierge à qui j'en voulais le plus. Sa place convient si joliment à mon oncle! Il faut d'abord penser à l'essentiel. Pour les autres, leur moment viendra à son tour. Je suis sûr de mon affaire. Monseigneur ne voit que par les yeux du grand-vicaire; le grand-vicaire ne voit que par mes yeux.... (Il rit.) On doit le croire sorcier d'être arrivé tout juste au moment que les autres mangeaient leur ragoût. J'ai bien conduit ma barque. Sophie Francelet est trop rechignée. Qu'est-ce que c'est que la fille d'un concierge à qui on ne peut pas faire la moindre plaisanterie? Ma cousine, à la bonne heure, ça entend tout. Aussi monsieur le grand-vicaire, dès qu'il l'a vue, n'a pas pu s'empêcher de dire : « Voilà une petite mère qui se porte bien »; et il riait dans sa barbe. C'est ce qu'il faut. Quel fier service, tout de même, je rends à mon oncle, de lui faire avoir cette place! D'un autre côté, ça me sera avantageux aussi. Il est très-agréable de ne pas avoir à se méfier du concierge; il voit tout ce qui entre et tout ce qui sort.

SCÈNE VIII.

MADAME BOUVARD, SIMON.

MADAME BOUVARD.

Eh bien ! mons Simon, le couvert est-il mis *secundum ?*

SIMON.

Regardez, madame Bouvard.

MADAME BOUVARD.

Ah ! ah ! Il y a bien quelques petites choses à dire. Cette fourchette et cette cuiller sont trop près de cette assiette, mon garçon ; le verre aussi ; cela n'a pas de grâce ; et cette salière qui est au bout de la table ! Supposez que monseigneur veuille la prendre lui-même, il sera donc obligé d'allonger le bras ?

SIMON, à part.

Madame Tracas !

MADAME BOUVARD.

Tenez, baissez le store à moitié de la croisée. Je vais tâcher de mettre tout cela un peu plus en ordre.

SIMON, à part.

Il n'y a jamais que ce qu'elle fait qui soit bien fait. (Haut, d'un air patelin, après avoir baissé le store.) Est-ce comme cela, madame ?

MADAME BOUVARD.

Pas trop mal. A présent, ouvrez-moi ces rideaux

en entier..... A merveille. Venez ici à cette heure; prenez ce paravent..... bien..... étendez-le derrière le fauteuil de Son Eminence..... plus que cela, plus que cela. Songez donc que cette porte va s'ouvrir cent fois, et que l'air pourrait arriver jusqu'à monseigneur..... C'est à ravir. Oh! petit à petit, on finira par faire quelque chose de vous.

SIMON, à part.

Ce ne sera pas elle toujours. (Reprenant l'air patelin.) Madame a-t-elle encore quelque chose à me commander?

MADAME BOUVARD

Attendez que je récapitule. Le store, les rideaux, le fauteuil, le paravent. Ah! juste ciel! et un coussin sous les pieds que nous oublions; et un autre pour mettre derrière le dos de Son Eminence!

SIMON, apportant les deux coussins.

(A part.) On dirait d'une femme en couches. (Haut.) Voici l'un, et voici l'autre, madame Bouvard.

(Il va pour sortir.)

MADAME BOUVARD.

Encore un moment, donc. Où allez-vous? Qui vous a dit que c'était fini? Ne faut-il pas arranger le feu?.... Placez aussi cette bouilloire de façon seulement que l'eau puisse dégourdir. Son Eminence souffre si souvent des dents! Ah! c'est un terrible mal.

SIMON, à part.

Hum! bonne comédienne.

MADAME BOUVARD.

Par ma foi, je ne vois plus rien, mon petit Simon, et je puis vous rendre votre liberté. Dites, s'il vous plaît, qu'on se dépêche de dresser; monseigneur ne peut tarder à venir.

SIMON.

Non, car je crois que je l'entends.

(Il sort.)

MADAME BOUVARD, seule.

Je sais de tes nouvelles, bon capon. Ah! c'est pour placer ton oncle à l'archevêché que tu fais renvoyer Francelet. Nous verrons. Si tu rends compte à monsieur le grand-vicaire, d'autres me rendent compte, à moi.

SCÈNE IX.

L'ARCHEVÊQUE, MADAME BOUVARD, LAURENT.

L'ARCHEVÊQUE entre, appuyé sur le bras de Laurent.

Une fière séance, madame Bouvard! Deux grandes heures! Cet abbé Papion officie bien; je ne dis pas le contraire; mais il y met un temps! C'est à mourir.

MADAME BOUVARD.

J'entends bien souvent sa messe, et je puis assurer à monseigneur qu'il ne fait pas toujours les choses aussi en conscience; il est même assez suivi à cause de cela; mais, dame, devant Son Éminence.....

L'ARCHEVÊQUE, en riant.

Oui, oui; à tous seigneurs, tous honneurs. Allons, allons, mon déjeûner, je l'ai bien gagné.

(Quatre domestiques apportent chacun un réchaud qu'ils placent sur la table; ils sont suivis de quatre autres qui servent le déjeûner.)

MADAME BOUVARD, découvrant les plats.

Cela a bien bonne mine.

L'ARCHEVÊQUE.

Je ne veux pas de soupe, qu'on remporte la soupe. Et Lolotte?

MADAME BOUVARD.

Elle est dans ma chambre, monseigneur; je vais aller la chercher, la pauvre petite bebête.

(Elle sort.)

L'ARCHEVÊQUE.

Laurent, dites-leur de s'en aller, je n'ai besoin que de vous. (Les domestiques s'en vont.) Voilà donc enfin un pâté de saumon! Y a-t-il assez long-temps que j'en demande un!

LAURENT.

Monseigneur ne veut donc pas me donner une bonne parole pour Francelet.

L'ARCHEVÊQUE.

Il n'a que ce qu'il mérite, Francelet. Ne pas pouvoir faire maigre un seul jour!

LAURENT.

Quel pauvre gras a-t-il fait, monseigneur!

L'ARCHEVÊQUE.

Je n'entre pas là-dedans; il a fait gras. L'imbé-

cile, qui ne sait seulement pas se cacher du grand-vicaire. (Madame Bouvard entre avec une petite chienne.) Viens, ma Lolotte; viens mon petit bichon. Allons, allons, pas de folies, mademoiselle. Oui, oui, je sais que tu m'aimes bien. Là, là, assez, assez. Madame Bouvard, cherchez-lui donc quelque chose.

MADAME BOUVARD.

Lolotte, Lolotte..... Ah! elle ne quittera pas monseigneur. Ma petite Lolotte! voilà qui est bien bon; ah! comme c'est bien bon!

(Elle présente du pâté à la chienne.)

L'ARCHEVÊQUE.

C'est drôle, elle n'en veut pas. Est-ce qu'on lui a donné à manger ce matin?

MADAME BOUVARD.

On aurait beau lui offrir tout ce qu'on voudrait, il faut que monseigneur soit là pour la décider.

L'ARCHEVÊQUE.

Chère mignonne, je n'ai pensé qu'à elle tout le temps de la messe. Tiens, Lolotte, c'est ton maître qui te le donne; mange. *Mien*, *mien*, *mien*. Faites-lui donc *mien*, *mien*, *mien*, madame Bouvard.

MADAME BOUVARD se met à genoux, prend une assiette, et a l'air de vouloir manger dedans pour exciter la chienne.

Mien, *mien*, *mien*, oh! que c'est bon! *mien*, *mien*, *mien*. Elle est dans ses caprices. Lolotte, regarde-moi donc, *mien*, *mien*, *mien!*

L'ARCHEVÊQUE.

En général, j'ai remarqué qu'elle n'aimait pas le poisson.

LAURENT.

Monseigneur, Votre Éminence permet-elle que Francelet ait l'honneur de lui parler ?

L'ARCHEVÊQUE.

Est-ce qu'il est là?

LAURENT.

Oui, monseigneur.

L'ARCHEVÊQUE.

Non, non, je ne veux pas.

LAURENT, d'un ton suppliant.

Ah! monseigneur!

L'ARCHEVÊQUE.

Qu'est-ce qu'il a à me dire?

LAURENT.

Entrez, Francelet.

SCÈNE X.

L'ARCHEVÊQUE, MADAME BOUVARD, LAURENT, FRANCELET.

L'ARCHEVÊQUE.

J'en suis bien fâché, Francelet, mais la règle doit être pour tout le monde; je ne puis pas souffrir chez moi des infractions pareilles.

FRANCELET, tout tremblant.

Si monseigneur voulait me faire la grâce de m'entendre.

L'ARCHEVÊQUE.

Il n'y a pas d'excuse.

LAURENT, bas à Francelet.

Allez toujours, allez toujours. (Il se met à côté de madame Bouvard, et paraît n'être occupé qu'à faire manger Lolotte.) *Mien, mien, mien.*

FRANCELET.

Monseigneur ne sait peut-être pas que j'ai eu les fièvres pendant six semaines.

L'ARCHEVÊQUE.

Non, je ne le sais pas.

LAURENT, toujours à genoux auprès de madame Bouvard.

Le pauvre diable a été long-temps entre la vie et la mort. (Bas à madame Bouvard.) Dites donc un mot aussi. *Mien, mien, mien.*

MADAME BOUVARD.

Monseigneur aime tant son monde qu'on n'a pas osé lui en parler; mais la vérité est que nous avons eu tous bien de l'inquiétude pour Francelet.

L'ARCHEVÊQUE.

Vous ne l'avez plus, la fièvre?

FRANCELET.

Monseigneur, voilà plus de quinze jours que j'en suis tout-à-fait quitte.

L'ARCHEVÊQUE.

C'est égal, tenez-vous toujours un peu plus loin. Après; où voulez-vous en venir?

FRANCELET.

Monseigneur, que le médecin m'avait fait une ordonnance comme quoi je ferais bien de me nourrir de viande autant que je pourrais, pour restaurer les forces.

L'ARCHEVÊQUE.

Une ordonnance ne suffit pas; il fallait prendre une dispense.

LAURENT.

Il a cru que les gens de monseigneur étaient dispensés de droit.

L'ARCHEVÊQUE.

L'avez-vous cru réellement, Francelet?

FRANCELET, à qui Laurent fait un signe de tête.

Mais, oui, monseigneur.

L'ARCHEVÊQUE.

Je ne vous gronderai pas pour cela; mais soyez persuadé, mon enfant, que du bon maigre est aussi restaurant que bien d'autres choses. (A madame Bouvard.) La petite mange-t-elle?

MADAME BOUVARD.

Elle pignoche, monseigneur.

L'ARCHEVÊQUE.

Comment, à vous deux vous n'êtes pas plus habiles que cela?

LAURENT.

Demain, monseigneur, elle ne se fera pas tant prier; il y aura de la viande de boucherie, du gibier, de la volaille.

L'ARCHEVÊQUE.

Demain ! demain ! Elle peut mourir de faim d'ici à demain.

LAURENT.

Si Francelet avait encore de son ragoût ?

L'ARCHEVÊQUE, à Francelet.

Avez-vous encore de votre ragoût ?

FRANCELET.

Je n'en sais rien, monseigneur. Dans la souleur que ma femme a eue quand j'ai été surpris par monsieur le grand-vicaire, je crois bien qu'elle a tout jeté dans les cendres,

MADAME BOUVARD.

Je vais y aller voir.

(Elle sort.)

L'ARCHEVÊQUE.

Suivez madame Bouvard, Francelet, et ne vous désolez pas. Laurent, coupez-lui un morceau de ce pâté.

LAURENT.

Tenez, Francelet, en voilà une bonne tranche. (Bas.) Ça s'arrangera, ça s'arrangera ; c'est moi qui vous le promets.

FRANCELET.

Monseigneur, tout ce que je puis dire à Votre Éminence, c'est que j'attendrai les ordres de monseigneur ; mais je la prie de considérer que je suis père de famille, et que par conséquent ce serait un terrible coup.....

L'ARCHEVÊQUE.

Personne ne l'estime plus que moi ; mais il peut se laisser tromper comme un autre; il n'est pas infaillible. Pour être infaillible, il faut une grande expérience; il n'y a que l'âge qui donne cela. Moi, qui vous parle, je n'ai pas toujours été comme je suis aujourd'hui.

MADAME BOUVARD.

Quoi ! vraiment, monseigneur ?

L'ARCHEVÊQUE.

Mais non, certainement.

SCÈNE XIII.

L'ARCHEVÊQUE, MADAME BOUVARD, MADAME DE BERTHENAIS, M. LOVEL.

UN DOMESTIQUE, annonçant.

Madame de Berthenais ! monsieur Lovel !

MADAME DE BERTHENAIS, baisant la main de l'archevêque.

Bonjour, mon oncle. Mon Dieu ! que je vous ai plaint ce matin à la cathédrale ; il y faisait un froid insupportable; je n'ai pas pu rester jusqu'à la fin.

L'ARCHEVÊQUE.

Vous êtes heureuse, vous, ma petite-nièce; vous pouvez vous en aller quand vous voulez.

MADAME DE BERTHENAIS.

Permettez-vous que j'aie l'honneur de vous présenter monsieur Lovel ?

L'ARCHEVÊQUE.

Je suis enchanté de voir monsieur. (A M. Lovel.) Le portrait de ma petite-nièce, que vous avez fait dernièrement, est une des plus belles choses que j'aie vues; mais serez-vous aussi bien inspiré quand il s'agira de ma vieille figure?

MADAME DE BERTHENAIS, bas à M. Lovel.

Force complimens.

M. LOVEL.

Monseigneur, je ne serais pas digne du nom d'artiste si je me trouvais sans inspiration pour rendre des traits aussi nobles, aussi gracieux que ceux de Votre Éminence.

L'ARCHEVÊQUE.

Vous allez me demander bien du temps. Un prélat qui veut faire son devoir n'a pas beaucoup de loisir.

MADAME DE BERTHENAIS.

Cher oncle, il est très-louable de se sacrifier à son diocèse; mais ne doit-on rien faire pour sa famille? Il y a un siècle que vous me promettez ce portrait.

L'ARCHEVÊQUE.

N'avez-vous pas celui que j'ai donné dans le temps à ma sœur, à votre grand'mère?

MADAME DE BERTHENAIS, bas avec impatience à madame Bouvard.

Il va encore recommencer! Aidez-nous donc un peu, madame Bouvard, car nous n'en sortirons pas.

MADAME BOUVARD.

Ce portrait-là, monseigneur, ne peut plus être de mise aujourd'hui ; vous n'étiez pas archevêque alors.

L'ARCHEVÊQUE.

Non ; mais j'étais un jeune abbé bien fringant, bien joli. (Il soupire.) Ah ! cela avait aussi son mérite.

MADAME DE BERTHENAIS.

Eh bien ! mon oncle, je vous trouve mieux à présent que vous n'êtes sur le portrait que j'ai.

M. LOVEL.

Si c'est la peinture que j'ai vue chez vous, madame, il n'y a pas de doute.

MADAME BOUVARD.

Quand monseigneur se donne la peine d'officier lui-même, ce n'est qu'un cri dans la cathédrale. C'est seulement dommage que Son Éminence soit obligée d'être à jeun, comme de juste, parce que ça la rend un peu pâle ; il ne lui manque que cela.

MADAME DE BERTHENAIS.

Et si mon oncle avait de plus beaux ornemens, ce serait bien autre chose encore !

L'ARCHEVÊQUE.

Que voulez-vous donc que j'aie de plus beau, petite mondaine ?

MADAME DE BERTHENAIS.

Je vous le dirai plus tard, cher oncle..... J'attends des marchands qui vont venir vous tenter.

L'ARCHEVÊQUE, souriant.

Ils ne me tenteront pas.

MADAME DE BERTHENAIS.

Nous verrons. D'abord je veux, pour votre portrait, tout ce qu'un archevêque peut avoir de plus beau.

MADAME BOUVARD.

Madame, monseigneur sera-t-il jusqu'en bas?

MADAME DE BERTHENAIS.

Oui, oui, en pied.

L'ARCHEVÊQUE.

Vous êtes folle, petite.

MADAME DE BERTHENAIS.

Je ne veux rien perdre de mon grand-oncle.

SCÈNE XIV.

LES PRÉCÉDENS, LAURENT; un peu après MADAME DUFOUR.

LAURENT, à madame de Berthenais.

Une dame qui demande après madame.

MADAME DE BERTHENAIS.

C'est sans doute madame Dufour. (Allant à la porte.) Justement. Entrez, entrez, madame Dufour. (A l'archevêque.) Mon oncle, madame est une marchande de dentelles qui va vous faire voir un rochet.

L'ARCHEVÊQUE.

Mais j'en ai plus qu'il ne m'en faut.

MADAME DE BERTHENAIS.

Vous n'avez rien de moderne, et c'est comme si vous n'aviez rien. Vous nous montrerez tout de suite ce que vous avez de plus beau, madame Dufour, et monsieur Lovel nous donnera son goût.

L'ARCHEVÊQUE.

Madame Bouvard, faites-moi donc le plaisir d'aller chercher mes rochets pour qu'on puisse au moins comparer. (Madame Bouvard sort.) Et vous, Laurent, dites qu'on ôte cette table et qu'on en place une autre devant moi.

(Laurent fait venir des domestiques qui exécutent l'ordre de l'archevêque.)

MADAME DE BERTHENAIS.

Rien ne fait plus d'honneur à un prélat qu'un beau rochet, parce que c'est une chose que toutes les femmes peuvent apprécier.

MADAME BOUVARD.

Voici ce que monseigneur a demandé.

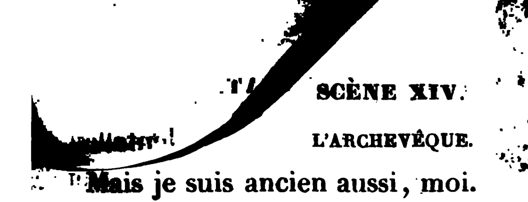
(Elle range les rochets sur le dos de plusieurs fauteuils.)

L'ARCHEVÊQUE.

On ne peut pas dire le contraire, ces dentelles sont magnifiques.

MADAME DE BERTHENAIS.

Elles sont anciennes, mon oncle.



L'ARCHEVÊQUE.

Mais je suis ancien aussi, moi.

MADAME DE BERTHENAIS.

Je ne sais pas pourquoi vous avez la fureur de vous vieillir.

L'ARCHEVÊQUE.

Demandez à mes cheveux blancs.

MADAME DE BERTHENAIS.

Des cheveux blancs n'ont jamais rien signifié.

M. LOVEL.

J'ai une nièce de dix-huit ans dont les cheveux ont blanchi en une nuit.

L'ARCHEVÊQUE.

De dix-huit ans! Mais enfin elle a conservé de bons yeux; et moi je ne puis pas me passer de lunettes.

MADAME DE BERTHENAIS.

Comme la plupart des jeunes gens d'aujourd'hui, mon cher oncle.

L'ARCHEVÊQUE, *souriant.*

Elle va me persuader que je suis un jeune homme, après avoir perdu la moitié de mes dents.

MADAME DE BERTHENAIS.

J'en ai deux que je suis au moment de me faire ôter.

L'ARCHEVÊQUE.

Vous êtes de la famille, ma chère enfant, nos dents

ne tiennent pas, c'est vrai. Voyons vos dentelles, madame Dufour.

LAURENT, à madame de Berthenais.

Madame, un marchand d'étoffes.

MADAME DE BERTHENAIS.

Bien, bien; qu'il entre. Mon oncle, c'est pour un camail.

L'ARCHEVÊQUE.

Quoi! il me faut un camail aussi avec tous ceux que j'ai déjà!

SCÈNE XV.

LES PRÉCÉDENS, UN MARCHAND D'ÉTOFFES.

MADAME DE BERTHENAIS.

Madame Bouvard, apportez un des camails de mon oncle; je veux qu'il convienne lui-même qu'il n'en a pas un qui soit véritablement bien fait.

L'ARCHEVÊQUE.

Apportez un de mes camails, madame Bouvard. Que voulez-vous que je vous dise?

(Madame Bouvard sort.)

MADAME DE BERTHENAIS.

Tout ce qu'il y a d'un peu jeune dans l'épiscopat a tant de recherche aujourd'hui, que je ne vois pas pourquoi vous ne feriez pas de même. On peut avoir les principes les plus austères et un camail qui ait

bonne façon. (Prenant une pièce d'étoffe.) Regardez, regardez, mon oncle; quelle jolie nuance!

(Elle pose l'étoffe sur la table.)

L'ARCHEVÊQUE.

Cela me paraît lilas.

MADAME DE BERTHENAIS.

Du tout, du tout; c'est violet. (Au marchand.) N'est-ce pas, monsieur?

LE MARCHAND.

C'est ce que nous fournissons le plus habituellement à tous nosseigneurs les évêques et archevêques.

L'ARCHEVÊQUE.

Pour joli, c'est joli; je ne dis pas le contraire.

M. LOVEL.

En peinture, ce sera très-avantageux.

L'ARCHEVÊQUE.

Voilà qui est décisif. Si on me trouve trop coquet, ce sera votre faute, ma nièce.

MADAME DE BERTHENAIS.

Les dentelles, à présent.

L'ARCHEVÊQUE.

Monsieur Lovel, votre nièce vous tourmente-t-elle comme cela?

M. LOVEL.

Elle a de commun avec madame qu'elle aime beaucoup son oncle.

L'ARCHEVÊQUE.

Alors montrez-moi vos dentelles, madame Dufour. Il faut bien faire quelque chose pour les personnes qui nous aiment. Dépliez cette étoffe, Laurent; madame étendra ses dentelles dessus; j'en jugerai mieux. (Il met ses lunettes.) Il est sûr que mes vieux rochets jurent auprès de cela. Qu'en pensez-vous, Laurent?

LAURENT.

Monseigneur s'y connaît mieux que moi; ce n'est pas mon état.

MADAME BOUVARD, à madame de Berthenais.

Madame, voici un camail.

MADAME DE BERTHENAIS.

Bon. Laurent, vous allez l'essayer, et mon oncle conviendra que j'ai raison.

(Laurent revêt le camail.)

L'ARCHEVÊQUE.

Je ne résisterai pas à l'évidence; c'est tout ce que je puis promettre.

SCÈNE XVI.

LES PRÉCÉDENTS. UN JEUNE PRÊTRE.

LE JEUNE PRÊTRE.

Monseigneur, j'apporte à la signature de Votre Éminence la minute d'une circulaire aux curés du diocèse.

L'ARCHEVÊQUE.

On ne me laissera donc pas respirer ! Qu'est-ce qu'il y a dans cette circulaire ?

LE JEUNE PRÊTRE.

Monseigneur, je n'en sais rien. Monsieur l'abbé Frédoux l'a fait faire sur les ordres de monsieur le grand-vicaire.

L'ARCHEVÊQUE.

C'est différent. (A madame Bouvard.) Donnez-moi de quoi signer, et vous écarterez un peu ces dentelles, afin qu'il ne leur arrive pas d'accident.

(Il signe, et rend le papier au jeune prêtre qui s'en va.)

SCÈNE XVII.

L'ARCHEVÊQUE, MADAME DE BERTHENAIS, M. LOVEL, MADAME DUFOUR, LE MARCHAND D'ÉTOFFES, LAURENT, et MADAME BOUVARD.

L'ARCHEVÊQUE.

Eh bien, ma nièce, ce camail ?

MADAME DE BERTHENAIS.

Voyez, mon oncle; je l'ai raccourci avec des épingles : ne fait-il pas mieux?

L'ARCHEVÊQUE.

Monsieur Lovel, qu'en pensez-vous ?

M. LOVEL.

Il est certain que c'est plus dégagé.

MADAME DE BERTHENAIS.

Mon oncle est au moins aussi grand que Fénélon, et je suis sûre que ses camails ont quatre doigts de plus que ceux de l'archevêque de Cambrai, à en juger par les tableaux où il est représenté. Fénélon avait du goût; il avait deviné qu'un camail trop long ôte toute l'élégance de la taille. Il faut jouir de ses avantages. (A Laurent.) Avancez donc un peu, Laurent. (Laurent obéit.) Là, mon oncle, soyez de bonne foi, n'est-ce pas que c'est mieux?

L'ARCHEVÊQUE.

Je crois bien que oui, ma chère enfant; mais ce dont je ne reviens pas, c'est qu'une petite femme comme vous ait été songer à cela. C'est touchant. Regardez bien, madame Bouvard, ce que demande ma nièce. (Laurent va pour ôter le camail.) Un instant donc, Laurent; qu'est-ce qui vous presse? laissez-le encore, il faut que je m'y accoutume. Levez un peu le bras droit; c'est très-bien; oh! c'est très-bien. Il est certain, comme dit monsieur Lovel, que c'est plus dégagé, beaucoup plus dégagé.

MADAME BOUVARD.

Je connais de bonnes âmes qui suivent toutes les bénédictions de monseigneur, à qui ça va faire un plaisir!

MADAME DE BERTHENAIS.

Par exemple, il faudra avoir soin d'attacher la ceinture plus haut. Vous comprenez, Laurent?

MADAME BOUVARD.

Oh! mais moi, madame, je comprends très-bien.

Il est tout simple que le camail tombant moins bas, on doit remonter la ceinture. C'est physique.

M. LOVEL.

Quand monseigneur veut-il commencer à me donner séance?

L'ARCHEVÊQUE.

Je ne puis guère vous répondre, monsieur Lovel; vous voyez comme mon temps se passe. C'est tous les jours de même.

MADAME DE BERTHENAIS.

Essayons de commencer mardi, mon oncle, dans votre bibliothèque, le jour y est très-beau; personne n'y entre.

L'ARCHEVÊQUE.

Il y a plus de six mois que la clef en est perdue; ce sera une occasion pour la faire ouvrir.

MADAME DE BERTHENAIS.

Vous entendez, monsieur Lovel? Mardi.

L'ARCHEVÊQUE.

Mon camail sera-t-il fait pour ce jour-là?

LAURENT.

Il n'y a qu'à le donner à mademoiselle Francelet, et lui dire qu'on le veut absolument; elle est si bonne ouvrière!

MADAME DE BERTHENAIS.

On ne commencera pas par le camail, d'ailleurs.

L'ARCHEVÊQUE.

Nous n'avons rien décidé non plus pour les den-

telles. Vous êtes charmante, ma chère petite nièce; mais vous êtes comme toutes les personnes qui ont beaucoup d'imagination, vous oubliez souvent l'essentiel.

MADAME DE BERTHENAIS.

Mon oncle, madame Dufour aura la complaisance de vous laisser son carton; de cette façon-là, vous pourrez choisir tout à votre aise.

MADAME DUFOUR.

Monseigneur peut le garder autant que cela lui fera plaisir.

LE MARCHAND.

C'est comme ces étoffes, monseigneur.

L'ARCHEVÊQUE.

C'est bien, c'est bien, mes enfans. On en aura grand soin; madame Bouvard, je vous les recommande.

LE MARCHAND.

Quand monseigneur aura besoin d'autre chose, je prie Son Éminence de ne pas m'oublier. Je suis en correspondance à Paris avec une des maisons les mieux assorties de tout ce qui concerne l'Église, depuis le plus haut jusqu'au plus bas clergé.

L'ARCHEVÊQUE.

Je suis charmé de savoir cela.

LE MARCHAND.

Tissus d'or et d'argent pour chapes, chasubles, étoles; je me charge aussi de la fourniture des pierres d'imitation pour mitres, ostensoirs, etc.

L'ARCHEVÊQUE.

Des pierres fausses !

LE MARCHAND.

C'est considérable la quantité qu'on en emploie aujourd'hui. J'ai des gants brodés, des bas brodés, des souliers brodés.

L'ARCHEVÊQUE.

Je ne vous oublierai pas. En voilà assez.

MADAME DE BERTHENAIS, à M. Lovel, à madame Dufour et au marchand.

Mon oncle désire que nous nous retirions.

M. LOVEL.

Monseigneur, à mardi.

(Il sort.)

MADAME DUFOUR.

Monseigneur, j'ai l'honneur d'être votre très-humble servante.

(Elle sort avec le marchand d'étoffes.)

SCÈNE XVIII.

L'ARCHEVÊQUE, MADAME DE BERTHENAIS, LAURENT et MADAME BOUVARD.

MADAME DE BERTHENAIS.

Votre portrait en pied, dans mon salon, sera pour faire mourir de chagrin madame de Rémira qui n'a dans le sien que quelques croûtes d'aïeux que certainement nous ne voudrions pas avouer.

L'ARCHEVÊQUE.

Avec tout cela, petite, vous ne vous apercevez pas que vous m'entraînez toujours dans des dépenses considérables.

MADAME DE BERTHENAIS.

C'est moi qui pourrais vous faire ce reproche, mon cher oncle.

L'ARCHEVÊQUE.

Vous !

MADAME DE BERTHENAIS.

Sans doute. N'avez-vous pas fait rebâtir l'aile qui manquait à mon château ? Ce n'est pas par vanité, je le sais bien ; c'est par esprit de famille....

L'ARCHEVÊQUE.

Je ne pouvais pas laisser incomplet le berceau de nos aïeux ; mais cela m'a coûté cher, près de cinquante mille écus.

MADAME DE BERTHENAIS.

Il faut que je le meuble à présent ; voyez où cela va me conduire.

L'ARCHEVÊQUE.

On y pourvoira, méchante espiègle ; on y pourvoira.

MADAME DE BERTHENAIS, *lui baisant la main.*

On ne peut rien vous dire, bon oncle. Mais pour votre appartement, par exemple, c'est nous qui nous en chargeons ; mon mari et moi nous l'avons bien décidé. Ne nous contrariez pas là-dessus.

L'ARCHEVÊQUE.

Je ne veux rien de somptueux, pensez-y ; rien qui sente le luxe. C'est très-sérieux.

MADAME DE BERTHENAIS, avec enjouement.

Du luxe! Non, non, cher oncle, pas de luxe. C'était bien notre intention. Du velours rouge tout uniment (Bas à son oreille), pour n'avoir rien à changer quand vous serez cardinal.

(Elle baise la main de l'archevêque et sort.)

SCÈNE XIX.

L'ARCHEVÊQUE, MADAME BOUVARD, LAURENT.

L'ARCHEVÊQUE.

Il est impossible d'être plus aimable que madame de Berthenais. (Il prend sa loupe et regarde les dentelles qui sont devant lui.) Je suis charmé qu'elle m'ait fait laisser ces dentelles. Devant les marchands, on est toujours gêné. Celle-ci me plaît beaucoup. Étendez-la donc sur votre tablier, madame Bouvard, et faites-la plisser un peu. (A Laurent.) Tenez, Laurent, quoique vous ne vous y connaissiez pas, venez ici.

LAURENT.

Elle me paraît bien belle, monseigneur; mais mademoiselle Francelet dirait bien ce qu'il en est.

L'ARCHEVÊQUE, se tournant du côté où sont étalés ses rochets.

Oh! que cela me semble vieux à présent! (Il rit.) Ah! ah! ah! que c'est lourd, que c'est embrouillé de dessin! Il n'y a que la mode, c'est vrai; en tout, il n'y a que la mode. Tiens! cette pauvre Lolotte que j'ai éveillée. Veux-tu voir les dentelles aussi, toi, Lolotte?

MADAME BOUVARD.

Je crois, monseigneur, qu'il serait assez prudent de la faire sortir; il y a long-temps qu'elle est ici.

(Un domestique paraît à la porte et parle bas à Laurent.)

LAURENT.

Monseigneur, une demoiselle qui demande à parler à Votre Éminence.

L'ARCHEVÊQUE.

Quelle demoiselle?

LAURENT.

Je crois bien que c'est la fille de celui qu'on veut nous donner pour concierge.

L'ARCHEVÊQUE.

A-t-elle son vilain chien avec elle? Madame Bouvard, pour plus de sûreté, emmenez toujours Lolotte. Je suis trop accessible, on en abuse. Sauvez Lolotte, madame Bouvard, sauvez Lolotte.

(Madame Bouvard sort avec la petite chienne.)

LAURENT.

Monseigneur ne peut certainement pas avoir à son service de plus honnêtes gens que les Francelet.

SCÈNE XX.

L'ARCHEVÊQUE, LAURENT, MADEMOISELLE VÉRONIQUE.

L'ARCHEVÊQUE, d'un ton d'humeur.

Que me voulez-vous, mademoiselle? Je finirai par

faire fermer ma porte. Que me voulez-vous? répondez.

MADEMOISELLE VÉRONIQUE, prenant l'air intimidé.

Mon Dieu, monseigneur, j'avais cru qu'en me présentant devant Votre Éminence sous les auspices de monsieur le grand-vicaire....

L'ARCHEVÊQUE.

Pour me demander quoi?

MADEMOISELLE VÉRONIQUE, même jeu.

Si ma démarche est inopportune, si j'ai eu le malheur de déplaire à Votre Éminence.....

L'ARCHEVÊQUE.

M'expliquerez-vous ce que vous me voulez?

MADEMOISELLE VÉRONIQUE.

Monseigneur excusera la timidité d'une jeune personne que le destin a reléguée dans une classe qui n'était pas faite pour elle.

L'ARCHEVÊQUE.

Qui êtes-vous donc?

MADEMOISELLE VÉRONIQUE.

Nous tenons à une ancienne famille, monseigneur.

L'ARCHEVÊQUE.

Votre nom?

MADEMOISELLE VÉRONIQUE.

Duchemin, monseigneur.

L'ARCHEVÊQUE.

Je ne connais pas d'ancienne famille de ce nom-là.

MADEMOISELLE VÉRONIQUE.

Mon grand-père et mon bisaïeul étaient pourtant chirurgiens pédicures à Bordeaux; ils avaient en grande partie la pratique du parlement. Monseigneur doit avoir entendu parler de ce parlement-là, un des meilleurs du royaume; les trois quarts de ces messieurs avaient des cors aux pieds. Sans l'intrigue et la calomnie, mon père aurait succédé à ses ancêtres; c'étaient mille écus par an, et Votre Éminence ne nous verrait pas réduits à l'extrémité où nous sommes.

L'ARCHEVÊQUE.

Que puis-je faire à cela?

MADEMOISELLE VÉRONIQUE.

Pardon, monseigneur; mais le bruit courait que Votre Éminence avait donné congé à monsieur Francelet son concierge.

L'ARCHEVÊQUE.

Ce n'est pas encore décidé.

MADEMOISELLE VÉRONIQUE.

C'est différent. Alors il est inutile de dire à monseigneur que mes parens et moi nous avons l'habitude de faire maigre plus de la moitié de l'année, par esprit de pénitence d'abord, et ensuite par goût, la Providence ayant permis que nous préférassions le maigre au gras. Nous ne nous faisons pas un mérite de cette faveur spéciale, mais ce serait du moins

une certitude de ne jamais nous trouver en contravention sur les choses de devoir.

L'ARCHEVÊQUE.

Le premier des devoirs est de ne pas traîner partout avec soi un vilain chien qui ne cherche qu'à faire des sottises. Et puis, mademoiselle, permettez-moi de vous le dire, je vous trouve furieusement recherchée pour la fille d'un portier.

MADEMOISELLE VÉRONIQUE.

Si c'est à cause de ma mise que monseigneur a la bonté de me faire cette observation, j'oserai lui répondre que jusqu'ici je n'ai point encore été la fille d'un portier, et que, même dans le cas où Son Éminence nous ferait la grâce de nous admettre à son service, ce qu'on appelle portier chez le vulgaire prend tout naturellement le nom de concierge dans un palais archiépiscopal. D'ailleurs, monseigneur, j'attache peu de prix à ma toilette; le goût que l'on peut y remarquer n'est que le résultat de mes occupations habituelles. Vouée aux arts dès ma plus tendre jeunesse....

L'ARCHEVÊQUE.

Vous êtes vouée aux arts? Et à quels arts, s'il vous plaît?

MADEMOISELLE VÉROMIQUE.

Au dessin, monseigneur; je dessine des académies.

L'ARCHEVÊQUE.

Des académies! Quoi! d'après nature?

MADEMOISELLE VÉRONIQUE, baissant les yeux.

Oh! rien que d'après la bosse, monseigneur.



SCÈNE XXI.

L'ARCHEVÊQUE, MADEMOISELLE VÉRONIQUE, LAURENT, MADAME BOUVARD.

MADAME BOUVARD.

Nous aurons le camail et le rochet pour demain matin; Sophie Francelet vient de me les promettre.

LAURENT.

Cela ne m'étonne pas.

L'ARCHEVÊQUE.

C'est une très-bonne nouvelle. (A mademoiselle Véronique.) Dites-moi, mademoiselle, êtes-vous habile en couture?

MADEMOISELLE VÉRONIQUE, souriant d'un air de supériorité.

Monseigneur doit savoir que ce n'est pas le faible des femmes artistes.

MADAME BOUVARD, bas à Laurent.

Quel est donc son faible, à cette demoiselle?

LAURENT.

Les académies d'après la bosse.

MADAME BOUVARD.

Sainte Vierge! (A l'archevêque.) Monseigneur, ce n'est pas ce qu'il nous faut ici; car je devine que mademoiselle est la fille de monsieur Duchemin, qui veut supplanter nos bons Francelet.


MADEMOISELLE VÉRONIQUE.

On ne cherche à supplanter personne, madame. On a l'honneur d'être connu de monsieur le grand-vicaire, et quand monsieur le grand-vicaire vous a dit une chose, on peut croire qu'on ne supplante pas en demandant une place qu'on croyait vacante.

L'ARCHEVÊQUE.

J'aviserai, mademoiselle.

MADEMOISELLE VÉRONIQUE.

Je supplie seulement Votre Éminence....

MADAME BOUVARD, à mademoiselle Véronique.

Monseigneur a dit : J'aviserai; il n'y a plus rien à ajouter.

MADEMOISELLE VÉRONIQUE.

Cependant....

LAURENT, la conduisant doucement vers la porte.

Monseigneur a dit : J'aviserai.

(Mademoiselle Véronique sort avec tous les signes du plus violent dépit.)

SCÈNE XXII.

L'ARCHEVÊQUE, MADAME BOUVARD, LAURENT.

L'ARCHEVÊQUE, essayant des dentelles sur sa soutane.

C'est un chef-d'œuvre d'orgueil que cette demoiselle.

MADAME BOUVARD.

Ah! monseigneur, d'après ce qu'on dit, c'est un chef-d'œuvre de tant d'autres choses!

LAURENT.

Quand on compare cela avec cette bonne Sophie Francelet!

MADAME BOUVARD.

Taisez-vous donc, Laurent. Qui est-ce qui pense à les comparer?

L'ARCHEVÊQUE.

Vanité de naissance, vanité de talens....

MADAME BOUVARD.

Et vanité de coquetterie que vous oubliez, monseigneur.

L'ARCHEVÊQUE, *toujours occupé de ses dentelles.*

Que non, que non, je ne l'oublie pas. C'est cela qui m'a le plus choqué. Je ne vais pas jusqu'aux mœurs; mais un soin extrême de parure dénote toujours une grande futilité de caractère. C'est une remarque que j'ai faite depuis long-temps. A laquelle de ces deux broderies donneriez-vous la préférence, madame Bouvard?

MADAME BOUVARD.

A celle-ci, sans balancer, monseigneur.

L'ARCHEVÊQUE.

J'en avais jugé comme vous. Il faut nous y tenir. Je ne crois pas en avoir jamais de regrets. Serrez les autres, pour qu'il n'en soit plus question. (*Se levant, et*

essayant encore la dentelle qu'il vient de choisir.) Ces épis, mêlés de grappes de raisin, sont un emblème d'abondance qui me plaît infiniment.

LAURENT.

Je vais la descendre à mademoiselle Francelet, monseigneur. Pourrai-je en même temps les tranquilliser sur leur place?

L'ARCHEVÊQUE.

N'allons pas si vite, Laurent. Je veux parler au grand-vicaire.

MADAME BOUVARD, avec toutes les démonstrations de la joie.

La famille Francelet nous restera! Dès que monseigneur consent à plaider leur cause, elle est gagnée. Qui pourrait résister à monseigneur! Tant d'onction! tant d'éloquence! tant de persuasion!

L'ARCHEVÊQUE.

Il est vrai que je réussis assez dans ce que j'entreprends; mais je ne dois pas en être fier; c'est un don du ciel. Au surplus, la démarche de mademoiselle Duchemin n'aura pas été tout-à-fait perdue pour le grand-vicaire. Il me demande souvent des textes de sermons; je veux lui en donner un qui, au train que prennent les mœurs, est d'une application journalière :

VANITÉ DES VANITÉS! TOUT EST VANITÉ.

LE TRIBUNAL DE FAMILLE,

OU

ENTRE L'ARBRE ET L'ÉCORCE IL NE FAUT PAS METTRE LE DOIGT.

PERSONNAGES.

M. VERMONT.
MADAME VERMONT.
MADAME LORI, fille de M. Vermont, d'un premier lit.
M. LORI, gendre de M. Vermont.
MADAME DURAND, } tantes de M. Lori.
MADAME LEDOUX, }
M. BEAUNOIR, procureur du roi, oncle de madame Lori.
M. TAUPIN, parent de madame Lori.
BENJAMIN.

La scène se passe en province

Le théâtre représente un salon.



Mr. BEAUNOIR.

MADAME, VOUS NE DEVEZ PAS M'INTERROMPRE.

Le Tribunal de Famille To. 1.

LE

TRIBUNAL DE FAMILLE.

SCÈNE I.

M. VERMONT, MADAME VERMONT.

MADAME VERMONT.

ENFIN, monsieur, vous devez être satisfait. Monsieur Lori, votre gendre, veut bien s'en rapporter à la décision d'un tribunal de famille sur les griefs qu'il reproche à votre fille. Cet auguste tribunal s'assemble aujourd'hui, et, d'ici à une heure, nous allons avoir la comédie.

M. VERMONT.

Peut-on appeler comédie une chose aussi sérieuse que celle-là?

MADAME VERMONT.

C'est vous qui l'avez rendue sérieuse. Si vous ne vous en fussiez pas mêlé, le mari et la femme se seraient arrangés comme cela arrive dans tous les ménages.

M. VERMONT.

Je vous dis que non. Je n'avais marié ma fille, moi, que pour ne plus en être chargé, et c'est tout le contraire. Je n'ai jamais été plus occupé d'elle que depuis qu'elle est madame Lori.

MADAME VERMONT.

Bast! bast! vous avez été occupé d'elle parce que vous l'avez bien voulu.

M. VERMONT.

C'est pour m'impatienter sans doute que vous feignez d'oublier jusqu'où monsieur Lori voulait pousser cette affaire. Vous savez pourtant qu'il avait porté plainte contre ma fille, et que, sans les démarches que j'ai faites, notre famille pouvait être livrée au plus affreux scandale.

MADAME VERMONT.

Il n'y aurait pas eu plus de scandale qu'il n'y en a maintenant.

M. VERMONT.

Mais alors pourquoi tant de gens viennent-ils me dire : « Quoi ! monsieur Vermont, vous laisserez poursuivre cette séparation? vous ne chercherez pas à faire entendre raison à votre gendre? votre fille n'est-elle pas votre fille? » Que répondre à cela? je vous le demande.

MADAME VERMONT.

C'est embarrassant.

M. VERMONT.

Avouez que c'est embarrassant. Il y a beaucoup de choses comme cela qu'on ne fait que pour les autres.

MADAME VERMONT.

Et vous croyez que vous allez tout faire rentrer dans l'ordre au moyen de votre petit tribunal de famille?

M. VERMONT.

J'aurai fait du moins ce que je peux faire; et, ma foi! quand j'aurai donné cette satisfaction au public, il en adviendra ce qui pourra. Ce n'est pas que dans le fond de l'âme je ne préférasse voir ma fille et son mari vivre d'accord ensemble.

MADAME VERMONT.

Ce serait mieux, mais c'est impossible.

M. VERMONT.

Parce que le mari est un entêté.

MADAME VERMONT.

Et parce que la femme....

M. VERMONT.

La femme, la femme est peut-être un peu légère; encore n'est-ce pas tout-à-fait sa faute. Vous savez notre convention de ne jamais parler d'elle ensemble; tenons-nous-y, je vous le demande en grâce. Vous êtes la maîtresse d'assister ou de ne pas assister à cette assemblée de famille; votre position vous autorise à ne faire là-dessus que ce que vous voudrez, puisque, quoique ma femme, vous n'êtes que la belle-mère de ma fille. Il est évident que vous n'avez jamais pu la souffrir.

MADAME VERMONT.

A quelle époque, je vous prie, aurais-je pu prendre de l'amitié pour elle? Je ne l'ai presque jamais vue. C'était une très-grande fille quand vous m'avez épousée; elle était au couvent, où déjà on en était

assez embarrassé ; il fallait la marier bien vite. Il s'est présenté un beau jeune homme, riche et assez sot, un mari comme on est trop heureux d'en trouver ; j'ai saisi l'occasion. Que pouvais-je faire de mieux?

M. VERMONT.

Il ne faut pas revenir sur le passé. Mais si, au lieu de ne la faire sortir du couvent que pour la marier, vous vous fussiez un peu mêlée d'elle, si vous l'eussiez fait venir auprès de vous....

MADAME VERMONT.

J'ai pour principe que c'est à ceux qui ont des enfans à s'en charger ; quant à moi, je n'en ai pas, et je ne prendrai jamais sur moi la responsabilité de ceux des autres.

M. VERMONT.

C'est un grand malheur pour ma pauvre Adèle d'avoir perdu sa mère.

MADAME VERMONT.

Vous me faites pitié avec vos lamentations de père noble. C'est bien le moment de penser à ce que votre fille aurait pu être ! Il faut penser à ce qu'elle est. Son mari ne vaut pas mieux qu'elle, j'en tombe d'accord ; ainsi cela ne fait qu'un mauvais ménage. Mais comme elle a plus d'esprit que lui, il fallait les abandonner à eux-mêmes.

M. VERMONT.

Abandonner ma fille, c'était autoriser les bruits que monsieur Lori et sa famille faisaient courir sur elle. Est-ce là ce que vous vouliez?

MADAME VERMONT.

Moi, je ne veux rien du tout. Je la croirai même une Lucrèce, pour peu que cela vous fasse plaisir. Cependant votre singerie de tribunal n'empêchera pas que son mari et elle ne se séparent, positivement à cause de l'éclat que vous avez fait. Toute la ville se moquera de vous.

M. VERMONT.

Que la ville s'arrange. Sans elle et les sots propos qu'on est venu me tenir, est-ce que j'aurais jamais songé à rien?

MADAME VERMONT.

Vous voyez déjà que ce qu'il y a de mieux dans les deux familles n'a pas voulu se prêter à cette jonglerie.

M. VERMONT.

Notre parent, monsieur Beaunoir, procureur du roi, a cependant promis de venir.

MADAME VERMONT.

Partout où il peut parler et faire taire les autres, il n'a garde d'y manquer. Un procureur du roi!

M. VERMONT.

Il est de ma famille, il est tout simple que vous ne l'aimiez pas. Je ne puis prendre ma revanche sur la vôtre, puisqu'elle m'est inconnue. Mais si je la connaissais, j'en parlerais à coup sûr avec plus de ménagemens que vous ne faites de la mienne.

MADAME VERMONT.

Que voulez-vous dire de ma famille? Sachez, mon-

sieur, qu'elle valait la vôtre pour le moins. Les malheurs qu'elle a éprouvés et que je vous ai racontés tant de fois sont la cause de l'abandon dans lequel vous m'avez trouvée. Si l'on peut reprocher quelque chose à ma conduite, vous seul peut-être n'en avez pas le droit.

M. VERMONT.

Ce n'est pas cela que je voulais vous dire.

MADAME VERMONT.

Si on eût rendu justice à mon père, je ne serais pas aujourd'hui madame Vermont; je serais une beaucoup plus grande dame.

M. VERMONT.

Allons, allons, en voilà assez.

MADAME VERMONT.

Ma mère aurait pu être présentée à l'ancienne cour.

M. VERMONT.

Je n'en fais nul doute.

MADAME VERMONT.

Et mon frère avait été inscrit pour être page.

M. VERMONT.

Je le sais.

MADAME VERMONT.

Le sort m'avait réduite à jouer la comédie lorsque vous m'avez rencontrée; mais c'était en pays étranger. J'avais cédé à une impérieuse nécessité, sans rien

perdre de la noblesse des sentimens qui m'avaient été inculqués dès l'enfance.

M. VERMONT.

Je me rappelle que vous m'avez dit cela plusieurs fois.

MADAME VERMONT.

Il ne vous manque plus que de divulguer que j'ai été comédienne.

M. VERMONT.

Je vous jure que je n'en ai jamais soufflé le mot.

MADAME VERMONT.

Ah! si mes parens revenaient au monde, qu'ils seraient étonnés de me voir ce que je suis!

M. VERMONT.

Ils vous verraient la femme d'un honnête homme qui ne vous contrarie en rien, et qui vous fait jouir de quinze mille livres de rentes.

MADAME VERMONT.

Je ne m'en prends pas à vous, mais à la bizarrerie de mon étoile. Avec monsieur Beaunoir, quelles sont les autres personnes qui composent votre tribunal?

M. VERMONT.

Le digne monsieur Taupin.

MADAME VERMONT.

Vous pourriez dire le sot monsieur Taupin. Ne me demandait-il pas hier si un tribunal de famille n'était pas, comme une commission militaire, quelque chose de paternel! Et ensuite?

M. VERMONT.

Les dames Durand et Ledoux. Elles sont tantes de monsieur Lori, il m'a bien fallu les inviter.

MADAME VERMONT.

En bonne conscience, monsieur, croyez-vous que cela ressemblera à quelque chose? A l'exception de nous deux, je ne vois que des commères et des imbéciles pour juger un mauvais sujet et une coquette. Qu'adviendra-t-il de là? que votre prétendu tribunal renverra les deux époux comme ils sont venus, ou qu'il les séparera. S'il les sépare, que ferez-vous de votre fille? La recevrez-vous ici? Je vous déclare que je ne le souffrirai pas; arrangez-vous. Voici sans doute quelqu'un de vos juges, je vous laisse. Vous me ferez avertir quand il sera temps que je vienne.

(Elle sort.)

M. VERMONT, seul.

Madame Vermont est insupportable pour sa manière de voir les choses. Je donnerais toute cette affaire au diable maintenant. Qu'il est difficile et quelquefois ennuyeux d'être père! On ferait mieux de se tenir tranquille.

SCÈNE II.

M. VERMONT, MADAME DURAND, MADAME LEDOUX.

MADAME DURAND.

Bonjour, monsieur Vermont. C'est un miracle au moins que de nous voir chez vous. Il y a bien trois ans que cela ne nous est arrivé.

MADAME LEDOUX.

Ma sœur, il ne faut pas faire de reproches à monsieur ; nous savons bien que ce n'est pas sa faute.

MADAME DURAND.

Est-ce que ce n'est pas le mari qui doit être le maître dans une maison ?

MADAME LEDOUX.

Oui; mais ce n'est pas comme cela ici.

MADAME DURAND.

C'est là le mal.

MADAME LEDOUX.

Monsieur Vermont a toujours été très-poli avec nous.

MADAME DURAND.

Et sa femme aussi, n'est-ce pas ?

MADAME LEDOUX.

Sa femme est sujette aux vapeurs; elle prétendait que nous lui donnions des redoublemens. Il faut être indulgente pour les malades.

MADAME DURAND.

Elle avait, ma foi, une voix de très-bonne santé quand nous l'avons entendue dire à son domestique : « Je ne veux jamais y être pour ces femmes-là. »

M. VERMONT.

Madame Vermont ne peut pas avoir dit cela.

MADAME LEDOUX.

Si, elle l'a dit.

MADAME DURAND.

Au reste, elle n'a fait que nous prévenir.

MADAME LEDOUX.

Brisons là, ma sœur. Monsieur Vermont a la tête assez bourrelée pour que nous ne cherchions pas à lui donner de nouveaux chagrins. Il pourrait croire que nous ne ressentons pas ses peines; et personne assurément n'y a été plus sensible que nous. Qui aurait pensé que cette petite Adèle, que nous avions vue naître, tournerait un jour comme elle a tourné?

MADAME DURAND.

Ce qui arrive dans ce moment-ci n'est pas fort gai pour vous au moins, monsieur Vermont. A qui la faute? Si, au lieu de vous remarier à une petite maîtresse, vous eussiez pris une femme comme la première madame Vermont, une femme à principes, une femme de ménage, votre fille aurait eu de meilleurs exemples devant les yeux.

MADAME LEDOUX.

Ce n'est pas que madame Vermont actuelle n'ait de très-grandes qualités.

MADAME DURAND.

Nommez-en donc une, ma sœur; je vous en défie.

MADAME LEDOUX.

Que vous êtes vive, ma sœur!

M. VERMONT.

La franchise de madame Durand va quelquefois un peu loin.

MADAME DURAND.

Je sais qu'elle n'est pas du goût de tout le monde; mais pourquoi me cacherais-je d'en vouloir à madame Vermont? Ne devait-elle pas chercher à diriger ces jeunes gens? Elle qui a tant d'expérience, ne pouvait-elle pas s'en servir pour faire le bonheur de sa belle-fille?

MADAME LEDOUX, d'un ton attendri.

Et par contre-coup celui de notre pauvre neveu.

MADAME DURAND.

Un jeune homme que nous regardions comme notre fils!

MADAME LEDOUX.

Que nous aimions plus que nous-mêmes, que nous avions pour ainsi dire élevé, puisqu'il avait eu le malheur de perdre ses parens à l'âge de dix-huit ans!

MADAME DURAND.

Ces choses-là ne se pardonnent jamais.

M. VERMONT.

Tout n'est pas désespéré.

MADAME LEDOUX.

C'est bien avancé, du moins; le cœur d'un père cherche toujours à se faire illusion, et vous êtes un si bon père!

M. VERMONT.

Tout le monde sait combien j'aime ma fille.

MADAME LEDOUX.

Il n'y a qu'une voix là-dessus. Vous aimez madame Lori comme nous aimons notre neveu.

MADAME DURAND.

Oui, mais avec cette différence qu'il n'y a rien à lui reprocher à lui.

MADAME LEDOUX.

Ma sœur, ma sœur, vous parlez à un père; il faut avoir des égards.

MADAME DURAND.

Des égards! Eh! qui vous empêchait d'en avoir plus tôt, ma sœur? Pourquoi donc alliez-vous de porte en porte clabauder contre ce mariage avant qu'il se fît, et avez-vous continué depuis qu'il est fait? Je sais que cela ne vous empêchait pas de voir les jeunes gens et de les accabler de caresses. Ce n'est pas ma manière à moi. Je suis saint Jean-Bouche-d'Or; ce que je dis en arrière, je le dis aussi devant les gens. Je n'aime pas les trigauderies.

MADAME LEDOUX.

Mais, ma sœur, à qui en avez-vous?

M. VERMONT.

Vous n'y pensez pas, madame Durand.

MADAME LEDOUX.

Son bon cœur l'emporte loin quelquefois. (A part.) Qu'elle est méchante!

MADAME DURAND.

Ah! voilà qui est fini. Je n'en veux jamais aux gens des leçons que je leur donne.

MADAME LEDOUX.

C'est bien vrai.

MADAME DURAND.

Embrassons-nous, ma sœur.

(Elles s'embrassent.)

M. VERMONT, à part.

Je ne croyais pas qu'elles s'aimassent autant. (Haut.) Mesdames, je suis obligé de vous quitter; nous ne nous reverrons peut-être qu'en assemblée. Je vous recommande bien d'apporter dans cette affaire toute la conciliation dont vous êtes capables; de penser surtout que ce sont nos enfans que nous allons juger, et qu'il faut si bien nous y prendre que nous n'en entendions plus parler.

SCÈNE III.

MADAME DURAND, MADAME LEDOUX.

MADAME DURAND.

Quelle rage avez-vous donc, ma sœur, de vouloir toujours ménager la chèvre et le chou? A quoi ressemblent toutes les cajoleries que vous faites à monsieur Vermont? Un beau chef-d'œuvre de père vraiment! Que ne restait-il veuf au lieu de se remarier, à cinquante ans, à une coquette dont il ne se souciait plus, et qui le mène comme un Cassandre? Je crois bien que cette bégueule-là ne peut pas nous souffrir. Nous sommes connues, nous; on sait d'où nous venons. Mais elle! qui est-ce qui a jamais entendu parler de sa famille?

MADAME LEDOUX.

On dit cependant qu'elle est de Paris.

MADAME DURAND.

Quel titre de noblesse! Comment veut-on qu'une jeune personne se conduise bien, lorsqu'un père a la sottise de lui donner une semblable belle-mère?

MADAME LEDOUX.

Quant à cela, la petite avait de bons commencemens. Vous vous rappelez comme moi les lettres que l'on a interceptées à son couvent. Il est vrai qu'il y a un âge où l'on ne sait guère la conséquence des choses; mais faire faire une fausse clef, consentir à être enlevée, cela passe la permission.

MADAME DURAND.

Elle n'était pas mariée alors, et je suis de fort bonne composition pour les filles et pour les veuves; mais quand on est en puissance de mari, ma sœur!

MADAME LEDOUX.

Eh bien! ma sœur?

MADAME DURAND.

C'est très-différent.

MADAME LEDOUX.

Oui, ma sœur.

MADAME DURAND.

Ah! que je la félicite d'être tombée à un homme comme le sien, un vrai nigaud qui n'a rien vu qu'on ne l'ait forcé de voir; et de n'avoir pas eu affaire à

feu monsieur Durand, par exemple! Vous vous rappelez quel homme terrible c'était de son vivant?

MADAME LEDOUX.

Et comme vous avez souffert avec lui!

MADAME DURAND.

Point, ma sœur. Je me plaignais parce qu'il faut toujours qu'une femme se plaigne; mais je ne hais pas les hommes terribles, moi. Un mari comme notre neveu m'aurait fait pitié. C'est une poule qu'un homme comme cela.

MADAME LEDOUX.

Tellement poule, qu'hier au soir encore il n'était pas très-éloigné de demander pardon à sa femme.

MADAME DURAND.

Vous dites vrai?

MADAME LEDOUX.

Très-vrai. Vous concevez bien que je n'ai pas manqué d'argumens pour lui remontrer le tort qu'il se ferait.

MADAME DURAND.

Je le déshériterais s'il était capable d'une telle bassesse.

MADAME LEDOUX.

Ma sœur, il est notre neveu.

MADAME DURAND.

Il ne serait plus digne de l'etre.

MADAME LEDOUX.

C'est le seul rejeton de la famille.

MADAME DURAND.

Peu m'importe. Je ne prétends pas que ma fortune passe jamais aux enfans de la demoiselle Vermont.

MADAME LEDOUX.

Cette idée-là n'est pas agréable, il faut en convenir. Mais, grâce au ciel, elle n'en a pas encore.

MADAME DURAND.

Et s'ils venaient à se rapprocher?

MADAME LEDOUX.

Ah! les rapprochemens sont perfides.

MADAME DURAND.

Je vous répète, ma sœur, que je le déshériterais.

MADAME LEDOUX.

Et moi aussi. Je ne suis pas méchante, mais je crois que je le déshériterais.

MADAME DURAND.

J'ai mon filleul Coco qui est un sujet charmant; je lui donnerais tout mon bien.

MADAME LEDOUX.

Je laisserais le mien à mes deux petits orphelins.

MADAME DURAND.

Rien n'est sot comme de penser qu'on doive sa fortune à un homme parce qu'il est votre neveu.

MADAME LEDOUX.

Surtout lorsque vos affections se sont dirigées d'un

autre côté; car ce n'est pas toujours le sang qui dirige les affections. N'êtes-vous pas de mon avis, ma sœur?

MADAME DURAND.

Très-fort, ma sœur.

MADAME LEDOUX.

C'était aussi le sentiment de ce bon monsieur Ledoux. Il ne voyait personne de sa famille.

MADAME DURAND.

Il avait pris le bon parti.

MADAME LEDOUX.

Un parent l'aurait fait fuir à cent lieues.

MADAME DURAND.

Cela ne m'étonne pas.

MADAME LEDOUX.

Il n'a fait un testament en ma faveur que par haine contre ses héritiers.

MADAME DURAND.

Ah! si l'on n'était pas retenu par je ne sais quoi....

MADAME LEDOUX.

Si le monde n'était pas si malin!

MADAME DURAND.

Je vous assure que Coco, mon filleul, ne craindrait pas la misère.

MADAME LEDOUX.

Mes deux orphelins pourraient en adopter d'autres à leur tour.

MADAME DURAND.

Il faut prendre une résolution, ma sœur.

MADAME LEDOUX.

Faites, et je vous imiterai.

MADAME DURAND.

On en dira ce qu'on voudra.

MADAME LEDOUX.

Nous ne serons pas là pour l'entendre.

MADAME DURAND.

Allons, ma sœur.

MADAME LEDOUX.

Allons, ma sœur; puisque vous le voulez, mes deux petits orphelins auront ma fortune.

MADAME DURAND.

Je ne suis pas mystérieuse, moi; mon testament en faveur de Coco est fait depuis long-temps.

MADAME LEDOUX.

Je le savais, ma sœur.

MADAME DURAND.

Vous le saviez! Par qui? Je n'en ai fait confidence qu'à Coco. Je le vois, vous êtes adroite à tirer les vers du nez. Ce garçon est naïf.... C'est affreux, ma sœur, c'est épouvantable! Pourvu que vous n'ayez pas fait un mauvais usage de l'inconséquence de cet enfant!

MADAME LEDOUX.

Eh! mon Dieu, ma sœur, quelle idée avez-vous donc de moi?

MADAME DURAND.

Eh! mon Dieu, ma sœur, je vous connais si bien! Il y a peut-être dans la ville cent personnes pour qui ce secret n'en est plus un.

MADAME LEDOUX.

Quel intérêt aurais-je eu à le divulguer, puisque je suis dans le même cas? Mon testament en faveur de mes orphelins est déposé depuis un an chez un notaire de Paris.

MADAME DURAND.

Ah! sournoise!

MADAME LEDOUX.

M'en voulez-vous encore?

MADAME DURAND.

Vous me déshéritiez à la sourdine.

MADAME LEDOUX.

Je n'ai fait que suivre votre exemple. Voici monsieur Taupin. Remettez-vous, ma sœur; vous avez le visage tout en feu.

SCÈNE IV.

MADAME DURAND, MADAME LEDOUX, M. TAUPIN.

M. TAUPIN.

Les bonnes tantes sont les premières arrivées. Qu'est-ce que l'on dit donc? Notre tribunal ne sera composé que de six personnes; c'est bien pauvre.

MADAME LEDOUX.

Monsieur Vermont n'a pas fait des invitations très-pressantes.

M. TAUPIN.

Je vous demande pardon; il est venu trois fois chez moi. Il n'avait pas besoin de prendre tant de peines; je ne me fais jamais prier pour ces sortes d'affaires. N'est-on pas trop heureux de pouvoir contribuer à remettre la paix dans les familles? Mais rien que six personnes!

MADAME DURAND.

C'est tout jugé d'avance, ce procès-là.

M. TAUPIN.

Nous les renverrons les meilleurs amis du monde.

MADAME DURAND.

Vous croyez?

M. TAUPIN.

Sans doute. On fera un petit résumé des griefs réciproques....

MADAME DURAND.

Réciproques!

M. TAUPIN.

Oui, oui, réciproques. Dans un ménage qui va mal, le mari n'a pas tous les torts.

MADAME DURAND.

Mon neveu n'en a aucun.

M. TAUPIN.

Quoi! vous donnez raison à monsieur Lori?

MADAME DURAND.

Vous regardez peut-être sa femme comme une innocente?

M. TAUPIN.

Tout ce que je puis dire, c'est qu'elle est fort aimable. Quoique je ne sois que son cousin, elle ne m'appelle jamais que son petit oncle, cette chère enfant!

MADAME DURAND.

Voilà une grande cause de prévention en sa faveur.

M. TAUPIN.

Mais oui; car je ne suis son oncle qu'à la mode de Bretagne. Au surplus, le jury décidera qui d'elle ou de son mari a tort ou raison.

MADAME LEDOUX.

Le jury! Quel jury?

M. TAUPIN.

Est-ce que nous n'allons pas faire un petit jury? Tout ce qui m'inquiète, c'est le choix d'un rapporteur. Mais, j'y pense, nous avons le procureur du roi. Ah! quel homme d'esprit que celui-là!

MADAME DURAND.

Monsieur Beaunoir un homme d'esprit! Entendez-vous, ma sœur?

MADAME LEDOUX.

Nous l'avons peu vu; mais, malgré sa grande réputation, tout ce que je puis dire, c'est que ma sœur et moi nous l'avons trouvé bien médiocre.

M. TAUPIN.

Oh! mais avec des femmes!

MADAME DURAND.

Comment! avec des femmes?

M. TAUPIN.

Vous alliez peut-être le consulter sur quelque affaire?

MADAME DURAND.

Assurément nous n'y allions pas pour ses beaux yeux.

M. TAUPIN.

C'était le matin?

MADAME DURAND.

Oui.

M. TAUPIN.

Dans son cabinet?

MADAME DURAND.

Après?

M. TAUPIN.

Je parie qu'il était en négligé, en robe de chambre peut-être?

MADAME DURAND.

Qu'est-ce que cela fait?

M. TAUPIN

Cela fait beaucoup. Quand il est en costume, c'est tout autre chose; il a une assurance, un aplomb, une profondeur, une netteté dans les idées.... Il est admirable. (Madame Durand et madame Ledoux rient aux éclats.) Je

ne sais pas pourquoi vous riez; il y a beaucoup de gens comme cela. Moi enfin, moi qui vous parle, il est certain que quand je suis en redingote du matin, que je n'ai pas ma barbe faite, je dis très-souvent des niaiseries. Eh! voilà monsieur Beaunoir. Quand on parle du soleil, on en voit les rayons.

SCÈNE V.

LES PRÉCÉDENS, M. BEAUNOIR.

M. BEAUNOIR.

Salut au sieur Taupin. Mesdames, je suis votre serviteur. Il fait bien chaud aujourd'hui. L'atmosphère a une densité qui ne nous présage rien de bon; je crains de l'orage.

M. TAUPIN, bas à madame Durand.

Comment le trouvez-vous?

M. BEAUNOIR.

Les nuages ne suivent aucune direction, et mon baromètre a toutes les peines du monde à se fixer.

M. TAUPIN, toujours bas à madame Durand.

Eh bien?

M. BEAUNOIR.

Cependant, si le soleil ne se lève pas avant midi, nous pourrons avoir encore une belle journée, ce qui est toujours précieux dans cette saison-ci.

M. TAUPIN, toujours de même.

Est-ce encore un homme médiocre?

MADAME DURAND, bas.

Attendez donc. Il n'a parlé que de la pluie et du beau temps.

M. TAUPIN.

Soyez juste, nous n'en parlerions pas comme cela. (Haut.) Monsieur Beaunoir, nous avez-vous préparé un petit plat de votre métier?

M. BEAUNOIR.

Plaît-il?

M. TAUPIN.

N'aurons-nous pas un discours de votre fabrique?

M. BEAUNOIR.

Je veux voir quelle tournure ceci prendra.

M. TAUPIN.

Vous n'avez donc rien d'écrit?

M. BEAUNOIR.

A quoi bon écrire? Croyez-vous que je ne saurai pas bien improviser s'il y a lieu?

M. TAUPIN.

Au moins vous serez favorable à notre Adèle. Je vous préviens que ces deux dames se préparent à l'accuser.

M. BEAUNOIR.

Nous apprécierons les sujets de plainte.

M. TAUPIN.

Des misères. C'est toujours ce dont nous avons tous entendu parler. Il n'y a rien de nouveau, et votre opinion doit être formée.

M. BEAUNOIR.

Je n'ai pas d'opinion.

M. TAUPIN, *bas à madame Durand.*

Quel beau caractère! (*Haut.*) Il ne faut pourtant pas intimider l'accusée. Pauvre petite femme! elle doit être bien troublée. Je crois l'entendre. C'est elle. Si vous m'en croyez, nous nous retirerons tous chez madame Vermont pour donner à cette chère enfant le temps de se reconnaître, et nous ne paraîtrons devant elle que quand son mari sera arrivé.

M. BEAUNOIR.

J'approuve.

MADAME DURAND.

Ménagemens ridicules! Il faudrait commencer l'interrogatoire sur-le-champ.

MADAME LEDOUX, *bas à sa sœur.*

Que faites-vous, ma sœur? Nous-mêmes n'avons-nous pas besoin de nous recorder, afin de ne rien dire qui ne porte coup?

M. TAUPIN, *à voix basse.*

Chère petite nièce! j'ai le cœur navré pour elle.

(*Ils sortent tous.*)

SCÈNE VI.

MADAME LORI, BENJAMIN.

MADAME LORI entre en riant.

Vous n'avez pas le sens commun, mon petit cousin. N'était-ce pas assez de m'amener jusqu'à la porte, sans vouloir encore monter jusqu'ici ?

BENJAMIN, avec chaleur.

Non, ce n'était pas assez; et si vous aviez quelque amitié pour moi, vous me laisseriez vous servir d'avocat.

MADAME LORI.

Le choix serait heureux.

BENJAMIN.

Je ne me sens pas de colère, en pensant qu'une femme comme vous, ma belle cousine, va comparaître.... devant qui ?

MADAME LORI.

Vous ne vous sentez pas de colère!... Vous êtes un enfant. Qui est-ce qui me forçait de venir, si je ne l'avais pas voulu ?

BENJAMIN.

Il fallait ne pas le vouloir. Vous exposer aux sarcasmes de votre belle-mère, aux calomnies des tantes de votre mari, et à l'éloquence d'un procureur du roi !

MADAME LORI.

Cela me fera une bonne scène à raconter, et nous en rirons plus d'une fois ensemble.

BENJAMIN.

Vous êtes heureuse d'avoir votre caractère.

MADAME LORI.

C'est à peu près tout le bonheur que j'ai.

BENJAMIN, *d'un ton de reproche.*

Vous n'en avez pas d'autre?

MADAME LORI.

Vous m'y faites penser : j'ai encore celui d'être la cousine d'un étourdi qui me contrarie sans cesse, et qui ferait fort bien de ne pas rester plus longtemps ici.

BENJAMIN.

Vous voulez donc que je m'en aille?

MADAME LORI.

Oui, je le veux.

BENJAMIN.

Je vous obéis bien malgré moi. Mais n'allez pas vous laisser intimider au moins.

MADAME LORI.

Vous êtes fou!

BENJAMIN.

Un à un, tous ces gens-là peuvent faire pitié; mais quand les sots sont rassemblés, cela ne laisse pas que d'avoir quelque chose d'effrayant.

MADAME LORI.

Partout où il y a du monde, il y a toujours des sots rassemblés; et cela ne m'a jamais fait peur.

BENJAMIN.

Songez bien que les deux tantes de monsieur Lori sont, chacune dans son espèce, les deux plus méchantes créatures que la terre ait portées.

MADAME LORI.

Il croit m'apprendre cela.

BENJAMIN.

Et que votre mari....

MADAME LORI, *lui frappant légèrement sur la joue.*

Je sais aussi ce qu'est mon mari.

BENJAMIN, *lui baisant la main.*

Adieu donc, ma belle cousine. A tantôt.

(*Il sort.*)

SCÈNE VII.

MADAME LORI *seule; ensuite* M. LORI.

MADAME LORI.

Il est gentil, ce petit Benjamin; mais il est d'une jeunesse! Il a beau dire, les grands parens lui font encore de l'effet. Il voulait être mon avocat. Ah! mon Dieu, quel avocat! Où sont donc fourrés mes juges? On aura résolu de ne paraître que tous ensemble, afin de produire un plus grand effet. Ce sont

de ces combinaisons profondes qu'ils doivent croire infaillibles. (A M. Lori qui entre.) Comment, monsieur, vous n'arrivez qu'à présent? Il est assez singulier que ce soit l'accusée qui montre le plus d'exactitude.

M. LORI.

Pourquoi donc êtes-vous si parée?

MADAME LORI.

Comme il est possible que je dîne en ville aujourd'hui, j'ai voulu m'épargner la peine de m'habiller deux fois.

M. LORI.

Où dînez-vous donc?

MADAME LORI.

C'est mon secret. Si le tribunal ne prononce pas notre séparation, je dînerai avec vous; s'il nous sépare, je dînerai en ville. De toutes façons, vous voyez que je n'ai pas de confidence à vous faire.

M. LORI.

Il nous séparera.

MADAME LORI.

Eh bien! je dînerai en ville.

M. LORI.

Et il vous condamnera au couvent.

MADAME LORI.

Je demanderai un sursis jusqu'à demain.

M. LORI.

Je m'y opposerai.

MADAME LORI.

Bast! vous n'avez seulement pas pu vous opposer à ce que ce tribunal s'assemblât.

M. LORI.

J'étais loin de m'y opposer, puisque, au contraire, c'est moi qui l'ai provoqué.

MADAME LORI.

Vous le croyez?

M. LORI.

Qu'est-ce à dire, je le crois?

MADAME LORI.

Je pourrais nommer le véritable auteur; et certainement ce n'est pas vous. Mais qu'importe!

M. LORI.

Vous allez en débiter de belles contre moi.

MADAME LORI.

Je pense au contraire à vous ménager.

M. LORI.

Je vous en rends mille grâces. Quant à moi....

MADAME LORI.

Vous, vous ne saurez que dire.

M. LORI.

En vérité?

MADAME LORI.

J'en suis sûre.

M. LORI.

Nous verrons.

MADAME LORI.

Nous verrons.

M. LORI.

Madame Durand et madame Ledoux seront là.

MADAME LORI.

Je serais très-fâchée qu'elles n'y fussent pas.

M. LORI.

Je vois d'où vient votre assurance. Vous comptez sur M. Beaunoir.

MADAME LORI.

Pour m'endormir.

M. LORI.

Sur votre père, sur monsieur Taupin; mais madame Vermont votre belle-mère vous déteste encore plus qu'elle n'a d'aversion pour moi; et je la regarde au moins comme neutre.

MADAME LORI.

D'une neutralité armée cependant.

M. LORI.

Armée contre vous.

MADAME LORI.

Contre nous deux.

M. LORI.

Je voudrais que le jugement fût déjà prononcé.

MADAME LORI.

Qui vous empêche de faire comme s'il l'était?

M. LORI.

Taisez-vous, madame. Quand on a une conduite comme la vôtre.....

MADAME LORI.

Ah! monsieur, ne prenez pas ce ton-là, ou je pourrai bien tout dire.

M. LORI.

Vous avez des adorateurs dans tous les quartiers de la ville.

MADAME LORI.

Vous êtes bien fier de n'avoir d'engagemens que dans les faubourgs.

SCÈNE VIII.

M. LORI, MADAME LORI, M. TAUPIN.

M. TAUPIN, à la cantonade.

Monsieur et madame Lori sont arrivés, le tribunal peut paraître. (Il passe auprès de madame Lori et lui serre la main.) Du courage, ma petite nièce; vous avez de bons amis.

MADAME LORI.

Oui, mon petit oncle.

M. TAUPIN, à part.

Son petit oncle! chère enfant, son petit oncle! Non, quelque accusation qu'il y ait contre elle, je jure d'avance en mon âme et conscience que je ne la trouverai pas coupable.

(Il range trois siéges d'un côté du théâtre, trois de l'autre côté, un dans le fond pour madame Lori, et un autre sur l'avant-scène pour son mari.)

SCÈNE IX.

M. et MADAME VERMONT, M. BEAUNOIR, MADAME DURAND, MADAME LEDOUX, M. TAUPIN, M. et MADAME LORI.

M. BEAUNOIR, à madame Lori.

Madame, voici votre place. (A M. Lori.) Et vous, monsieur, voici la vôtre.

MADAME DURAND, bas à madame Ledoux.

Il ne faut pas nous laisser mener, ma sœur.

MADAME LEDOUX.

Non, ma sœur.

MADAME DURAND.

Il y a de la brigue.

MADAME LEDOUX.

Je m'en suis aperçue.

MADAME DURAND.

Nous la déjouerons.

M. BEAUNOIR.

En place, mesdames[1].

MADAME DURAND.

L'accusée peut-elle s'asseoir?

[1] Les acteurs se placent de la manière suivante : à droite, madame Durand, madame Ledoux et M. Taupin; à gauche, madame Vermont, M. Vermont et M. Beaunoir, de manière que M. Taupin et M. Beaunoir soient les plus près de madame Lori.

MADAME LORI.

Cela n'est plus une question, puisque je suis assise.

MADAME DURAND.

On ne demande pas votre avis, madame.

M. BEAUNOIR.

Paix donc!

MADAME DURAND.

Pourquoi donc me tairais-je? Croyez-vous qu'il n'y aura que pour vous à parler? Je demande d'abord qui est-ce qui est président? Si ce n'est pas monsieur Vermont, je me nomme présidente, moi.

M. TAUPIN.

Nous sommes convenus que ce serait monsieur Beaunoir.

MADAME DURAND.

Je ne suis convenue de rien.

M. TAUPIN.

Vous ne pourrez pas faire un discours.

MADAME DURAND.

Tout aussi bien qu'un procureur du roi, peut-être.

M. BEAUNOIR.

Madame, voulez-vous continuer sur ce ton-là? Je prendrai le parti de me retirer.

MADAME DURAND.

Eh bien! monsieur, retirez-vous.

M. TAUPIN.

Soyez donc raisonnable, madame Durand. Songez que madame Lori est sur la sellette.

MADAME LORI.

Non vraiment; je suis sur un fort bon fauteuil, et vous pouvez arranger toutes vos petites affaires sans prendre garde à moi.

(Elle tire de l'ouvrage et se met à travailler. Madame Vermont le fait remarquer à M. Vermont.)

M. VERMONT.

Que faites-vous donc, ma fille?

MADAME LORI.

Je brode, mon père.

M. VERMONT.

Est-ce ici le lieu de vous occuper à pareille chose?

MADAME LORI.

Il me semble que tous, tant que vous êtes, vous vous apprêtez à broder plus ou moins sur mon compte.

MADAME DURAND.

Il y a de belles choses à dire sur votre compte.

MADAME LORI.

De belles choses, ce serait trop. Une femme ne doit jamais faire parler d'elle, même en bien.

MADAME VERMONT.

Ce n'est pas avec ce ton d'ironie que madame Lori espère capter la bienveillance de ses juges?

MADAME LORI.

Pour vous, madame, je vous crois incorruptible.

M. LORI, à part.

Bravo!

MADAME VERMONT.

Je vous prie, madame, de vouloir bien me mettre hors de vos persiflages.

MADAME LORI.

Ayez donc la bonté, madame, de ne pas vous occuper de moi plus que vous ne l'avez fait jusqu'ici.

M. VERMONT.

Que tout cela finisse!

MADAME DURAND.

Je commence par interpeller l'accusée sur un fait.

M. TAUPIN.

Mais, madame.....

MADAME DURAND.

Il faut d'abord qu'elle nous dise.....

M. TAUPIN.

Monsieur Beaunoir, comme président, rappelez donc madame à l'ordre.

MADAME DURAND.

L'ordre! Qui a le droit ici de me donner des ordres?

M. BEAUNOIR.

Madame, la majorité des voix m'ayant décerné la présidence, j'en maintiendrai les prérogatives.

MADAME DURAND.

Et moi, je soutiendrai mes droits, qui sont ceux de tous les Lori.

M. TAUPIN.

Mais la hiérarchie, madame?

MADAME DURAND.

Allez vous promener avec vos mots que je ne comprends pas.

M. BEAUNOIR.

Vous ne voulez donc pas absolument me permettre de faire un discours?

MADAME DURAND.

Faites votre discours de votre côté; j'en ferai un du mien. D'abord, si vous espérez que je rabatte de mes droits..... jamais.

MADAME LEDOUX.

Ma sœur!

MADAME DURAND.

Eh quoi! ma sœur, ne faut-il pas nous laisser humilier! Trouvez-vous que les Vermont ne nous en aient pas assez fait? C'est le moment de prendre notre revanche.

MADAME LEDOUX.

Il faut cependant s'accorder sur quelque point.

MADAME DURAND.

Sur rien. Je me soucie bien du procès! (*Madame Lori se met à rire.*) Ce dont je me soucie, c'est de dire enfin ce que je pense, aux risques de donner à rire à ma-

dame Lori, qui se conduit avec une indécence que son père devrait bien réprimer, s'il savait faire quelque chose.

MADAME VERMONT.

Madame, vous sortez des bornes de votre mission en attaquant un des membres du tribunal.

MADAME DURAND.

Vous êtes bien chatouilleuse, madame. Vous trouvez apparemment que monsieur Vermont est assez père comme cela, et vous seriez fâchée qu'il le fût davantage.

M. LORI, *se frottant les mains.*

Bon ! voilà les juges aux prises ensemble. Ah ! que c'est amusant !

MADAME DURAND.

Vous riez aussi, mon neveu ?

M. LORI.

Que voulez-vous que je fasse ?

MADAME LEDOUX.

Mon neveu, ne vous mêlez pas de cela. La chaleur de la discussion a pu entraîner votre tante un peu loin ; mais ce n'est pas à vous à le faire observer.

MADAME DURAND.

Je vous admire, madame Ledoux, avec votre chaleur de discussion. Vous m'approuveriez davantage sans doute, si je faisais pate de velours en égratignant.

M. TAUPIN.

Cela peut nous mener jusqu'à demain.

MADAME DURAND.

Et quand cela nous mènerait jusqu'à la semaine prochaine, monsieur Taupin?

M. BEAUNOIR.

Laissons-la parler; il n'y a pas d'autre parti à prendre.

MADAME DURAND.

Laissons-la parler! ce ton! Je parlerai si cela me plaît. Ne sommes-nous pas ici chacun pour notre compte? Laissons-la parler! Eh bien! je ne veux plus parler à présent.

M. TAUPIN.

Avez-vous réellement fini?

MADAME DURAND.

Oui, monsieur jury.

M. TAUPIN.

Allons, monsieur Beaunoir, vous pouvez commencer.

MADAME DURAND.

Mais du moins je n'écouterai pas.

(Elle met ses mains devant ses oreilles, de manière pourtant à laisser voir qu'elle entend fort bien.)

M. BEAUNOIR, après un moment de silence.

« Assez et trop long-temps l'immoralité, digne « suppôt d'un gouvernement cupide, c'est-à-dire sans

« foi et sans honneur, en s'introduisant dans toutes les « classes de la société, avait fini par corrompre et « même par annuler entièrement ces germes si pré- « cieux de pudeur et de bienséance que nous te- « nions de nos aïeux, et qui les firent distinguer « parmi tous les peuples de l'univers. Dans cette « affreuse subversion, le bien était devenu mal, et, « par une conséquence nécessaire, le mal était devenu « bien. »

(M. Vermont s'endort.)

MADAME DURAND.

De quel temps parle-t-il ?

M. TAUPIN.

Paix ! C'est fort beau.

M. BEAUNOIR.

« Le ciel, cependant, ne nous a pas déshérités de « sa clémence, et nous pouvons encore espérer un « heureux avenir. C'est à nous à seconder ses vues ; « et, nouveaux Agamemnons, n'hésitons pas à sacri- « fier nos affections les plus chères pour obtenir les « vents favorables qui doivent conduire le vaisseau « du corps social à bon port. »

MADAME LEDOUX, bas à madame Durand.

Sacrifier nos affections les plus chères ! Est-ce qu'il prendrait parti contre sa nièce ?

MADAME DURAND.

Voyons jusqu'à la fin.

M. BEAUNOIR.

« Mais craignons de confondre l'innocent avec le

« coupable; et, puisque nous autres, hommes d'une « ère nouvelle, d'une ère de loyauté, de gloire et « de prospérité, nous nous regardons comme les « instrumens dont se sert la Providence pour sé- « parer l'ivraie du bon grain, ne donnons point « l'exemple d'une précipitation à la fois dangereuse « et coupable. »

MADAME DURAND.

Nous y voilà! En d'autres termes, faisons traîner cette affaire en longueur, tellement qu'il n'en soit plus question.

M. BEAUNOIR.

Madame, vous ne devez pas m'interrompre.

MADAME LORI.

Est-ce que madame Durand s'imaginerait, par hasard, que j'ai fort à cœur qu'il ne soit plus question de rien? Elle se tromperait beaucoup. Je désire, au contraire, que tout ceci finisse séance tenante. Je n'ai pas tous les jours autant de temps à perdre qu'aujourd'hui, et je ne répondrais pas de mon exactitude à me rendre à de nouvelles assignations.

MADAME DURAND.

Oubliez-vous que vous êtes l'accusée?

MADAME LORI.

Vous oubliez bien que vous êtes juge. Si je suis l'accusée, c'est que je l'ai bien voulu. Il ne tenait qu'à moi d'être à la place de M. Lori, et qu'il fût à la mienne; mais peu importe. De quoi s'agit-il? de nous séparer? Eh bien! qu'on nous sépare.

M. TAUPIN.

Calmez-vous, ma petite nièce, et laissez-nous procéder avec ordre. Pour couper court, demandons à monsieur Lori de déduire ses griefs.

M. LORI.

Oui, pour que madame se moque de moi.

MADAME LORI.

Je vous promets de vous écouter avec beaucoup de curiosité.

M. LORI.

Vous voyez bien déjà.

MADAME DURAND.

Parlez, parlez, mon neveu; nous saurons vous soutenir.

M. LORI, se levant.

J'accuse donc madame, *primo*..... *primo*, de n'avoir aucun égard pour son mari, et de ne me parler jamais qu'en riant; *secundo*, je l'accuse de m'accuser de n'être pas rangé dans ma conduite; *tertio*, et enfin..... *tertio*....

MADAME LORI.

Tertio.....

M. LORI.

Vous croyez que je suis embarrassé? Eh bien! madame, je vous accuse, oui, je vous accuse d'être, contre l'usage de toutes les femmes, de la dernière dissimulation avec moi.

M. BEAUNOIR.

S'il n'y a que cela, il faut lever la séance.

MADAME DURAND.

Il n'y a encore rien à lever, monsieur. (A M. Lori.) Cherchez donc un peu, mon neveu.

M. LORI.

Parbleu! cherchez vous-même. Ne m'avez-vous pas promis de me seconder?

MADAME DURAND, à part.

Le sot!

MADAME LEDOUX.

Et monsieur Benjamin qui vient si souvent chez vous?

M. LORI.

Monsieur Benjamin ne m'a jamais rien dit contre ma femme.

MADAME LEDOUX.

Mais pourquoi vient-il si souvent?

M. LORI.

Parce qu'il aime à jouer au trictrac, moi aussi, et que je le gagne toujours.

MADAME DURAND.

Il n'y vient qu'à cause de cela?

M. LORI.

Ah çà, mais suis-je aussi en état d'accusation pour que vous me fassiez toutes ces questions? Qu'a de commun monsieur Benjamin avec l'affaire qui nous occupe?

MADAME DURAND.

Celui-là est trop fort!

MADAME LORI.

Que le tribunal est heureux que je me sois donné la peine de venir pour le tirer d'embarras! Je ne procéderai pas avec autant de méthode, à beaucoup près, que monsieur Lori vient de le faire; mais je mettrai tous mes soins à ne pas fatiguer votre attention. Mon mariage avec monsieur Lori ne fut, comme vous le savez tous, que ce qu'on appelle un mariage de convenance, c'est-à-dire qu'il ne nous convenait ni à l'un ni à l'autre. Nous nous en aperçûmes en même temps; mais monsieur Lori s'en expliqua le premier. Il m'envoya promener; j'aurais pu y aller, qu'il n'aurait encore rien à dire. Où est donc le procès?

MADAME VERMONT.

Il n'est pas possible de porter plus loin l'oubli des convenances. Vous dormez, monsieur Vermont?

M. VERMONT, *se réveillant.*

Non, non, je réfléchis. Qu'y a-t-il donc?

MADAME DURAND.

Il y a que votre fille est une impertinente qui nous manque de respect.

MADAME LORI.

A vous, madame Durand? Quelle erreur! je n'ai jamais contesté celui qui vous est dû. C'est un bénéfice du temps.

M. LORI, *à part, en riant.*

Attrape, madame Durand!

MADAME VERMONT.

Monsieur Vermont, vous êtes père; parlez-lui donc.

M. VERMONT.

Ma fille!

MADAME LORI, à madame Vermont.

De grâce, madame, n'abusez pas contre moi de l'ascendant que vous donnent sur mon père et votre illustre naissance, et vos rares vertus, et cet attachement si désintéressé dont vous avez toujours fait profession pour lui.

M. LORI, à part.

Qu'elle est drôle! mon Dieu, qu'elle est drôle!

MADAME VERMONT, à son mari.

Vous ne voyez donc pas, monsieur, que c'est vous qu'on attaque dans ma personne?

MADAME LORI.

Non, madame, je ne vous identifie pas du tout avec mon père, et je sais aussi bien que qui que ce soit que depuis votre mariage avec lui il n'y a plus rien de commun entre vous deux.

(Tout le monde rit.)

M. LORI, à part.

Je l'embrasserais!

MADAME VERMONT, à part.

J'étouffe! (A M. Vermont.) Vous êtes d'accord avec elle sans doute, monsieur, et vous approuvez ses insolentes déclamations?

MADAME LORI.

Il me semble, madame, que mon ton n'a rien de déclamatoire. Je ne suis pas assez maladroite d'ailleurs pour vouloir lutter de déclamation avec vous.

M. VERMONT, *à madame Vermont.*

Ne croyez pas au moins, madame, que j'aie jamais rien dit à ma fille.

MADAME VERMONT, *dans la dernière colère.*

Je ne me donnerai seulement pas la peine de vous répondre. Ne me suivez pas, monsieur; je vous signifie que de ce moment je quitte votre maison.

M. VERMONT.

Comment donc! comment donc! madame! (*A sa fille.*) Ma fille, vous ne savez que me donner de l'embarras.

(*Madame Vermont sort, son mari la suit.*)

M. TAUPIN.

Quelle journée! Suivons-les. Il faut que je voie à arranger cela.

(*Il sort.*)

SCÈNE X.

M. et MADAME LORI, M. BEAUNOIR, MADAME DURAND, MADAME LEDOUX.

M. BEAUNOIR.

Ma nièce, je dois vous dire, avec l'impartialité qui me caractérise.....

MADAME DURAND.

Nous tiendrons bon jusqu'à la fin.

M. BEAUNOIR.

Je dois vous dire avec l'impartialité qui me caractérise.....

MADAME DURAND.

J'ai aussi une mercuriale à lui faire, moi.

M. BEAUNOIR.

Que l'esprit de révolte contre ses parens est un des signes précurseurs.....

MADAME DURAND.

Dans quelle voiture êtes-vous venue ici, madame?

M. BEAUNOIR.

Puisqu'il est impossible de dire un mot, je m'en vais.

MADAME LORI.

Vous m'abandonnez, mon oncle?

M. BEAUNOIR.

Qui pourrait tenir tête à ces dames?

MADAME LORI.

Moi!

MADAME DURAND.

Voilà bien de la présomption!

MADAME LORI.

Tenez, mesdames, donnez-moi cause gagnée, croyez-moi; ne me forcez pas d'appeler ma mémoire contre vous. Vous vivez si bien ensemble qu'il me serait pénible de rompre votre union. J'agis de bonne foi, comme vous voyez. Ne vous mêlez pas de ce qui me regarde. Pour moi, je vous réponds qu'il m'en coûtera peu de vous oublier.

M. BEAUNOIR.

Vous avez affaire à forte partie, ma nièce; mais vous me paraissez si sûre de votre fait que je vous quitte, ne voulant pas compromettre plus longtemps mon caractère dans un tel conflit de commérages.

(Il sort.)

SCÈNE XI.

M. et MADAME LORI, MADAME DURAND, MADAME LEDOUX.

MADAME DURAND.

Voyons qui de nous fera quitter place à l'autre. Vous n'avez pas répondu à la question que je vous ai faite. Dans quelle voiture êtes-vous venue ici?

MADAME LEDOUX.

Dans la voiture de monsieur Benjamin.

MADAME LORI.

Monsieur Benjamin n'a pas de voiture. C'était celle de son père, que madame Durand doit fort bien connaître, puisque c'est la même qui, il y a vingt ans, était tous les jours à ses ordres.

M. LORI, riant.

Où va-t-elle se rappeler ces choses-là?

MADAME DURAND, regardant son neveu.

Mais voyez donc quel rôle il joue!

MADAME LEDOUX.

Je ne chercherai pas à embarrasser madame;

mais je lui demanderai seulement d'où vient le nom de petit cousin qu'elle donne à monsieur Benjamin. Serait-il de la famille, par hasard ?

MADAME LORI.

C'est une façon de parler, comme on dit généralement, pour désigner vos deux orphelins, les enfans de madame Ledoux, quoiqu'on sache fort bien que monsieur Ledoux n'était pas leur père.

M. LORI.

Jamais je ne me suis autant amusé.

MADAME DURAND, *à M. Lori.*

Monsieur, faites vos réflexions. Si vous restez davantage avec cette femme, vous pouvez renoncer à mon héritage.

MADAME LORI.

Il y a long-temps que j'ai prévenu monsieur qu'il n'a rien à perdre de ce côté, et que vos dispositions sont faites en faveur d'un mortel qui vous est plus cher.

MADAME DURAND.

Mon neveu, que veut-elle dire ?

MADAME LORI.

Demandez à madame Ledoux.

MADAME DURAND.

Ma sœur!

MADAME LEDOUX, *embarrassée.*

En vérité, si je comprends....

MADAME LORI.

Il faut donc que je vous remette sur la voie. Je vous ai prévenues, mesdames, de ne pas pousser les choses trop loin. Vous n'avez tenu aucun compte d'un avis prudent; ce n'est pas ma faute.

MADAME LEDOUX.

Allons-nous-en, ma sœur.

MADAME DURAND.

Non certainement.

MADAME LEDOUX.

J'espère bien, madame, que vous n'abuserez pas d'un secret qui n'est pas le vôtre et que vous avez promis de garder.

MADAME LORI.

Je vous demande pardon, madame Ledoux; vous me jugez plus favorablement que je le mérite. Je suis une ingrate; je vais abuser de la confiance que vous avez eue en moi; malheureusement j'y suis forcée. Votre motif était si louable! Vous n'avez fait l'aveu du testament de votre sœur que pour décider le mariage de monsieur Coco, son filleul, avec Maria, ma femme de chambre, qui ne l'aurait pas épousé sans cela.

MADAME DURAND.

Qu'entends-je! Coco est marié!

MADAME LORI.

Ce pauvre garçon en perdait la tête.

MADAME DURAND

Cela n'est pas possible! Et avec une femme de

chambre ! et c'est madame Ledoux qui s'est prêtée à cette infamie ! Au reste je la reconnais bien là. (*A madame Ledoux.*) Vous avez espéré qu'en apprenant ce mariage j'abandonnerais ce monstre de Coco, et que vous tourneriez à votre profit et à celui de vos.... Ne remettez plus les pieds chez moi ; je ne veux vous voir de ma vie.

MADAME LEDOUX.

Comment donc, ma sœur ?

MADAME DURAND.

Ne m'appelez plus votre sœur ; je vous renie, et je vais divulguer partout l'histoire du testament que vous avez fait en faveur de vos deux magots. O ciel ! Coco marié !

(*Elle sort avec tous les signes du désespoir.*)

SCÈNE XII.

M. et MADAME LORI, MADAME LEDOUX.

M. LORI.

Quoi ! ma bonne tante aussi m'avait déshérité ?

MADAME LEDOUX.

Je suis maîtresse de mon bien, entendez-vous ? je ne le dois à personne. Je n'aurais pas fait ce testament, que je le ferais aujourd'hui pour me venger de vous et de votre femme, qui est bien la personne la plus noire, la plus....

MADAME LORI.

Calmez-vous, madame Ledoux; votre testament est un acte très-légitime, et je vous félicite de n'être plus obligée d'en faire un secret. Quant à votre rupture avec votre sœur, il me semble que cela change si peu de chose à l'amitié que vous aviez l'une pour l'autre, qu'à peine vous en apercevrez-vous. De quoi pourriez-vous donc m'en vouloir?

MADAME LEDOUX, *avec une fureur concentrée.*

Il ne vous manque rien, madame. Je n'ai jamais vu de femme plus complète que vous.

(*Elle sort.*)

SCÈNE XIII.

M. et MADAME LORI, M. TAUPIN.

M. TAUPIN, *qui a entendu les derniers mots de madame Ledoux.*

Vous avez fait votre paix avec les tantes, à ce qu'il me paraît, puisque madame Ledoux vous fait des complimens. Tant mieux, tant mieux.

M. LORI.

Vous vous y connaissez! Elles sont plus furieuses que jamais contre nous; et, pour comble de bonheur, ma femme a encore trouvé moyen de les brouiller toutes les deux ensemble.

M. TAUPIN.

Est-il possible! Oh bien je puis vous répondre que leur rancune tiendra long-temps, si elle est aussi

bien enracinée que celle de madame Vermont contre son mari. Quelque chose que j'aie pu dire, et je sais tout ce que l'on peut dire en pareille circonstance, c'était comme si je n'eusse pas parlé. Il serait plaisant que vous fussiez les seuls qui sortissiez bons amis de ce tribunal.

M. LORI.

C'est ce qui nous arrivera.

MADAME LORI.

Non pas, monsieur. Votre caractère est trop incertain pour que je puisse jamais compter sur vous.

M. LORI.

Tu aurais raison, ma chère Adèle, si je n'avais pas formé le dessein de me corriger.

MADAME LORI.

Il est trop tard.

M. LORI.

Accorde-moi seulement un délai d'un mois, et si tu ne trouves pas de changement dans ma conduite, si tu as encore à te plaindre de moi, je consens d'avance à tout ce que tu voudras.

MADAME LORI.

Vous promettez plus que vous ne pourrez tenir.

M. LORI.

Oh! que non. Comme je sais d'où vient tout le mal.....

MADAME LORI.

Vous le savez?

M. LORI.

Oui, oui, je le sais.

MADAME LORI.

Et d'où vient-il, s'il vous plaît?

M. LORI.

Tu ne voudras pas en convenir.

MADAME LORI.

Peut-être. Dites.

M. LORI.

Tu as toujours été trop jalouse.

MADAME LORI, *riant aux éclats.*

Moi!

M. LORI.

Tu as beau rire; oui, toi.

MADAME LORI.

Il faut que vous me le disiez aussi affirmativement pour que j'en sois sûre.

M. LORI.

Si je ne te donne plus sujet de l'être, oublieras-tu le passé?

MADAME LORI.

Mon petit oncle, que dois-je faire?

M. LORI.

Parlez pour moi, monsieur Taupin.

M. TAUPIN.

Ma petite nièce, un peu d'indulgence, je vous

en prie. Que je ne sois pas obligé de dire comme Titus : « J'ai perdu ma journée. »

MADAME LORI.

De l'érudition ! mon petit oncle, je n'ai jamais su résister à de l'érudition. J'y mets une condition pourtant, c'est que nous irons passer le mois d'épreuve à Paris, pour laisser aux propos le temps de se dissiper entièrement.

M. LORI.

Comment donc ! je suis trop heureux que tu m'offres cette occasion de faire une chose qui te soit agréable. Que j'étais sot, mon Dieu ! de consentir à me séparer d'une petite femme comme elle ! Je ne serais pas son mari, que je donnerais tout au monde pour le devenir. Elle est si drôle ! elle a tant d'esprit !

M. TAUPIN.

Ce n'est pas à moi qu'il faut dire cela ; je n'ai jamais varié sur son compte. N'est-il pas vrai, ma petite nièce ?

MADAME LORI.

C'est une justice que j'aime à vous rendre, mon bon petit oncle ; au milieu de toutes les calomnies qui m'accablaient, vous m'êtes resté fidèle.

M. TAUPIN.

Il n'est pas facile de m'en faire accroire.

M. LORI.

Ni à moi non plus ; je ne sais pas où j'avais la tête.

M. TAUPIN.

Qui est-ce qui n'a pas ses momens d'erreur ?

M. LORI.

Pauvre petite femme! je ne veux plus croire que toi. Embrassez-la, mon petit oncle.

M. TAUPIN, *dans le dernier attendrissement.*

Allons, ne voilà-t-il pas que je suis aussi son petit oncle à lui! Ils me feront mourir. Vous êtes tous deux de charmans enfans, et bien dignes l'un de l'autre.

(*Il embrasse madame Lori.*)

M. LORI.

Dès demain, nous partirons pour Paris.

MADAME LORI.

Dès demain, ce serait trop prompt. Monsieur Benjamin doit y faire un voyage de quelques jours; il faut attendre qu'il soit revenu.

M. LORI.

Pourquoi cela? Il viendra avec nous.

MADAME LORI.

Ce n'est pas possible.

M. LORI.

Quel empêchement y vois-tu? Notre calèche est assez grande.

MADAME LORI.

Monsieur Taupin me comprend bien.

M. TAUPIN.

A cause des mauvaises langues? De quelque façon que vous vous y preniez, espérez-vous les faire

taire? Si elles ne disent pas une chose, elles en diront une autre.

M. LORI.

Vraiment, nous serions bien bons de nous gèner pour elles. Au contraire, je trouve plaisant de les dérouter; on verra quel cas je fais de leurs sottises.

MADAME LORI.

Vous avez tous deux plus d'expérience que moi; je dois m'en rapporter à vous. Mais voyez un peu, si j'avais manqué de présence d'esprit, quel triomphe j'apprêtais à ces méchantes femmes! Elles m'ont forcée d'allumer la guerre partout; vous savez si c'est dans mon caractère.

M. LORI.

Tu as bien fait, tu as bien fait; ne te repens pas. Qu'elles se chamaillent et qu'elles nous laissent tranquilles; elle n'ont que ce qu'elles méritent. Elles y regarderont à deux fois maintenant avant de chercher à mettre le trouble dans les ménages. (Avec assurance.) Ah! diable!

ENTRE L'ARBRE ET L'ÉCORCE IL NE FAUT PAS METTRE LE DOIGT.

LE VOYAGE,

OU

QUI A COMPAGNON A MAITRE.

PERSONNAGES.

MADAME DEMBRUN.
MONSIEUR FLAMET.
JÉRICHO, domestique de M. Flamet.
SUZANNE, femme de chambre, MARGUERITE, cuisinière, CLÉMENT, domestique, de madame Dembrun.
UNE AUBERGISTE DE RAMBOUILLET.
JOSÉPHINE, fille de l'aubergiste.
UNE LIMONADIÈRE D'ÉPERNON.
COCO, fils de la limonadière.
UN ROULIER.
MONSIEUR SÉNÈS.
MADAME SÉNÈS.
LUDOVIC, frère de madame Sénès.
ANTOINE, cocher de M. Sénès.

La première scène se passe à Paris, dans la maison de madame Dembrun ;
La seconde à Rambouillet, dans une auberge vis-à-vis la poste aux chevaux ;
La troisième dans un café d'Épernon ;
La quatrième à Chartres, dans l'auberge tenant la poste ;
Et la cinquième, dans une partie du parc de M. Sénès.



LE ROULIER.

IL SEMBLERAIT QUE JE NE SAIS PAS VIVRE.

Le Voyage. Sc. 11

LE VOYAGE.

SCÈNE I.

(Paris. — Un salon.)

MADAME DEMBRUN, SUZANNE.

(Elles sont occupées toutes les deux à terminer des préparatifs de voyage.)

MADAME DEMBRUN.

Vous m'assurez bien, Suzanne, que vous l'avez mise dans la voiture?

SUZANNE.

Oui, madame, moi-même, il n'y a qu'un instant. Elle est bien enveloppée, et dans le petit coffre de derrière, afin qu'on puisse la prendre quand on voudra s'en servir, sans être obligé de rien déranger.

MADAME DEMBRUN.

Parfait. Ah! c'est que c'est un meuble si essentiel en voyage, surtout pour moi.

SUZANNE.

Voilà huit jours que nous faisons des préparatifs; voilà près de deux mois que je sais que nous irons à Barrèges. Il est six heures du matin; dans une demi-heure, trois quarts d'heure au plus tard, nous serons

en route, et je ne reviens pas encore que madame aille chercher si loin des eaux avec la fraîcheur qu'elle a.

MADAME DEMBRUN.

Fraîcheur, fraîcheur! c'est bientôt dit. Je connais bien ma fraîcheur; c'est une fraîcheur qui ne se soutient pas. Je viens de me lever, il n'est pas bien étonnant que mon teint soit reposé; mais tout à l'heure peut-être ce ne sera plus cela. Je veux une fraîcheur qui me dure, une fraîcheur qui reste. Allez, allez, Suzanne, chacun sait bien ce qu'il lui faut.

SUZANNE.

Ainsi les eaux de Barrèges c'est pour être frais? Eh bien! monsieur Flamet, avec qui nous allons voyager, il veut donc être frais aussi, lui?

MADAME DEMBRUN.

Monsieur Flamet est un savant qui s'occupe d'un grand ouvrage; il a besoin d'aller en Gascogne pour savoir la vérité sur plusieurs choses dont il veut parler; il s'arrêtera en chemin; je ne suis pas pressée; j'aurai le temps de connaître le pays. Mais comme, en outre de sa science, il a encore des obstructions, il profitera du voisinage des eaux pour les prendre en même temps que moi.

SUZANNE.

On disait que tous les savans étaient pauvres; monsieur Flamet a pourtant une calèche bien commode.

MADAME DEMBRUN.

C'est cela qui m'a décidée. J'aurais été obligée d'en

louer une; Dieu sait ce que j'aurais trouvé; au lieu qu'il ne m'en coûtera que ma part des frais de voyage.

SUZANNE.

Et lui, ça lui est égal d'avoir une société.

MADAME DEMBRUN.

Cela lui sera fort agréable, au contraire.

SUZANNE.

C'est vrai.

(Clément entre.)

CLÉMENT.

Madame, j'ai songé à une chose cette nuit; je ne sais pas si j'ai eu raison : ce serait de profiter de ce que madame me laisse à Paris pour voir à me marier.

MADAME DEMBRUN.

Le moment est bien choisi en effet.

CLÉMENT.

Comme je n'aurai rien à faire....

MADAME DEMBRUN.

Qui vous a dit cela? N'aurez-vous pas mon appartement à soigner? Il y a des vers partout, des papillons en quantité; j'ai donné des ordres pour remettre à neuf ma chambre à coucher et le salon; je ne veux pas que vous perdiez de vue les ouvriers. Quel temps prendriez-vous pour votre mariage?

CLÉMENT.

Si c'est comme cela, madame, je n'y pense plus.

MADAME DEMBRUN.

Avez-vous nettoyé les carcels et les autres lampes? les avez-vous serrées dans l'office?

CLÉMENT.

Oui, madame.

MADAME DEMBRUN.

Vous n'avez plus rien à y mettre?

CLÉMENT.

Non, madame.

MADAME DEMBRUN.

Apportez-m'en la clef.

(Clément sort.)

MADAME DEMBRUN, à Suzanne.

Est-ce qu'il a une amoureuse?

SUZANNE.

Il n'a rien du tout, madame.

MADAME DEMBRUN.

Alors que vient-il donc me conter, cet imbécile-là?

CLÉMENT.

Madame, voici la clef, voici les chevaux de poste, et voici ce monsieur.

(M. Flamet entre.)

MADAME DEMBRUN.

Bonjour, monsieur Flamet. Je suis toute prête, comme vous voyez; je parie que vous ne vous y attendiez pas?

M. FLAMET.

Pardonnez-moi, madame.

MADAME DEMBRUN.

Une femme qu'on n'a jamais vue que dans le monde, toujours élégante, toujours recherchée dans sa toilette, on doit craindre qu'elle ne soit bien petite-maîtresse. En voyage, moi, je suis un garçon, un véritable garçon.

M. FLAMET.

Tant mieux.

MADAME DEMBRUN.

Telle que vous me voyez, il y a déja une heure que je suis sur pied.

M. FLAMET.

Si vous êtes prête, les chevaux doivent être attelés, nous pouvons partir.

MADAME DEMBRUN.

Quand vous voudrez. Clément, aidez Suzanne à descendre ce sac de nuit et ce carton.

(Clément et Susanne sortent.)

MADAME DEMBUN.

Vous ne serez pas fâché d'avoir mon sac de nuit pour mettre sous vos pieds.

M. FLAMET.

J'avais le mien.

MADAME DEMBRUN.

Deux sacs de nuit, n'est-ce pas beaucoup?

M. FLAMET.

Nous n'avons pas autre chose dans la voiture?

MADAME DEMBRUN.

Absolument que cela, et le carton qu'on vient de descendre.

M. FLAMET.

Votre femme de chambre montant sur le siége à côté de mon domestique....

MADAME DEMBRUN, *éclatant de rire.*

Que dites-vous donc? Suzanne sur un siége de cocher! Elle ferait une belle mine si elle vous entendait!

M. FLAMET.

Vous comptez la mettre avec nous?

MADAME DEMBRUN.

Il n'y a pas de doute. Vous ne connaissez pas Suzanne.

M. FLAMET.

Tout ce que je sais, c'est qu'elle est bien grosse.

MADAME DEMBRUN.

On croirait cela; eh bien! dans une voiture on ne s'en aperçoit pas. Suzanne tient à une très-bonne famille de cultivateurs; elle a du bien dans son pays; elle me sert plutôt par affection qu'autrement; et si jamais elle me quittait, ce ne serait que pour retourner chez elle. Vous voyez bien d'après cela que ce n'est pas une fille qu'on puisse aventurer sur un siége de cocher.

(Clément entre.)

CLÉMENT.

Madame, est-ce tout?

MADAME DEMBRUN.

Absolument tout. Prenez ce châle, mon ombrelle et ma petite boîte à ouvrage; vous les mettrez tout

bonnement dans le filet (A M. Flamet.) De cette façon-là, nous n'en serons pas embarrassés.

CLÉMENT.

Il n'y a pas de filet, madame.

M. FLAMET.

Il doit y en avoir un; mon domestique aura cru inutile de l'attacher, je vais y aller voir.

(Il sort.)

MADAME DEMBRUN.

Qu'est-ce donc que fait Marguerite, que je ne l'ai pas encore vue ce matin?

CLÉMENT.

Elle apprête la chaufferette de voyage que madame a achetée pour si par hasard il faisait froid en route.

MADAME DEMBRUN.

Il ne faut pas un siècle pour cela. J'allais oublier mon oreiller; il est sur le canapé de ma chambre, portez-le tout de suite.

(Clément sort; Suzanne entre.)

SUZANNE.

Je viens de faire aussi mon petit emménagement. Il est drôle, ce monsieur; ça n'avait pas l'air de lui faire plaisir.

MADAME DEMBRUN.

Bast, bast! il ne faut pas y prendre garde. Ne s'était-il pas mis dans la tête de vous faire monter sur le siége à côté de son domestique!

SUZANNE.

Par exemple!

MADAME DEMBRUN.

Vous jugez comme je lui ai répondu.

SUZANNE.

C'est à l'anglaise, mais ça n'en est pas moins atroce. Exposer une femme à l'injure du temps, pendant tout un voyage, comme si c'était un chien ! Il ne me plaît pas à moi ce monsieur-là, madame.

MADAME DEMBRUN.

J'avais encore une autre raison que je ne lui ai pas dite; mais, en vérité, je ne suis pas d'âge à m'enfermer dans une voiture tête à tête avec un homme qui ne m'est rien du tout.

SUZANNE.

Un homme que madame ne connaît presque pas.

(M. Flamet entre.)

M. FLAMET.

Le filet est tendu; j'y ai placé moi-même votre châle, votre ombrelle, et la boîte à ouvrage.

MADAME DEMBRUN, frappant du pied en signe d'impatience.

Mais Marguerite? Suzanne, voyez donc ce qu'est devenue Marguerite.

M. FLAMET.

C'est votre cuisinière? elle vient d'apporter une chaufferette dans la voiture.

MADAME DEMBRUN.

Elle a des clefs à me remettre; et puis ne faut-il pas que je lui répète toutes mes recommandations? Faites-la venir, Suzanne. (Suzanne sort.) C'est étonnant ce qu'il

y a à dire et à faire quand on quitte sa maison. Les hommes ne connaissent pas tout cela.

M. FLAMET, souriant.

Non. En général, les hommes n'ont pas d'affaires.

MADAME DEMBRUN.

Vous riez! Mais c'est très-vrai. (A Marguerite qui entre.) Arrivez donc, Marguerite.

MARGUERITE.

Me v'là, madame.

MADAME DEMBRUN.

Vos clefs. (Marguerite lui remet plusieurs clefs qu'elle enferme dans un secrétaire.) Vous ne vous êtes pas trompée pour les étiquettes?

MARGUERITE.

Madame peut voir.

MADAME DEMBRUN.

Ah çà! Marguerite, je n'ai pas besoin de vous recommander de bien prendre garde à la maison. Vous surveillerez Clément pour qu'il ne s'absente que le moins possible. Si vous avez à vous plaindre de lui, faites-moi écrire. Vos confitures, cerises, abricots et groseilles, même quantité qu'à l'ordinaire. Mais surtout, Marguerite, ayez bien soin de Bibi. Pas de viande, toujours de la pâtée; la petite muselière pour peu que vous la sortiez, ne fût-ce que sur le pas de la porte. (A M. Flamet.) C'est un grand sacrifice que je m'impose de ne pas emmener ma pauvre Bibi; mais je me suis fait une loi de ne pas vous gêner.

M. FLAMET.

Si nous partions?

MADAME DEMBRUN.

J'oublie encore une foule de choses, j'en suis sûre. Au surplus, je vous écrirai, Marguerite. Mais Bibi, ma pauvre Bibi, je ne peux pas trop vous répéter cela.

MARGUERITE, *montrant des draps qui sont sur un siége.*

Et ces draps que madame voulait emporter pour les auberges?

M. FLAMET, *à part.*

Bonté du ciel! (*Haut.*) Ils sont inutiles; j'en ai fait mettre dans le coffre, et je les céderai volontiers à madame.

MADAME DEMBRUN.

Est-ce bien sûr que vous en ayez fait mettre?

M. FLAMET.

Très-sûr, très-sûr.

MADAME DEMBRUN.

Alors partons, monsieur Flamet; que voulez-vous que je vous dise?

(*Clément entre.*)

CLÉMENT.

Madame, le postillon craint une chose qui est assez juste; la voiture ne pourra pas passer sous la porte cochère avec cette grande boîte qu'on a attachée pardessus la vache.

MADAME DEMBRUN.

Vous auriez dû prévoir cela plus tôt.

CLÉMENT.

Il fallait bien la mettre, puisque ce sont les chapeaux de madame.

MADAME DEMBRUN.

Qu'on la détache avec précaution; on sortira la voiture dans la rue, et on remettra la boîte ensuite. Veillez un peu à cela, monsieur Flamet; ces gens-là sont si gauches!

M. FLAMET.

Vous ne pourriez pas vous passer de cette boîte?

MADAME DEMBRUN, riant.

C'est bien là une question de célibataire! Une femme se passer de chapeaux!

M. FLAMET, laissant percer de l'humeur.

Dépêchons-nous, Clément.

(Il sort avec Clément.)

MADAME DEMBRUN, à Marguerite.

Marguerite, vous êtes adroite; je me méfie un peu de ce que vient de me dire M. Flamet au sujet des draps qu'il prétend avoir fait mettre dans le coffre; prenez toujours ceux-ci, et pendant qu'il sera occupé de ma boîte, glissez-les sous son coussin, le coussin à gauche, vis-à-vis la place de Suzanne. Ne vous avisez pas d'en mettre de mon côté; je n'en veux pas, je serais assise trop haut.

MARGUERITE.

Laissez-moi faire, madame.

(Elle prend les draps et s'en va.)

MADAME DEMBRUN, seule.

Je ne crois pas M. Flamet très-galant; que m'importe! je suis si peu exigeante. Mais je connais vingt femmes au moins qui l'auraient rendu bien malheu-

reux dans un voyage comme celui que nous allons faire ensemble.

(Clément entre, et un peu après Marguerite.)

CLÉMENT.

C'est fait, madame.

MADAME DEMBRUN.

Quoi! déjà?

CLÉMENT.

Ce monsieur est si adroit!

MADAME DEMBRUN.

Il n'en a pas l'air.

MARGUERITE.

Pour sa peine, je lui ai fait un bon petit siége avec les draps.

MADAME DEMBRUN.

Il s'en apercevra peut-être.

MARGUERITE.

Que non.

MADAME DEMBRUN.

D'ailleurs, s'il en a réellement emporté, je les lui laisserai; il n'aura pas à se plaindre.

CLÉMENT.

Il vous attend en bas; il a déjà fait placer mademoiselle Suzanne.

MADAME DEMBRUN.

Allons, il n'y a plus à s'en dédire. Clément, descendez ce chapeau et ma pelisse. Adieu, Marguerite.

Du soin, de la propreté et une grande surveillance. Aussitôt que je serai installée aux eaux, je vous enverrai mon adresse, afin que vous puissiez me donner des nouvelles de Bibi. Je m'en irai donc sans la voir, cette pauvre Bibi! (Faisant un effort sur elle-même.) Allons, allons, il faut être raisonnable. Adieu, adieu, Marguerite.

(Elle sort avec Clément.)

MARGUERITE, seule.

Quelle histoire qu'un voyage! Je n'ai pas fait tant d'embarras, moi, quand je suis venue de mon pays, et me v'là tout de même. (Elle s'assied sur un canapé et se renverse sur un des coussins.) Ma fine, je ne suis pas fâchée d'avoir deux mois devant moi pour respirer.

(Clément entre.)

CLÉMENT.

Ils sont enfin partis! A la grâce de Dieu!

MARGUERITE.

Voyez-vous, Clément, je fais la dame.

CLÉMENT, s'asseyant auprès d'elle.

Et moi le monsieur.

(Il l'embrasse.)

MARGUERITE.

Prenez donc garde.

CLÉMENT.

J'ai fermé la porte de l'antichambre; nous sommes ici comme au bout du monde.

(Il veut encore l'embrasser.)

MARGUERITE.

Finissez, Clément. Si vous comptez prendre ce train-là, vous vous trompez.

CLÉMENT.

Nous ne sommes que nous; il faut bien rire un peu.

MARGUERITE.

Qu'est-ce que c'est que ce monsieur qui emmène madame? Il me semble que je ne l'ai jamais vu ici.

CLÉMENT.

Il y est venu deux ou trois fois depuis quelque temps. C'est un monsieur que madame rencontrait dans des maisons où elle va. Il a parlé qu'il voulait aller aux mêmes eaux où madame voulait aller; alors ils ont trouvé que ce serait moins coûteux de faire la route ensemble. Madame y a gagné le loyer d'une voiture, puisque ce monsieur en avait une, et moi j'y perds que j'aurais peut-être été avec elle.

MARGUERITE.

Et votre bonne amie, qu'est-ce qu'elle serait devenue pendant ce temps-là?

CLÉMENT.

Ce n'est plus ma bonne amie à présent. Le portier m'a fait une observation : « Qu'est-ce que vous allez faire? qu'il m'a dit; épouser une femme qui a quatre ans de plus que vous! Vous ne savez donc pas qu'une femme qui a quatre ans de plus que son mari, c'est comme si elle avait huit ans de plus? Les femmes sont toujours plus vieilles que les hommes. Si elle a huit ans de plus que vous, vous avez huit ans de moins qu'elle; c'est une différence de seize ans entre vous deux, c'est trop. »

MARGUERITE.

Quel diable de calcul me faites-vous là?

CLÉMENT.

Il suffit que je le comprenne; d'ailleurs mon idée à présent est pour les cuisinières, pour les jolies petites cuisinières.

(Il la prend à bras le corps.)

MARGUERITE, se débarrassant.

Oui, et mâmzelle Suzanne vient de me dire que vous aviez demandé à madame la permission de vous marier.

CLÉMENT.

Tiens, vous êtes bonne! c'était pour l'empêcher de me faire des sermons. Un homme qui pense à se marier, il n'y a pas besoin de lui prêcher la morale. Elle part tranquille du moins, la chère dame. (Il rit.) D'avoir cet appartement à nous seuls pendant deux mois, je ne sais pas, mais ça me paraît bien gentil! Et à vous? (Il rit plus fort.) Madame, qui a tant peur que nous ne laissions les vers manger ses matelas, il y aurait un bon moyen; ce serait de faire son lit tous les jours...... D'un autre côté, vous me direz: Faire un lit qui n'a pas été défait.... (Il l'entraîne avec lui sur le canapé.) Ah! la petite Marguerite!

MARGUERITE, prenant l'air sérieux.

Assez de ces plaisanteries-là, monsieur Clément; entendez-vous? C'est bon pour un moment; mais n'faut pas que ça recommence.

CLÉMENT.

D'être maîtres ici, comment, ça ne vous remue

pas plus que ça, vous? C'est drôle. Moi, ça me remue, ça me remue d'une manière tout-à-fait extraordinaire.... c'est-à-dire....

(On entend le bruit d'un fouet de poste.)

MARGUERITE, qui a couru à la croisée.

V'là de quoi vous remuer bien autrement. Dieu me pardonne, c'est la calèche qui revient. Allez donc voir.

CLÉMENT.

A l'autre, à présent.

(Il sort précipitamment.)

MARGUERITE, seule.

Est-ce que madame aurait assez de son voyage? Elle en serait bien capable.

(Jéricho entre.)

JÉRICHO.

Que les femmes sont ennuyeuses!

MARGUERITE, lui faisant la révérence.

Je vous suis obligée, monsieur.

JÉRICHO.

Mettons que j'ai dit les vieilles femmes; ça ne vous regardera pas. C'est vrai; à peine touchions-nous à la barrière, que monsieur me dit de faire retourner le postillon, parce que votre maîtresse avait oublié quelque chose; c'est sa boîte aux drogues.

MARGUERITE.

Où madame a-t-elle dit qu'était sa boîte?

JÉRICHO.

Voici la clef de son secrétaire; vous y chercherez

une autre clef qui est celle de l'armoire du salon, entre la cheminée et la fenêtre; c'est là que vous trouverez ce qu'elle demande.

MARGUERITE, ouvrant le secrétaire et ensuite l'armoire.

Je suis étonnée qu'elle n'ait pas envoyé mamzelle Suzanne.

JÉRICHO.

Vous en parlez bien à votre aise. De la façon qu'ils sont empilés dans la voiture, il faut bien qu'ils y restent. En vérité, si je sais comment ils en sortiront!

(Clément entre.)

CLÉMENT.

Avez-vous trouvé, Marguerite?

MARGUERITE.

Pas plus de boîte que sur la main.

CLÉMENT.

Alors il faut prendre la clef du chiffonnier; si ce n'est pas dans le chiffonnier, vous chercherez, à ce que m'a dit madame, dans le dernier meuble qu'elle a fait faire.

MARGUERITE.

J'ai toutes les clefs qu'elle m'indique, nous allons voir.

(Elle entre dans une autre chambre.)

JÉRICHO.

C'est singulier, monsieur Clément; je suis vieux, je ne devrais aimer que les vieilles; ce serait plus dans mon âge: eh bien! je ne sais comment ça se fait, plus je vais, moins je puis m'y accoutumer. Elles ont be-

soin de tant de choses! C'est un tourment perpétuel. Les jeunes, du moins, savent ce qu'il leur faut, c'est tout clair. Je vous demande un peu, des drogues pour voyager!

CLÉMENT.

On peut tomber malade.

JÉRICHO.

N'y a-t-il pas partout des médecins et des apothicaires? Dieu me préserve des maîtresses qui se mêlent de médecine! La première que j'ai servie était dans ce goût-là; pour un oui, pour un non, elle vous purgeait, elle vous mettait à la diète; elle appelait ça être bonne maîtresse. Elle aurait bien mieux fait de nous payer et de nous nourrir, comme ça se doit.

CLÉMENT.

Vous avez bonne mémoire de vous ressouvenir de si loin.

JÉRICHO.

Quand on est sur un siége tout seul, en plein air, que voulez-vous qu'on fasse? Il faut bien ruminer sur le temps passé. Votre maîtresse me rappelle si bien celle dont je vous parle, que c'est comme si je la voyais. C'est le même tâtillonnage; ça me fait trembler.

MARGUERITE entre, une boîte sous le bras.

J'ai enfin réussi. (Elle renferme dans le secrétaire les clefs qu'elle y avait prises.) Tenez, Clément, portez cette boîte à madame, avec la clef de son trésor.

(Clément emporte la boîte et la clef.)

JÉRICHO.

Au revoir, mamzelle Marguerite. Pourquoi n'êtes-vous pas venue avec nous, plutôt que mademoiselle Suzanne?

(Il sort.)

MARGUERITE, le regardant s'en aller.

Ça l'aurait ben avancé. Il faut espérer, cette fois-ci, qu'ils ne reviendront plus. Je n'en jurerais pas, cependant.

(Clément entre en dansant.)

CLÉMENT.

Marguerite, vite un bon déjeûner!

MARGUERITE.

Pour qui?

CLÉMENT.

Pour nous deux. C'est Bibi qui nous régale. Madame ne voulait-elle pas la prendre encore dans sa voiture? Si vous eussiez vu l'air piteux dont ce pauvre M. Flamet m'a regardé en entendant ça, les larmes vous en seraient venues aux yeux. Ma foi! j'avoue que j'ai eu pitié de lui; j'ai fait un mensonge; j'ai dit que Bibi était sortie avec vous pour respirer l'air frais du matin.

MARGUERITE.

Madame ne sait donc pas que c'est moi qui ai trouvé sa boîte?

CLÉMENT.

Est-ce qu'ils peuvent rien savoir dans cette voiture? Ils sont déjà à moitié asphyxiés. Mademoiselle Suzanne a l'air d'une morte. Pas moins, M. Flamet a

conservé assez de tête pour me glisser cette pièce de cent sous par reconnaissance.

MARGUERITE.

C'est un brave homme.

CLÉMENT.

Allons remercier Bibi.

MARGUERITE.

La remercier! Pardine! vous avez ben de la conscience. Elle nous doit ben ça pour toutes les peines qu'elle nous donne, la vilaine bête qu'elle est.

(Ils sortent.)

SCÈNE II.

(Rambouillet. — Une petite auberge vis-à-vis la poste. — Au milieu de la salle une table couverte de différens plats.)

MADAME DEMBRUN, M. FLAMET, SUZANNE, L'HOTESSE, JOSÉPHINE.

MADAME DEMBRUN.

J'avais toujours cru que Rambouillet était beaucoup plus loin de Paris.

M. FLAMET.

Douze lieues.

MADAME DEMBRUN.

Eh bien! mais nous avons fait ces douze lieues-là bien lestement. Je ne suis pas plus fatiguée que si je sortais de mon lit. Vous n'avez pas été incommodé

d'avoir changé de place avec Suzanne? Un homme, qu'est-ce que ça lui fait d'être sur le devant ou sur le derrière d'une voiture?

L'HOTESSE.

Madame veut-elle prendre quelque chose?

MADAME DEMBRUN.

Pas moi; mais monsieur.

M. FLAMET.

Vous ne déjeûnez pas?

MADAME DEMBRUN.

Je ne suis pas pressée. Quand nous aurons encore fait une poste ou deux, je verrai. Je prendrai peut-être un peu de café à la crême, mais sans nous arrêter. (A l'hôtesse.) Ce que je voudrais pour le moment, madame, ce serait une chambre un peu propre, si vous en avez une.

L'HOTESSE.

Toutes celles que j'ai sont très-propres, madame, et même trop propres; car je sais ce qu'elles m'ont coûté à faire arranger.

MADAME DEMBRUN.

Allons, tant mieux. Faites-m'en ouvrir une, et qu'on y porte du feu.

M. FLAMET.

Du feu! au mois de juin! Est-ce que vous avez froid?

MADAME DEMBRUN.

Je ne sais pas, mais c'est égal. Venez, Suzanne.

SUZANNE, fixant les yeux sur la table.

Si madame mangeait un peu?

MADAME DEMBRUN, avec dédain.

De ce qui est là-dessus? Je ne veux pas déranger les mouches. Pourquoi ne couvrez-vous pas tout cela, madame? On fait à présent des cloches qui sont si commodes.

L'HOTESSE.

C'est le déjeûner de la diligence qui va arriver.

MADAME DEMBRUN.

Pour des voyageurs de diligence, c'est autre chose. (A Joséphine.) Petite, demandez au domestique un sac de nuit, rouge et vert, qui est dans la voiture. Mangez, monsieur Flamet; déjeûnez à votre aise; je vous donnerai tout le temps.

(Elle sort avec Suzanne et l'hôtesse; Joséphine sort d'un autre côté.)

M. FLAMET, seul.

(Il se promène avec l'air de la plus grande contrariété; petit à petit il s'apaise, et finit par sourire.)

Il faut prendre mon parti; c'est fait. Qui diable se serait imaginé qu'une femme d'une apparence si tranquille, d'un accueil si gracieux dans un salon, pût être une compagne de voyage aussi incommode? Ce qu'il y a de charmant, c'est qu'elle ne s'en doute pas le moins du monde.

(Jéricho entre.)

JÉRICHO.

Monsieur, le postillon dit bien qu'il faut remonter les soupentes; ces deux dames sont si lourdes!

M. FLAMET.

Vous avez une clef anglaise; faites-vous aider, et arrangez cela.

JÉRICHO.

Est-ce que nous ne déjeûnerons pas?

M. FLAMET.

Si fait. Ainsi dépêchez-vous.

JÉRICHO.

Que monsieur n'ait pas d'inquiétude. Je meurs de faim.

(Il sort.)

M. FLAMET, tournant autour de la table.

Je ne sais pas si on peut disposer de ce qui est sur cette table. Madame Dembrun a emmené l'hôtesse et sa fille; il n'y a personne à qui parler. Le déjeûner de la diligence a fort bonne mine. (A l'hôtesse qui entre.) Ah! madame, je voulais vous demander ce que vous auriez à me donner.

L'HOTESSE.

A moins que monsieur ne veuille quelque chose de chaud, tout ce qui est là est à son service.

M. FLAMET.

C'est à merveille. Si, avec cela, vous pouvez faire faire un peu de soupe pour mon domestique qui en a l'habitude.....

L'HOTESSE.

Nous avons toujours du bouillon tout prêt; ce sera l'affaire d'une minute. Monsieur désire-t-il que

je lui mette une petite table auprès de la croisée? Il pourra, tout en déjeùnant, avoir l'œil sur sa voiture. Ce n'est pas qu'il y ait le moindre danger; mais enfin il y a quantité de voyageurs qui tiennent à ça.

(Jéricho entre.)

M. FLAMET.

Mon domestique va vous aider.

L'HOTESSE.

Monsieur peut ne pas s'en donner la peine.

M. FLAMET.

Jéricho, approchez cette table.

L'HOTESSE, mettant le couvert.

Ça contentera l'épouse de monsieur, parce qu'elle a l'air de craindre qu'on ne touche à son petit bagage; c'est si naturel.

JÉRICHO.

Comment! l'épouse de monsieur! Ce n'est pas l'épouse de monsieur.

L'HOTESSE.

Pardon. Mais comme cette dame, quoique bien belle assurément, ne m'avait pas paru de la première jeunesse, il ne m'était pas venu à l'idée que ce fût autre chose.

(Elle sort.)

JÉRICHO, éclatant de rire.

Autre chose! monsieur, qu'est-ce qu'elle croit donc, cette folle-là?

M. FLAMET, riant aussi.

Voulez-vous bien ne pas crier si haut, imbécile!

JÉRICHO.

Dame ! monsieur, c'est que c'est trop fort aussi.

L'HOTESSE, apportant un potage.

Où vais-je mettre cela ?

M. FLAMET.

Mettez, mettez ici. Il mangera au bout de la table.
(Ils s'asseient. Moment de silence.)

JÉRICHO.

Monsieur ! le bon potage !

L'HOTESSE, à Jéricho d'un air de satisfaction.

N'est-ce pas, monsieur ? Je ne dis pas pour le reste; mais pour le bouillon, je défie qu'on puisse en trouver de meilleur nulle part.

JÉRICHO.

Vous devriez y goûter, monsieur.

M. FLAMET, prenant du potage.

Voyons donc.

L'HOTESSE.

C'est ma réputation; je dois y tenir. Toutes les personnes qui viennent ici, les uns disent une chose, les autres une autre; mais mon bouillon, ah ! mon bouillon, il n'y a qu'une voix.

(Joséphine entre.)

JOSÉPHINE, à Jéricho.

Monsieur, cette dame vous demande.

JÉRICHO.

Êtes-vous sûre que ce soit moi ?

JOSÉPHINE.

Oui, oui, le domestique.

JÉRICHO, d'un air chagrin, à son maître.

Voyez donc un peu si ce n'est pas un sort?

M. FLAMET.

Allez-y, mon garçon; ce ne peut pas être grand'-chose.

JÉRICHO.

Si nous eussions voyagé seuls! Ah! mon Dieu, pourtant!...

(Il sort.)

M. FLAMET.

Et du vin, madame?

L'HOTESSE.

Voilà la première fois qu'il m'arrive de l'oublier. Monsieur veut-il du Beaugenci, tout ce qu'il y a de meilleur?

M. FLAMET.

Je m'en rapporte à vous.

L'HOTESSE.

Joséphine, vite du Beaugenci, cachet noir. (Joséphine sort.) Quand je n'aurai plus de celui-là, je n'en aurai plus; mais ce sera dommage. C'est étonnant ce qu'il y a de voyageurs qui m'en font mettre dans leur voiture, parce que partout, en général, les auberges pèchent par le vin. Celui que vous allez boire est véritable tête de Beaugenci; nous n'en achetons jamais d'autre; mais toutes les années ne se ressemblent pas, malheureusement. Encore mon mari

l'amène-t-il lui-même, rapport que les conducteurs sont si abominables!.... Qu'est-ce qu'elle fait donc cette morveuse-là? (Elle appelle.) Joséphine! Il faut qu'il y ait quelque chose. (Elle appelle plus fort.) Joséphine! Ne vous impatientez pas, monsieur, je reviens tout de suite.

(Elle sort.)

M. FLAMET, se versant de l'eau.

J'ai une soif de tous les diables. (A Jéricho qui entre.) Eh bien! mon pauvre Jéricho?

JÉRICHO.

C'était pour avoir son nécessaire, parce que la voilà qui refait toute sa toilette.

M. FLAMET.

Mangez, mangez, pendant que votre soupe est encore chaude.

JÉRICHO, tout en mangeant.

On ne peut pas s'empêcher de rire. Elle est là-haut tout comme elle serait dans sa chambre à Paris, en peignoir, auprès de sa cheminée, et mademoiselle Suzanne qui lui arrange ses cheveux.

L'HOTESSE, apportant du vin.

Vous avez entendu, monsieur; mais il n'y a pas de la faute de ma fille. Madame lui avait fait dire de tout quitter pour lui aller acheter un lacet; il y a loin; nous sommes à l'extrémité de la ville. Pourvu qu'elle en trouve seulement! (Elle va pour déboucher la bouteille; on entend sonner avec violence.) Allons! encore! (Donnant le tire-bouchon à Jéricho.) Tenez, monsieur, voulez-vous bien vous charger de cela? je vais voir ce que veut madame.

(Elle sort.)

JÉRICHO, débouchant la bouteille.

Est-ce que ce n'est pas terrible, monsieur?

M. FLAMET.

Je sais aussi bien que vous ce qui est terrible; ainsi ne m'impatientez pas davantage. Mangez.

JÉRICHO, apres un moment de silence.

J'ai été bien étonné quand j'ai vu monsieur sur le devant de la voiture. C'est donc que monsieur s'y trouve plus à son aise?

M. FLAMET.

Mangez, Jéricho. Pour Dieu, taisez-vous. Je vous fais grâce de vos questions.

JÉRICHO, reculant son siége d'un air chagrin.

Je n'ai plus faim; monsieur me parle comme si je voulais lui faire de la peine. Il est tout simple que je m'intéresse à monsieur.

M. FLAMET.

Vous devez bien penser que sur un siége étroit, où je ne puis m'appuyer d'aucun côté de peur de casser les glaces, je suis moins à mon aise que dans le fond qui est large et bien garni. Mais quand on voit une figure qui est prête à rendre l'âme, et que cette figure vous dit que c'est parce qu'elle va en arrière, que voulez-vous qu'on fasse?

JÉRICHO.

On lui laisse rendre l'âme. Pourquoi n'a-t-elle pas voulu se mettre à côté de moi? elle aurait été

en avant. Une péronnelle comme ça déranger un maître! Si elle était jeune et jolie encore, je comprendrais; mais à son âge, faire la délicate! Je parierais que c'est sa maîtresse qui lui apprend ces façons-là.

M. FLAMET, souriant.

Quelle sottise! sa maîtresse qui lui apprendrait à devenir jaune comme un coing!

JÉRICHO.

Mon Dieu! monsieur, les vieilles femmes ont des recettes pour tout.

M. FLAMET, buvant.

L'hôtesse ne nous a pas trompés; son vin est assez bon.

JÉRICHO.

C'est ce que je voulais dire à monsieur.

M. FLAMET.

Puisque vous avez fini, Jéricho, voyez donc un peu là-haut, sans faire semblant de rien.

JÉRICHO, se levant.

Elle doit être prête maintenant, il faut espérer.

(L'hôtesse entre.)

L'HOTESSE.

Monsieur, madame vous donne encore un petit quart d'heure.

M. FLAMET.

Me donne! mais je n'en ai pas besoin; nous avons déjeuné. J'allais lui faire demander au contraire si elle voulait qu'on mît les chevaux.

L'HOTESSE.

Pas encore. Elle est presque en chemise; il lui faut le temps de s'habiller. Si monsieur le désire, je puis lui faire ouvrir notre petit jardin; il s'amusera, en attendant, à cueillir un bouquet pour madame. La semaine dernière, j'ai reçu ici un jeune monsieur qui était venu de Paris, pour voir le parc, avec une bien jolie personne, ma foi! Ils ont fait beaucoup de dépense, qu'ils ont payée *rectà*, et ne demandaient-ils pas encore ce qu'ils me devaient pour quelques fleurs qu'ils emportaient. « Ah! j'ai dit, pour le coup, ce serait trop. » Mais c'est égal; le monsieur a donné je ne sais combien à ma fille. Les personnes généreuses trouvent toujours moyen d'être généreuses. A propos de ça, j'ai de bien bonne eau-de-vie de Cognac.

M. FLAMET.

Le cœur vous en dit-il, Jéricho?

JÉRICHO.

Monsieur, ce n'est pas l'embarras, puisque nous n'avons rien à faire.

L'HOTESSE.

Vous ne m'en ferez pas de reproches, j'en suis sûre.

(Elle sort.)

M. FLAMET, tirant sa montre.

Midi moins un quart! et nous voulons coucher à Châteaudun! Du train que nous allons, nous n'y serons pas arrivés à minuit.

L'HOTESSE, apportant de l'eau-de-vie.

Madame va descendre. (A M. Flamet.) Goûtez cela, monsieur. (Elle verse ensuite à Jéricho.)

JÉRICHO, buvant.

Je commence à me faire une raison.

M. FLAMET.

Je pourrai bien monter sur le siége, à côté de vous, jusqu'à Epernon.

JÉRICHO.

On vous aura tout-à-fait chassé de votre voiture.

M. FLAMET.

Je respirerai du moins.

MADAME DEMBRUN, chantant dans la coulisse:

Que de peine dans la vie
Pour quelques momens heureux.

(Entrant en scène.) Vous ne pouvez pas dire que je sois gênante. Trois grands quarts d'heure que je vous ai laissés pour déjeûner; c'est bien honnête.

M. FLAMET.

On peut demander les chevaux.

MADAME DEMBRUN.

Comment donc! mais certainement.

M. FLAMET.

Vous n'avez plus rien à faire?

MADAME DEMBRUN.

Je n'avais rien à faire. Seulement, pour ne pas vous tourmenter, je me suis amusée à mettre un corset, et j'ai bien fait. Il est certain que quand on n'est pas soutenue, on est moins à son aise.

M. FLAMET.

Jéricho, les chevaux tout de suite.

JÉRICHO.

Oui, monsieur, tout de suite.

MADAME DEMBRUN, à l'hôtesse.

Madame, faites-moi le plaisir de presser tout doucement ma femme de chambre ; c'est une excellente fille, mais elle est quelquefois bien longue à ce qu'elle fait.

L'HOTESSE.

Je l'aiderai s'il le faut, madame.

(Elle sort.)

MADAME DEMBRUN, s'arrangeant devant une glace.

J'ai toujours préféré les petites auberges aux grandes, les gens sont plus à vous. Je mange si peu, que je ne regarde pas à la cuisine. Pourvu que ce qu'on me donne soit propre, bien servi, que ça ait bon goût, c'est l'essentiel. Je tiens bien plus à ce qu'on ne me laisse manquer de rien. Et vous?

M. FLAMET, avec distraction.

Hein?

MADAME DEMBRUN.

Avec cela je crois que j'ai un talisman. Tout ce qui m'approche aime à m'être agréable. Cette femme et sa fille sont assurément des femmes bien communes; c'est égal, je suis sûre qu'elles ont été pour moi plus serviables qu'elles ne l'ont peut-être jamais été pour personne. Ne pensez pas que je leur en sache gré; c'est mon talisman. A Paris, partout où je vas, c'est

un empressement inouï; si j'entre dans un magasin, le marchand ne me laissera pas sortir que je n'aie acheté quelque chose. Ils aiment à me vendre, c'est facile à voir.

M. FLAMET.

Et votre femme de chambre? Les chevaux sont prêts.

MADAME DEMBRUN, appelant.

Suzanne! Suzanne! Rien n'est impatientant comme d'attendre. Appelez-la donc aussi, monsieur Flamet.

M. FLAMET.

Mademoiselle Suzanne! mademoiselle Suzanne!

L'HOTESSE, entrant.

Elle descend, monsieur; elle descend.

M. FLAMET.

Qu'est-ce que je vous dois, madame?

L'HOTESSE.

C'est six francs, monsieur.

MADAME DEMBURN.

Qu'avez-vous donc mangé pour six francs?

(M. Flamet paie l'hôtesse.)

L'HOTESSE.

Il y a de plus le feu de madame; le lacet a été payé; et les deux bouteilles de vin que j'ai fait mettre dans la voiture.

MADAME DEMBRUN.

Il me semble que ça pourrait bien passer comme ça.

M. FLAMET, donnant encore de l'argent à l'hôtesse.

Je vais essayer de monter sur le siége d'ici à Epernon; il n'y a que trois lieues, je verrai.

MADAME DEMBRUN.

C'est d'autant mieux imaginé, qu'en vérité j'en avais déjà parlé à Suzanne. C'est très-singulier. Votre voiture n'est pas très-large, nous y sommes un peu gênés; de cette façon-là, vous serez plus à votre aise et nous aussi. Je ne vous plains pas; si j'étais homme, je n'aurais pas d'autre place.

JOSÉPHINE, un bouquet à la main.

Madame veut-elle me permettre de lui offrir ce bouquet?

MADAME DEMBRUN, prenant le bouquet, en donne un petit coup sur la joue de Joséphine.

Merci, petite. (A M. Flamet.) Vous le voyez, mon talisman fait son effet. Mais j'aperçois Suzanne, partons.

(Elle sort accompagnée de M. Flamet et de l'hôtesse.)

JOSÉPHINE, seule.

Si j'avais su, je ne me serais pas tant piqué les doigts pour lui donner les dernières roses qui nous restaient. « Merci, petite! » Je me soucie bien de son merci.

SCÈNE III.

(Épernon. — Un café.)

MADAME DEMBRUN, M. FLAMET, SUZANNE.

M. FLAMET.

Dès que c'est le seul café d'Epernon, il n'y a pas à choisir.

SUZANNE.

D'ailleurs il est fort bien.

MADAME DEMBRUN, avec ironie.

Vous vous y connaissez! Est-ce qu'il n'y a personne dans ce beau café?

(M. Flamet frappe sur une table ; la limonadière paraît.)

LA LIMONADIÈRE.

Monsieur et mesdames, je suis bien votre servante; qu'y a-t-il pour votre service?

MADAME DEMBRUN.

Avez-vous de l'eau bouillante?

LA LIMONADIÈRE.

Non, madame; mais j'ai du feu, et dans une minute.....

MADAME DEMBRUN.

C'est pour faire du café.

LA LIMONADIÈRE.

Alors, madame, c'est inutile; mon café est fait depuis ce matin.

MADAME DEMBRUN.

Entendez-vous, Suzanne? du café fait depuis ce matin!

LA LIMONADIÈRE.

Quoi donc, madame?

MADAME DEMBRUN.

Le café ne se fait jamais qu'au moment de le prendre, ma chère dame.

LA LIMONADIÈRE.

Ce serait une belle histoire avec des rouliers qui le plus souvent n'arrêtent pas leurs chevaux.

MADAME DEMBRUN.

Des rouliers qui prennent du café! Vous doutiez-vous, monsieur Flamet, que les rouliers prissent du café?

LA LIMONADIÈRE.

Pourquoi donc pas, madame? Il n'y a pas de loi qui les en empêche, je suppose.

MADAME DEMBRUN.

Assurément non; mais vous ne le leur donnez pas tout pur?

M. FLAMET.

Qu'importe! Ne perdons pas de temps, je vous prie.

MADAME DEMBRUN.

Laissez-moi donc m'instruire. Vous voudriez qu'il n'y eût que vous de savant.

M. FLAMET.

Si nous voulons arriver à Châteaudun avant la nuit....

MADAME DEMBRUN.

Que vous êtes tourmentant avec votre Châteaudun! Il semblerait que nous voyageons par ordre supérieur, et que nos couchées nous sont imposées. Je suis de bonne humeur aujourd'hui, ainsi je ne veux pas qu'on me contrarie. Je reviens aux rouliers.

M. FLAMET, à part.

Ah! Seigneur Dieu!

MADAME DEMBRUN, en souriant.

Je ne suis pas fâchée de vous taquiner un peu. (A la limonadière.) Avouez, madame, que dans le café que vous leur donnez il entre bien quelque petite dose de chicorée.

LA LIMONADIÈRE.

De la chicorée, madame! je ne sais seulement pas ce que c'est. Ce sont des inventions de Paris que cela.

MADAME DEMBRUN, bas à M. Flamet.

Elle est vraiment singulière, cette femme-là; on ne peut rien lui dire. (Haut à la limonadière.) Mais c'est fort sain, je vous assure. C'est étonnant la quantité de personnes comme il faut qui en prennent et qui s'en trouvent très-bien.

M. FLAMET, d'un ton suppliant.

Madame Dembrun! madame Dembrun!

MADAME DEMBRUN, *sans l'écouter.*

Pour des rouliers qui boivent beaucoup, et qui en général ont le sang échauffé....

LA LIMONADIÈRE.

Les rouliers, les rouliers ne boivent pas plus que d'autres, madame.

M. FLAMET, *à la limonadière.*

Madame, faites-moi le plaisir, je vous prie, de vous occuper du déjeûner.

MADAME DEMBRUN.

De quoi vous mêlez-vous? J'ai mon café, un café particulier qu'on prépare tout exprès pour moi chez Piébot; c'est le seul dont je sois sûre. Suzanne a un filtre dans son sac, elle va le faire elle-même; ainsi madame n'a absolument qu'à lui indiquer où elle trouvera ce qui lui est nécessaire.

LA LIMONADIÈRE.

Il y a sept ans que je tiens cet établissement, je puis bien dire que c'est la première fois que pareille chose m'arrive.

MADAME DEMBRUN.

Il ne faut pas prendre cela en mauvaise part, ma chère dame; mon café est la seule manie que j'aie. C'est peut-être tout ce que je prendrai de la journée; vous concevez que je doive tenir à ce qu'il soit bon.

M. FLAMET.

Si c'est ainsi, mademoiselle Suzanne, faites donc le café tout de suite.

SUZANNE.

Je ne sais pas où aller.

LA LIMONADIÈRE, ouvrant une petite porte.

Entrez là-dedans, mademoiselle.

(Elle sort avec Suzanne.)

MADAME DEMBRUN.

A-t-on idée d'une mégère comme celle-là? Sans vous, vraiment, je n'aurais pas osé rester chez elle. A mesure qu'on s'éloigne de Paris, comme les gens deviennent grossiers! Ordinairement ces êtres-là sont flattés quand on leur parle. Je le sais si bien que je leur en donne toujours le plaisir; le moindre mot les satisfait; mais avec une pareille harpie, il n'y a pas moyen. N'êtes-vous pas de mon avis? Répondez-moi donc quelque chose. Vous ne prenez pas garde que c'est toujours moi qui fais les frais de la conversation.

M. FLAMET.

Que puis-je faire de mieux que de vous écouter?

MADAME DEMBRUN.

C'est bien là une réponse dans le genre de celles que me faisait mon mari. En général, c'est étonnant combien vous avez de rapports ensemble. Je ne vous ai jamais parlé de lui, je crois? Oh! non, je ne vous en ai jamais parlé; je n'aime pas à dire du mal des morts; on prétend que cela porte malheur. Croiriez-vous que dans les derniers temps il aimait mieux me voir de l'humeur que de me voir en gaieté? C'est à la lettre; car j'ai de l'humeur quel-

quefois, et je ne suis guère aimable. Vous ne vous en douteriez pas. Il faut être naturel : quand je suis gaie, je suis gaie ; mais aussi quand je suis maussade, je ne me gêne pas davantage. Vous me verrez comme cela, il faut vous y attendre. Je vous gâte dans ce moment-ci. Riez donc. Quel terrible homme vous êtes !

M. FLAMET.

Votre déjeûner ne vient toujours pas. (La limonadière entre.) Et ce déjeûner, madame, et ce déjeûner ?

LA LIMONADIÈRE, riant.

Ah ! mon Dieu, s'il me fallait tout ce temps-là pour faire mon café, je ne risquerais rien. Voilà plus de dix fois que cette demoiselle fait repasser le sien sur le marc.

MADAME DEMBRUN.

C'est bien, c'est bien ; vous me faites plaisir : je vois que Suzanne ne veut pas me tromper.

M. FLAMET, à la limonadière, avec tous les signes d'une humeur concentrée.

Y a-t-il quelque chose à voir à Épernon, madame ?

LA LIMONADIÈRE.

Quand on est d'un pays, on n'y trouve rien de curieux ; mais beaucoup de voyageurs vont visiter l'endroit où on lave les laines ; c'est un ancien couvent dont on ne savait que faire, et qu'on a arrangé pour ça. Les personnes qui s'y connaissent trouvent que c'est bien arrangé

M. FLAMET.

Est-ce loin ?

MADAME DEMBRUN.

J'espère bien que vous n'allez pas me quitter, monsieur Flamet ?

LA LIMONADIÈRE.

C'est à la porte, monsieur. Vous suivez la rue tout du long, vous tournez à gauche, ensuite à main droite; vous traversez le marché; il y a un passage qui vous mène près de l'église; vous longez, ça vous conduit à une place; quand vous êtes à l'autre bout, vous allez toujours, et puis vous demandez.

MADAME DEMBRUN, riant avec affectation.

Effectivement c'est à la porte, comme dit madame; malgré cela, monsieur Flamet, vous n'irez pas.

M. FLAMET.

Si vous déjeûniez au moins.

MADAME DEMBRUN.

Ah! répétez donc; c'est absolument monsieur Dembrun. Il me semble que je l'entends.

(Suzanne entre.)

SUZANNE, une casserole et une cafetière à la main.

Madame, voici votre café, et de la soi-disant crême.

LA LIMONADIÈRE.

Comment! de la soi-disant, mademoiselle!

M. FLAMET.

Je ne sais pas ce qu'on lui trouve, elle a très-bonne mine.

MADAME DEMBRUN.

Oui, c'est convenu, c'est convenu. D'ailleurs aujourd'hui j'ai juré de ne me plaindre de rien.

LA LIMONADIÈRE.

Quand vous n'auriez rien juré, madame, je défierais qui que ce soit de trouver à redire à cette crême-là.

MADAME DEMBRUN.

Vous avez du pain?

LA LIMONADIÈRE.

Je serais bien malheureuse si je n'en avais pas. (Elle appelle.) Coco!

COCO, en dehors.

Maman?

LA LIMONADIÈRE.

Apporte le pain, mon bichon, avec un couteau, et ne te blesse pas.

MADAME DEMBRUN, riant,

Le pain! ah! ah! ah! ah! le pain! Est-ce que vous n'avez pas des petits pains?

LA LIMONADIÈRE.

Où y a-t-il des petits pains à cette heure-ci?

MADAME DEMBRUN.

A Paris, je suppose.

LA LIMONADIÈRE.

A Paris! à Paris! Nous ne sommes pas à Paris. (A M. Flamet.) Mais c'est vrai.

M. FLAMET, bas.

Ne prenez pas garde.

COCO, apportant un pain de quatre livres.

Est-ce que c'est pour elles?

(Il indique madame Dembrun et Suzanne.)

LA LIMONADIÈRE.

Oui, mon lapin.

COCO, posant le pain sur la table.

Tenez, v'là le pain et v'là le couteau.

MADAME DEMBRUN, d'un ton mielleux.

C'est à vous ce joli enfant-là, madame?

LA LIMONADIÈRE.

Oui, madame.

MADAME DEMBRUN.

Il paraît bien espiègle. (A Coco.) Vous n'êtes plus d'âge à aimer les bonbons, mon petit ami?

COCO.

Tout de même.

MADAME DEMBRUN.

Alors tendez votre petite main, je vais vous en donner.

(Elle lui donne des bonbons.)

COCO, après les avoir mis dans sa bouche.

Pouah! que c'est mauvais!

(Il se met à pleurer.)

LA LIMONADIÈRE.

Qu'avez-vous donc donné à mon enfant, madame?

MADAME DEMBRUN.

Ce sont des pastilles de menthe.

COCO, pleurant plus fort.

C'est des dragées d'attrape, maman, c'est mauvais comme tout.

LA LIMONADIÈRE.

Bois de l'eau, mon chérubin, bois-en beaucoup. (Elle lui verse de l'eau.) Je ne vous avais pas priée de lui donner des bonbons, madame. Il n'est pas élevé à cela. Bois toujours, mon petit; avale le plus que tu pourras.

MADAME DEMBRUN.

Monsieur Flamet, expliquez donc à cette femme ce que c'est que des pastilles de menthe.

LA LIMONADIÈRE.

Cette femme! (A Coco.) Comment te trouves-tu à présent, mon ange?

COCO, pleurant toujours.

Pas si mal que tout à l'heure, maman; mais il me semble toujours que ça me gargouille.

LA LIMONADIÈRE.

Viens là-dedans te mettre devant le feu, je te frotterai le ventre.

(Elle emmène Coco.)

MADAME DEMBRUN.

Il faut avouer, monsieur Flamet, que vous êtes d'un grand secours pour des femmes. Est-ce que vous ne pouviez pas imposer silence à cette harengère?

Il ne doit venir personne chez elle. De quoi ça peut-il vivre? Avec la meilleure volonté du monde, moi qui ai l'habitude d'amadouer tous ces gens-là, je n'ai pas pu en venir à bout.

(Jéricho entre.)

JÉRICHO.

Monsieur, j'avais peur de ne pas vous trouver. C'est qu'il n'y a pas à dire, en regardant la voiture, je viens de m'apercevoir qu'il fallait faire ficeler les ressorts. Le maréchal qui est là le dit bien aussi.

M. FLAMET.

Le maréchal doit dire cela.

MADAME DEMBRUN.

De grâce, monsieur Flamet, ne nous laissez pas seules; votre domestique suffit pour cela. Est-ce que vous vous connaissez en ressorts?

M. FLAMET.

C'est pour votre sûreté plus que pour la mienne. Au surplus, je reviens tout de suite.

(Il sort avec Jéricho.)

MADAME DEMBRUN.

Le voilà parti! Qu'en dites-vous, Suzanne?

SUZANNE.

Ne m'en parlez pas, madame, c'est une horreur. Il voit l'état dans lequel est madame, et il la quitte pour ménager quelques méchans bouts de ficelle.

MADAME DEMBRUN.

Il ne lui manquait plus que d'être avare.

SUZANNE.

Madame se rappelle-t-elle qu'elle était presque au moment de se fâcher contre moi tout à l'heure sur la route? Me trompais-je?

MADAME DEMBRUN.

Je suis si indulgente!

SUZANNE.

J'ai beau n'avoir jamais été mariée, je me connais en hommes peut-être mieux que celles qui l'ont été toute leur vie. D'abord, je les déteste, et ce n'est pas d'hier. Je les ai toujours vus malhonnêtes, grossiers et méprisans. Il faut être jeune pour plaire à ces messieurs, sans cela on n'est rien. Je sais bien pourquoi : les jeunes filles sont si niaises, on leur fait accroire tout ce qu'on veut.

(Un roulier entre.)

LE ROULIER, un peu ivre.

Oh! eh! la maison!

LA LIMONADIÈRE, accourant.

Ah! c'est vous, maître Aubry! Qu'êtes-vous donc devenu depuis un siècle?

LE ROULIER, se grattant l'oreille.

Dame, maman Gilbert, c'est vrai, je vous ai fait faux bond. (Il rit.) Est-ce qu'on ne s'embrasse pas aujourd'hui?

(Il l'embrasse.)

LA LIMONADIÈRE.

Je ne connais pas de plus grand embrasseur que vous.

LE ROULIER.

Ma femme ne dit pas de même. (Prenant une bouteille de vin sur le comptoir.) C'est-il toujours votre petit vin ?

LA LIMONADIÈRE.

Toujours.

LE ROULIER.

Le plus souvent à présent je prends par Étampes. Il y a là dans une auberge une petite chienne de servante que ma femme a renvoyée; elle a eu grand tort. Vous savez que je vous dis toujours tout.

LA LIMONADIÈRE.

C'est une belle préférence.

LE ROULIER.

Une commère ben dodue, vous pouvez m'en croire, ben rondelette, et qui attire les chalands là où elle est ; en veux-tu, en v'là.

SUZANNE, à madame Dembrun, d'un air effrayé.

Madame ! madame !

LE ROULIER.

C'est ce qui s'appelle une fille conditionnée, je vous en réponds. Nos femmes nous font grand tort avec leurs jalousies, et elles n'y gagnent rien, ben sûr. Quant à moi, c'est comme pour le vin; plus j'en bois d'extraordinaire, plus je reviens avec plaisir à ma piquette. Mais il me faut de l'extraordinaire; sans ça, bernique.

SUZANNE, à demi-voix.

Mais, madame !

MADAME DEMBRUN, de même.

Que voulez-vous que j'y fasse?

LA LIMONADIÈRE.

Taisez-vous, mauvais sujet.

LE ROULIER.

La petite drôlesse commence déjà à faire la farouche, même avec moi son ancien maître. (Susanne se bouche les oreilles.) Si c'est vrai, ce qu'on dit, comment donc! on parle jusqu'à un greffier.

LA LIMONADIÈRE.

Vraiment!

LE ROULIER.

On va même jusqu'à un notaire.

LA LIMONADIÈRE.

Bah!

LE ROULIER, allumant sa pipe.

Ça se conçoit, foi d'homme, ça se conçoit, parce que... Si vous voyiez ça, c'est des joues d'un ferme... c'est des...

MADAME DEMBRUN, vivement à la limonadière.

Madame, si monsieur prétend continuer, je ne puis pas rester davantage.

LA LIMONADIÈRE.

Monsieur est une pratique.

LE ROULIER.

Qu'est-ce qu'elle a donc c'te dame?

MADAME DEMBRUN.

J'ai... j'ai... que vous devriez prendre garde devant qui vous parlez.

LE ROULIER, à la limonadière.

Est-ce que j'ai dit quelque chose, madame Gilbert?

LA LIMONADIÈRE.

Je n'en sais rien, moi.

LE ROULIER.

Il semblerait que je ne sais pas vivre.

MADAME DEMBRUN.

Vous ne voyez pas que ma femme de chambre se bouche les oreilles.

LE ROULIER, éclatant de rire.

Ah! pardine, si elle se bouche les oreilles... Je ne veux pas répondre, mais y aurait pourtant de quoi. Si c'était une jeune fille, je ne dis pas; mais à son âge, où diable votre servante va-t-elle faire des simagrées!

SUZANNE.

Servante!

LE ROULIER.

Tiens, la v'là qu'entend.

SUZANNE.

Des simagrées! des simagrées! grossier que vous êtes! Vous croyez toujours avoir affaire à vos filles de cabaret.

LE ROULIER.

Allez, allez, ne l'est pas qui veut, mamzelle caquet.

LA LIMONADIÈRE.

Maître Aubry, soyez raisonnable.

LE ROULIER.

Avec des poulettes de c't'acabit-là, ce n'est pas difficile.

MADAME DEMBRUN, à la limonadière.

Si je restais à Épernon, je ferais des plaintes contre vous.

LA LIMONADIÈRE.

Faites, madame.

MADAME DEMBRUN, furieuse.

Levez-vous, Suzanne, et allons-nous-en. (M. Flamet entre.) Vous devez être content, monsieur; vous nous avez choisi un bel endroit.

M. FLAMET.

Plaît-il?

LE ROULIER.

Monsieur, madame votre épouse ne sait ce qu'elle dit.

M. FLAMET.

Expliquez-moi du moins...

MADAME DEMBRUN.

Vous l'auriez fait exprès, vous n'auriez pas fait pis.

M. FLAMET.

Encore faudrait-il savoir de quoi il est question.

MADAME DEMBRUN.

Laissez donc, laissez donc, monsieur; vous ne le savez que trop.

M. FLAMET.

Je veux mourir sur l'heure....

LA LIMONADIÈRE.

Quelle patience il faut avoir!

M. FLAMET.

Voulez-vous me faire le plaisir de me dire?...

SUZANNE.

Madame en sera malade.

MADAME DEMBRUN.

Vous avez raison, Suzanne. Être insultée à ce point-là!

M. FLAMET.

Comment donc, insultée! (Au roulier.) Serait-il vrai, monsieur, que vous eussiez manqué à madame?

MADAME DEMBRUN.

Monsieur Flamet, vous n'êtes pas un homme si vous ne faites pas arrêter ce drôle-là.

LE ROULIER.

Ah çà! mais, madame, si vous vouliez bien finir. Qu'appelez-vous un drôle?

MADAME DEMBRUN.

Il n'y a pas d'obscénités qu'il n'ait dites et faites devant moi.

LA LIMONADIÈRE, bas à M. Flamet.

C'est faux, monsieur, croyez-moi, c'est faux. Maître Aubry est un fermier qui fait des charrois à son temps perdu; mais c'est un homme incapable de manquer à un chat.

M. FLAMET, *de même.*

C'est bon, c'est bon. Qu'est-ce que ces dames vous doivent ?

LA LIMONADIÈRE.

Mon Dieu ! monsieur, elles ont pris si peu de chose ; ce sera ce que vous voudrez.

MADAME DEMBRUN.

Monsieur Flamet, est-ce que par hasard vous demanderiez grâce pour moi ? Il ne manquerait plus que cela.

M. FLAMET.

Du tout, du tout ; je reçois au contraire les excuses de madame. (*Bas à la limonadière.*) Laissez-la dire ; il y a des instans où elle n'a pas toute sa tête.

LA LIMONADIÈRE.

Il fallait nous avertir plus tôt. (*Au roulier.*) C'est une folle.

LE ROULIER.

Je suis bien fâché alors de lui avoir répondu. (*Élevant la voix et saluant madame Dembrun.*) Pardon, madame, je ne savais pas....

M. FLAMET, *se hâtant de l'interrompre.*

La voiture est prête, allons la rejoindre. (*A la limonadière, en lui donnant de l'argent.*) Tenez, madame ; est-ce bien ?

LA LIMONADIÈRE.

Trop bien, monsieur. Je vous suis obligée.

MADAME DEMBRUN, *sortant avec M. Flamet.*

C'est devant un commissaire de police qu'il fallait mener ces gens-là.

LE ROULIER, à Suzanne qui lui fait la grimace.

Charmante!

(Suzanne sort.)

LA LIMONADIÈRE.

Il a fort à faire, ce pauvre monsieur; je le plains.

LE ROULIER.

Je le plains bien plus que vous, moi. Ma femme n'est peut-être pas une folle aussi finie que la sienne; mais, ma foi! si je n'avais pas de temps en temps des voyages pour me distraire, en vérité, madame Gilbert, je ne vous mens pas; vous me croirez, si vous voulez; aussi sûr comme j'ai une âme à sauver, dans des quarts d'heure j'ai beau me tenir à quatre, dire mon *Pater* et mon *Ave* en dedans de moi pour ne pas m'emporter, c'est queuquefois d'une force, d'une violence.... Je l'aime ben, c'est mon devoir; aussi faut que vous me connaissiez comme vous me connaissez pour que je vous dise ce que je vas vous dire. Oui, madame Gilbert, c'est la mère de mes enfans; elle est ben entendue dans son ménage, ben propre, ben alerte, ben économe; elle a ben soin de moi; et cependant, quoique je ne sois pas méchant et que je n'aie jamais désiré de mal à personne, s'il plaisait à Dieu....

LA LIMONADIÈRE.

Fi! fi! maître Aubry. Allons donc, allons donc, est-ce qu'on doit avoir des pensées pareilles! Aidez-moi plutôt à emporter tout cela là-dedans.

LE ROULIER, l'embrassant.

Oui, mon cœur.

(Ils sortent en emportant ce qui a servi au déjeûner de madame Dumbrun.)

SCÈNE IV.

(Chartres. — Une salle de l'auberge de la poste. — M. Flamet est assis d'un côté du théâtre, Jéricho debout de l'autre côté.)

JÉRICHO.

Monsieur, c'est drôle, les clochers de Chartres, je les voyais une heure avant d'arriver. (M. Flamet tire sa montre.) Si je savais que madame Dembrun restât longtemps dans cette chambre qu'elle a demandée, je prierais monsieur de me laisser aller voir la cathédrale. On dit qu'il n'y a rien au monde de plus magnifique.

M. FLAMET, avec une humeur concentrée.

Il ne manquerait que cela.

JÉRICHO.

Je croyais qu'elle allait redescendre tout de suite, moi. Une femme qui a fait six lieues et demie en voiture, il n'est pas extraordinaire qu'elle demande une chambre, c'est assez juste même; mais on sait toujours à peu près le temps que ça doit durer.

M. FLAMET.

Que voulez-vous!

JÉRICHO.

C'est que s'il y a encore douze lieues d'ici à Châteaudun où nous devons coucher....

M. FLAMET.

J'ai pris mon parti; tout m'est égal.

JÉRICHO.

Et ne pas vouloir qu'on attelle avant qu'elle ne l'ait permis! Monsieur doit bien se repentir.

M. FLAMET.

Ce qu'il y a de sûr, c'est que monsieur s'ennuie beaucoup de votre bavardage.

JÉRICHO.

Je croyais vous faire passer le temps.

M. FLAMET.

Puisque je suis résigné, il n'y a pas de temps à me faire passer. Il est clair que ce voyage ne sera qu'un long supplice. Quand on le répéterait sans cesse, à quoi cela avancerait-il? Vous n'êtes pas dans la voiture, vous, d'ailleurs; vous ne pouvez pas savoir la moitié du mauvais sang que je fais. La conversation la plus insipide; et par-dessus le marché une femme de chambre qui, à chaque cahot, me brise les genoux avec les siens qui sont durs comme du bois. La vérité est que je souffre horriblement, et que j'aurais de la peine à me tenir long-temps debout.

JÉRICHO.

Mon pauvre maître, est-ce que vous croyez qu'un peu d'eau et de sel ne vous ferait pas de bien? Une vilaine femme de chambre, passez-moi le terme, n'avoir pas plus de respect pour un homme aussi savant que monsieur! (M. Flamet ne peut s'empêcher de rire.) Mais c'est vrai! Vous briser les genoux; c'est tout au plus si on l'endurerait d'une véritable dame.

M. FLAMET.

Ne sont-ce pas elles qui descendent?

JÉRICHO.

Oh! mon Dieu, oui. Je les reconnaîtrais à présent de cent lieues.

(Madame Dembrun et Suzanne.)

MADAME DEMBRUN, de l'air le plus gai.

Monsieur Flamet, vous n'avez pas vu par hasard une grosse fille rousse qui sert dans cette maison? La drôle de créature! Elle nous a bien diverties, Suzanne et moi. N'est-ce pas, Suzanne? Quatre, cinq, six amoureux à la fois ne lui paraissent qu'une bagatelle. (Elle rit.) Que vous êtes sérieux! Vous ne riez donc jamais? C'est ce que je disais à Suzanne; nous ne vous avons jamais vu rire. J'ai tout oublié, je vous ai pardonné la scène d'Épernon, que voulez-vous de plus? Certainement, avec un autre homme, le roulier et la limonadière ne s'en seraient pas tirés comme cela; mais vous n'avez pas de caractère, ce n'est pas votre faute.

M. FLAMET.

Peut-on faire mettre les chevaux?

MADAME DEMBRUN.

Non.

M. FLAMET.

Comment! non.

MADAME DEMBRUN.

Non, monsieur Flamet. Jusqu'ici, je crois bien avoir fait tout ce que vous avez voulu; certainement, je vous défie de m'adresser aucun reproche; mais je

vous déclare que rien ne pourrait me décider à risquer un orage au milieu d'une grand'route.

M. FLAMET.

Où voyez-vous de l'orage?

MADAME DEMBRUN.

Suzanne, répétez un peu ce que vous avez entendu dire au postillon.

SUZANNE.

Oui, il a parlé d'orage.

MADAME DEMBRUN.

Vous voyez bien ; ces gens-là, qui sont toujours par voies et par chemins, s'y connaissent mieux que personne; et la grosse servante que j'ai consultée m'a bien dit aussi: « Madame, dans la saison où nous sommes on ne peut répondre de rien. »

M. FLAMET.

Et là-dessus nous allons passer la nuit à Chartres?

MADAME DEMBRUN.

A Chartres ou ailleurs, je vous avouerai que ça m'est fort indifférent. Chartres est un endroit comme un autre. L'essentiel est d'être à l'abri. Un savant ne doit pas ignorer que rien n'attire le tonnerre comme une voiture qui court la poste.

SUZANNE.

Je me rappellerai toute ma vie deux dames, à peu près de l'âge de madame et du mien, qu'on a apportées presque mortes chez mon père, d'avoir été renversées de voiture.

JÉRICHO.

Par le tonnerre?

SUZANNE.

Je ne m'en souviens pas; mais c'est un miracle qu'elles en soient réchappées.

MADAME DEMBRUN.

Je veux bien croire au miracle pour les autres; je ne m'y fie pas pour moi.

M. FLAMET.

Madame Dembrun, réfléchissez donc.

MADAME DEMBRUN.

Ah! c'est tout réfléchi, monsieur Flamet. Quand j'ai la raison de mon côté, rien ne peut me faire céder. Il serait par trop ridicule d'aller aux eaux chercher la santé pour se faire tuer en route; on se ferait moquer de soi. Vous me regardez! Il semblerait que j'extravague. Si de nous deux il devait y en avoir un plus pressé que l'autre, ce devrait être moi; la saison des eaux n'a qu'un temps; au lieu que des recherches, on a toute l'année pour cela.

M. FLAMET.

A ne parler qu'argent, notre voyage coûtera le double.

MADAME DEMBRUM.

Qu'est-ce que cela vous fait? vous n'en payez que la moitié.

M. FLAMET.

Cette moitié sera double.

MADAME DEMBRUN.

Puisque j'y consens. Peut-on regarder à la dépense quand il y va de la vie? Je ne suis pas entêtée, mais pour cela, je tiendrai bon. Dans le fond de l'âme, vous êtes de mon sentiment, j'en suis sûre; vous ne devez pas avoir plus envie d'être tué qu'un autre. Si le temps ne se couvre pas d'ici à une heure, alors rien de mieux.

M. FLAMET, ouvrant la croisée.

Mais regardez-le donc ce temps!

MADAME DEMBRUN.

Je ne m'y connais pas.

M. FLAMET.

Il est d'une pureté admirable.

MADAME DEMBRUN.

Pureté trompeuse. Pourquoi ce postillon, pourquoi cette servante, auraient-ils dit ce qu'ils ont dit?

M. FLAMET.

Pour vous faire rester dans leur auberge.

MADAME DEMBRUN, riant aux éclats.

Est-ce que les postillons ont des auberges? C'est l'intérêt que ces braves gens ont pris à moi qui les a fait parler, n'en doutez pas. Je vous dis que j'ai un talisman; vous ne voulez pas le croire. (Faisant l'agréable.) Mais vous en profiterez malgré vous; oui, monsieur Flamet, malgré vous, malgré vous. Suzanne, voyez donc si la grosse servante est occupée; je ne serais

pas fâchée de savoir si ce que je lui ai donné pour son mal de gorge lui a fait du bien.

(Elle sort avec Suzanne.)

M. FLAMET, ne pouvant plus se contenir.

Ne ne me parlez pas, Jéricho, ne me dites rien, je vous le défends. (Il se promène à grands pas.) C'est à se jeter par la fenêtre! Voir de l'orage du temps qu'il fait! Et toujours triomphante, toujours la raison de son côté! Ah! sans le respect humain, quel plaisir on aurait à envoyer une pareille compagne à tous les diables!

JÉRICHO, ayant l'air de se parler à lui-même.

J'y pensais.

M. FLAMET.

Qui est-ce qui n'y penserait pas? Mais elle connaît tout le monde, elle est très-répandue, elle a une espèce de réputation d'agrément fondée sur je ne sais quoi; on l'a prise comme cela, et l'homme de qui elle se plaindrait serait un homme à pendre.

JÉRICHO.

Comme en faisant tout ce que vous faites on n'est pas sûr qu'elle ne se plaindra pas....

M. FLAMET.

Avez-vous un moyen de m'en débarrasser?

JÉRICHO.

Je ne sais pas si c'est un moyen de maître; mais moi, je n'en ferais ni une ni deux. A la première couchée, je déménagerais bien gentiment tout son petit butin, je le donnerais à serrer à la maîtresse de

l'auberge; et au point du jour, pendant qu'elle dormirait encore, je demanderais les chevaux, et fouette, postillon.

M. FLAMET.

O ciel!

JÉRICHO.

Dame, monsieur, c'est ce que je ferais; après ça, je n'ai pas de conseils à donner à monsieur.

(Il se met à la fenêtre.)

M. FLAMET, se parlant à lui-même.

Ce n'est pas l'embarras, je serai peut-être obligé d'en venir là. Je ne prévois pas que cela puisse finir autrement. Ma réputation n'est pas celle d'un tigre; on ne pourra croire que j'ai tous les torts. Mais quel ennui que d'être forcé, pour me disculper, de faire une relation de mon voyage! d'autant qu'elle aura un grand avantage sur moi; elle fera des grimaces, des lamentations, et puis elle mentira.

JÉRICHO, parlant par la fenêtre.

Eh! bonjour, Antoine.

M. FLAMET.

A qui dites-vous bonjour?

JÉRICHO.

Monsieur, c'est au cocher de monsieur Sénès.

M. FLAMET.

Ah! ah! faites-lui donc signe de venir. (Jéricho obéit.) En effet, la campagne de monsieur Sénès ne doit pas être loin d'ici. (Antoine entre.) Bonjour, mon garçon. Com-

ment se portent votre maître et votre maîtresse?

ANTOINE.

Monsieur leur fait beaucoup d'honneur; ils se portent bien.

M. FLAMET.

Est-ce qu'ils sont à Chartres dans ce moment-ci?

ANTOINE.

Non, monsieur. C'est moi qui suis venu ce matin pour conduire à la diligence de Paris monsieur et madame Gérard, que monsieur doit connaître, et qui ont passé quinze jours à la maison. Je vais m'en retourner à présent avec la voiture.

M. FLAMET.

A vide?

ANTOINE.

J'ai un pain de sucre et dix livres de riz.

M. FLAMET.

A quelle distance êtes-vous?

ANTOINE.

On ne compte guère plus d'une lieue; et comme c'est sur la grand'route, c'est comme rien. Mais monsieur a une habitude: mes chevaux ne feraient que deux pas, il veut toujours qu'on les laisse reposer.

M. FLAMET.

Ainsi c'est sur la grand'route même?

ANTOINE.

Si bien sur la grand'route, que de la grille quel-

qu'un qui serait dans la diligence, on pourrait lui donner la main. Si monsieur remonte du côté de Châteaudun, il n'aura qu'à regarder sur la gauche, une belle maison avec de grands jardins et un colombier peint en briques, c'est nous.

M. FLAMET.

Jéricho, il me prend une idée.

JÉRICHO.

D'aller chez monsieur Sénès, je gage.

M. FLAMET.

Qu'en pensez-vous?

JÉRICHO.

Ma foi! monsieur, ce sera une lieue de sauvée.

M. FLAMET.

On ne peut pas deviner le temps que madame Dembrun fera durer son orage; du moins, comme cela, je pourrai prendre patience. Elle a parlé d'une heure; qui sait?

JÉRICHO.

Est-ce que monsieur me laissera?

M. FLAMET.

Il n'y a pas de doute; et même, Jéricho, je vous recommanderai, pendant mon absence, d'obéir à madame Dembrun comme vous avez l'habitude de m'obéir.

JÉRICHO.

Monsieur va-t-il lui parler avant d'aller chez monsieur Sénès?

ment se portent votre maître et

..a de m'en em-

ANTOINE.

je ne la retar-

Monsieur leur fait beaucou

ais rester cloué à

tent bien.

Surtout, Jéricho,

M. FI

.elque chose qu'elle

Est-ce qu'ils sont à Cl

pas d'humeur ; je vous

.onniez la moindre contra-

.olable.

Non, monsieur.

pour conduire

JÉRICHO.

madame Gérar

..nquiétude, monsieur. Ce sera la pre-

ont passé q

..ue j'aurai à souffrir par rapport à vous;

tourner à

..ontent, parce que c'est une occasion.

M. FLAMET.

A

..evoir, Jéricho, au revoir.

JÉRICHO.

Votre serviteur, monsieur.

M. FLAMET.

Je n'ai seulement pas demandé à Antoine s'il voulait se charger de moi.

ANTOINE.

Ah! pardine, monsieur, c'est avec bien du plaisir.

(M. Flamet et Antoine sortent.)

JÉRICHO, seul.

Je parie que je vais avoir du tapage. Ça me serait égal si monsieur ne m'avait pas tant recommandé de me contenir. Il ne veut pas être dans son tort. Quel brave homme! Voilà pourtant à quoi ça sert d'être

apprend à se posséder. Je ne suis pas sa-
s'en faut diablement.

(Madame Dembrun entre.)

MADAME DEMBRUN.

ç votre maître?

JÉRICHO.

eur Sénès, madame.

MADAME DEMBRUN.

l'ai vu monter en voiture.

JÉRICHO.

C'est la voiture de monsieur Sénès.

MADAME DEMBRUN.

Et quand je voudrai partir?....

JÉRICHO.

Nous le prendrons chez monsieur Sénès.

MADAME DEMBRUN, à Suzanne qui paraît.

Suzanne, voici du nouveau; monsieur Flamet qui fait des visites! Nous allons à présent être obligées de courir après lui.

JÉRICHO.

Il n'y a pas à courir, puisque l'habitation de monsieur Sénès.....

MADAME DEMBRUN.

Eh! laissez là votre monsieur Sénès. Croyez-vous que je sois une idiote? C'était concerté dès Paris, j'en mettrais ma main au feu. Je voulais prendre la route d'Orléans, pourquoi sommes-nous venus par celle-ci?

JÉRICHO.

Parce qu'en général elle passe pour être plus douce aux voitures.

MADAME DEMBRUN.

Dites plutôt parce qu'elle passe près de ce monsieur Sénès qu'on voulait voir à toute force. Au surplus, vous ne devez pas trahir votre maître ; c'est à moi de voir le parti que j'ai à prendre.

JÉRICHO.

Madame n'avait qu'à ne pas avoir peur de l'orage.

MADAME DEMBRUN.

Alors c'est donc pour me punir que votre maître a fait cette escapade ?

JÉRICHO.

Je n'ai pas dit cela.

MADAME DEMBRUN.

En voilà assez.

JÉRICHO.

C'est que je ne veux pas qu'on croie que monsieur fait des cachotteries. Monsieur est maître comme madame est maîtresse ; pourquoi donc se cacherait-il ?

MADAME DEMBRUN.

En voilà assez, vous dis-je.

JÉRICHO.

Monsieur est raisonnable, lui.

(Il sort.)

MADAME DEMBRUN.

C'est d'une force à n'y pas tenir. Jusqu'au domes-

tique que nous allons avoir contre nous à présent ! Quelque patience qu'on ait, il est impossible de supporter pareille chose.

SUZANNE.

Je ne me donne pas pour sorcière ; mais j'aurais dit tout cela d'avance à madame.

MADAME DEMBRUN.

Vous savez comme je suis, Suzanne ; on me trompera tant qu'on voudra : aussi ne chercherai-je pas à m'excuser. J'avouerai que j'ai été sotte ; sotte d'abord d'avoir consenti à m'embarquer dans une voiture qu'on m'avait envoyée trois jours d'avance, et qu'à la moindre inspection je devais trouver incommode.

SUZANNE.

Ah ! ne m'en parlez pas.

MADAME DEMBRUN.

Ce ne serait encore rien, si nous eussions voyagé avec un homme un tant soit peu complaisant. Quand on doit faire deux cents lieues ensemble, je conçois qu'on ne s'astreigne pas à la dernière galanterie ; mais se conduire comme monsieur Flamet ! Prendre deux heures pour déjeûner, lui et son domestique, dans une bonne auberge, et ne trouver rien de mieux pour nous qu'un méchant estaminet, où il nous abandonne aux grossièretés d'une femme abominable et d'un roulier ivre mort !

SUZANNE.

Et pourquoi nous quittait-il ? Pour ficeler sa voiture.

MADAME DEMBRUN.

Vous n'étiez pas là; mais, un instant auparavant, ma société lui semblait tellement insupportable, qu'il parlait d'aller niaiser avec des laveuses de laine.

SUZANNE.

Niaiser! Je ne crois pas que ce soit un homme qui niaise. Si on pouvait tout dire....

MADAME DEMBRUN.

Qu'est-ce donc?

SUZANNE.

Ah! madame, il y a des choses.....

MADAME DEMBRUN.

Expliquez-vous.

SUZANNE.

Madame n'avait donc pas demandé des renseignemens? Il n'est pas possible que monsieur Flamet ne soit pas connu.

MADAME DEMBRUN.

Il est très-connu, au contraire.

SUZANNE.

Alors, madame, c'est que le monde est indigne; car on aurait dû prévenir madame.

MADAME DEMBRUN

Prévenir de quoi?

SUZANNE.

Madame se rappelle sans doute qu'il était monté sur le siége, à côté de son domestique? Il était bien là.....

MADAME DEMBRUN.

Très-bien.

SUZANNE.

En bon air, pouvant voir tout autour de lui; certainement il n'était pas possible d'être mieux. Par réflexion, il a parlé de poussière, de soleil; c'était un prétexte; il avait ses projets pour vouloir rentrer dans la voiture.

MADAME DEMBRUN.

Quels projets?

SUZANNE, *baissant les yeux.*

Ah! madame, c'est si scandaleux.

MADAME DEMBRUN.

Scandaleux! Parlez donc.

SUZANNE.

Eh bien! madame, c'était pour me serrer les genoux.

MADAME DEMBRUN, *riant de toutes ses forces.*

Vous serrer les genoux! à vous! à vous?

SUZANNE, *d'un ton piqué.*

Oui, madame, à moi, à moi. Pourquoi donc pas?

MADAME DEMBRUN, *riant toujours.*

Vous vous serez trompée, ma pauvre Suzanne; la voiture est si étroite qu'il n'est pas étonnant.....

SUZANNE.

Mais, madame, je dois m'y connaître; et je sais très-bien ce que je dis quand je dis qu'il me serrait les genoux. Il me les serrait évidemment.

MADAME DEMBRUN.

D'après cela, il est capable de tout.

SUZANNE.

De tout, madame, de tout. J'en ai la marque.

MADAME DEMBRUN.

Un homme qui n'a pas plus de retenue..... Mais songez donc, s'il eût été vis-à-vis de moi!

SUZANNE.

Il est possible que le respect.....

MADAME DEMBRUN.

Il y a des gens qui ne repectent rien, Suzanne; j'en ai connu.

SUZANNE.

J'avais comme un pressentiment de ça, parce que, chaque fois que nous montions en voiture ou que nous en descendions, tout en ayant l'air de vouloir empêcher nos robes de toucher à la roue, il avait un certain geste qui ne me plaisait pas du tout.

MADAME DEMBRUN.

Je n'y avais pas pris garde.

SUZANNE.

Oh! mais, moi, madame, je remarque tout.

MADAME DEMBRUN.

Il faut nous en tenir là, Suzanne; nous n'avons pas besoin de chercher autre chose. C'est tout simplement un homme immoral. Jè suis furieuse contre lui. Faites-moi faire de l'eau de laitue; je sens ma

figure qui s'échauffe. Pour peu que je me mette en colère, cela ne manque jamais; c'est ce qui me retient le plus souvent; j'ai un teint perfide. Je suis sûre aussi que mon nez devient rouge.

SUZANNE.

Non, madame, pas encore.

MADAME DEMBRUN.

Oh! bien, il ne tardera pas. Vite, vite, Suzanne, de l'eau de laitue.

SUZANNE.

Oui, madame.

MADAME DEMBRUN.

A telle fin que de raison, prenez en même temps la boîte que vous avez mise dans le petit coffre de derrière, et surtout ayez soin qu'on ne la voie pas.

SUZANNE.

Que madame n'ait pas d'inquiétude, je la cacherai sous mon châle.

MADAME DEMBRUN.

Le vilain homme! voyez un peu à quoi il m'oblige! Je remonte à ma chambre.

(Elles sortent toutes deux.)

SCÈNE V.

(Chez M. Sénès. — Un jardin avec une grille dans le fond.)

MONSIEUR et MADAME SÉNÈS, MONSIEUR FLAMET, LUDOVIC.

LUDOVIC.

Monsieur Flamet, je suis de l'avis de ma sœur;

cette dame n'est pas ce que vous voulez nous faire accroire.

MADAME SÉNÈS.

Non. Il y a dans son impatience quelque chose d'amoureux qui le trahit.

M. FLAMET.

Ce quelque chose d'amoureux est une peur affreuse d'être encore grondé.

M. SÉNÈS.

Cela revient à ce que nous disions ; c'est clair comme le jour. Consolez-vous, monsieur Flamet, le raccommodement n'en sera que plus agréable.

M. FLAMET, riant avec bonhomie.

Vous êtes fou.

LUDOVIC.

Monsieur Flamet aura beau faire, je la verrai.

M. SÉNÈS.

J'espère bien que nous la verrons tous.

MADAME SÉNÈS.

Il ne faut pourtant pas pousser la plaisanterie trop loin.

M. SÉNÈS.

Ma femme a déjà peur.

MADAME SÉNÈS.

Si cela devait faire réellement de la peine à monsieur Flamet.....

M. FLAMET.

Amusez-vous à mes dépens ; riez tant que vous

voudrez; vous êtes jeunes. Hier encore je riais aussi, moi.

LUDOVIC.

Vous recommencerez à rire ce soir, monsieur Flamet. Après tout, votre sultane n'est pas un dragon.

M. FLAMET.

Ma sultane!

M. SÉNÈS.

Je vous répète que vous n'avez rien à vous reprocher. Cette dame n'étant pas décidée à repartir, ce que vous avez fait était tout simple.

M. FLAMET.

J'aurais peut-être dû lui parler moi-même.

MADAME SÉNÈS.

De quoi allez-vous vous inquiéter?

M. FLAMET.

Une femme mérite toujours des égards.

LUDOVIC.

Vous direz tout ce que vous voudrez, cette dame-là vous tient au cœur.

M. FLAMET.

C'est que, voyez-vous, il y a près de deux heures que je suis ici.

MADAME SÉNÈS.

Et vous vous ennuyez déjà?

M. FLAMET.

La vérité est que je ne jouis pas de votre société; mon imagination est toujours sur cette route.

M. SÉNÈS.

Que faut-il donc pour vous tranquilliser? J'ai mis deux hommes à travailler devant la grille, avec ordre de nous avertir à la moindre voiture qu'ils apercevraient de loin. Antoine est monté à cheval; il doit aller jusqu'à Chartres, s'il n'a rien rencontré d'ici là; vous avez parlé aux postillons qui connaissent tous cette maison aussi bien que l'auberge de la Poste; de plus, votre domestique......

M. FLAMET.

Pardon, pardon; j'ai tort. Dans le fait, c'est vrai; elle ne peut pas être passée; nous n'avons pas quitté cette place. N'est-ce pas, elle ne peut pas être passée?

MADAME SÉNÈS.

Quel bon mari vous auriez fait!

M. FLAMET.

Mais pas du tout; car si elle était ma femme, elle aurait été obligée de faire ce que j'aurais voulu.

(Monsieur, madame Sénès et Ludovic éclatent de rire.)

M. SÉNÈS.

En voici bien d'un autre; elle aurait été obligée de faire ce qu'il aurait voulu!

M. FLAMET.

Mais certainement. Si elle était ma femme!....

M. SÉNÈS.

Il est d'une ingénuité incroyable. Mariez-vous donc une fois, monsieur Flamet, rien qu'une fois seule-

ment ; je ne vous demande que cela ; vous saurez du moins ce que c'est qu'une femme.

MADAME SÉNÈS.

Oui; vous en parlerez en connaissance de cause.

M. SÉNÈS.

Loin de faire ce que vous voudrez, elle ne fera même pas ce qu'elle voulait faire, du moment qu'elle pourra se douter que cela vous conviendrait.

M. FLAMET.

Et vous parlez ainsi devant madame ?

MADAME SÉNÈS, *s'appuyant sur l'épaule de son mari.*

Il y a du vrai dans ce qu'il dit.

M. FLAMET.

Vous le contrariez donc quelquefois ?

MADAME SÉNÈS.

A coup sûr. Souvent sans le vouloir, il est vrai ; mais parfois aussi, je l'avoue, pour tenter un peu sa patience.

M. FLAMET, *à M. Sénès.*

Et vous fâchez-vous ?

M. SÉNÈS.

Comme on se fâche quand on aime.

M. FLAMET.

A votre âge, tout cela est charmant ; mais, moi, c'est sans compensation.

LUDOVIC.

On ne vous demande pas d'aveux, monsieur Flamet.

M. FLAMET, *courant à la grille.*

Paix donc! N'avez-vous pas entendu le fouet du postillon?

M. SÉNÈS.

Pas le moins du monde.

MADAME SÉNÈS.

Ni moi non plus.

LUDOVIC.

Le moyen de nous faire croire qu'il n'a cette préoccupation-là que pour une vieille femme!

M. FLAMET.

Un moment, un moment, monsieur Ludovic; ne me faites pas parler. Je n'ai pas dit que cette dame fût vieille.

MADAME SÉNÈS.

Voilà déjà quelque chose.

M. FLAMET.

Elle n'a pas plus de cinquante ans.

LUDOVIC.

Alors c'est un enfant, et le panier de fraises que j'ai fait cueillir pour elle arrivera comme de cire.

MADAME SÉNÈS.

Son nom est donc un secret?

M. FLAMET.

Je vous dirai que comme je me suis un peu égayé à ses dépens, je ne voudrais pas.....

LUDOVIC.

Egayé! Vous ne vous êtes pas égayé du tout.

M. SÉNÈS.

Le paladin le plus respectueux n'aurait pas été plus réservé que vous ne l'avez été.

(Antoine entre.)

LUDOVIC.

Arrivez, arrivez, Antoine.

M. FLAMET.

Cette dame vient-elle ?

ANTOINE, s'essuyant le front.

Non, monsieur; elle s'en retourne.

M. FLAMET.

Elle s'en retourne ! Quoi ! à Paris ?

ANTOINE.

Oui, monsieur, à Paris.

M. FLAMET.

Mais.....

M. SÉNÈS.

Laissez-le conter. Voyons, Antoine; vous voilà arrivé à Chartres.

ANTOINE.

Eh bien donc, monsieur, dès en entrant dans la cour de la poste, la première chose que je vois, c'est beaucoup de monde et deux dames qui se démenaient comme je ne sais quoi, pendant qu'on décrochait une vache de dessus une calèche. Je demande; on me répond que c'était l'épouse d'un monsieur Flamet, un savant de Paris, qui venait de le trouver aux genoux de sa femme de chambre, et qu'elle ne voulait plus voyager avec lui. (Tout le monde

rit, excepté M. Flamet, qui paraît pétrifié.) Attendez donc, attendez donc; vous allez voir. Le temps d'attacher mon cheval à l'écurie, ce n'était plus ça. La dame était devenue une dame que monsieur Flamet, toujours un savant de Paris, car pour l'instant il n'y pas à Chartres de nom plus connu que celui de monsieur Flamet, un savant de Paris. Je disais donc que la dame était devenue une dame que monsieur Flamet, un savant de Paris, avait enlevée de force, et que, comme par hasard, la justice venait de lui rendre justice, c'était ses effets à elle qu'elle faisait ôter pour s'en retourner chez elle par la diligence. Vous croyez peut-être que c'est tout?

M. SÉNÈS.

Il n'y en a pas mal comme cela.

ANTOINE.

Oh! bien oui. V'là-t-il pas qu'un homme qui avait l'air plus instruit que les autres assurait au contraire que c'était tout le contraire; que monsieur Flamet, un savant de Paris, qui ne pensait à rien de rien, avait voyagé sur sa bonne foi avec la dame; mais que quand il avait vu qu'elle commençait à lui faire trop les yeux doux sur la route, il avait mieux aimé s'enfuir et lui laisser tout son bagage. Ça paraissait plus clair, surtout en regardant la dame, qui n'était pas jeune, et qui était rouge comme une écrevisse, parce qu'en fait de ça, il est sûr et certain, pour ce qui est de moi, par exemple.....

MADAME SÉNÈS.

Assez, assez, Antoine.

ANTOINE.

C'était en vérité risible à voir. La cour de l'auberge où une épingle ne serait pas tombée par terre, des voyageurs à toutes les fenêtres, des rires, des propos, et puis les diligences qui arrivaient, et qui voulaient savoir aussi.... Mais la dame! oh! la dame! (Il rit.) Est-il possible! Tantôt c'étaient les effets de monsieur qu'elle voulait déménager, tantôt les siens; elle ne savait plus où elle en était, elle avait la tête perdue. Si elle n'en meurt pas, elle est forte cette dame-là.

M. FLAMET.

Et Jéricho?

ANTOINE.

Tiens, c'est vrai. Pardon, monsieur. J'oubliais qu'il m'avait donné une lettre pour monsieur.

(Il remet une lettre à M. Flamet.)

M. FLAMET, ouvrant la lettre.

Vous permettez?

M. SÉNÈS.

Comment donc!

M. FLAMET, lisant.

« Monsieur,

« Je prends la liberté de vous écrire ces lignes rap-
« port à ce que vous m'avez ordonné de lui obéir
« comme à vous-même, et qu'elle veut que je la suive
« à Paris, dont je ne suis pas fâché, pour ne pas
« quitter les effets et la voiture de monsieur, vu
« qu'elle est capable de tout, et que je serai là pour
« la surveiller et la faire aller bon train; car je

« ne serai pas aussi complaisant que monsieur, parce « que je puis dire à monsieur que tout ce que vous « avez vu n'est rien auprès de tout ce qu'elle a fait « après le départ de monsieur, où tout le monde « avait fini par lui rire au nez et hausser les épaules, « de voir une femme de cet âge-là se mettre dans des « états semblables.

« Je ne resterai à Paris que deux heures tout au « plus, et je repartirai ensuite pour chez monsieur « Sénès; car pour ce qui est de revenir à Chartres en « attendant, si j'ai un conseil à donner à monsieur, « je ne lui conseille pas, après le bruit que son nom « a fait dans toutes les bouches. Je sais que tout cela « fera bien des frais à monsieur; mais, d'un autre « côté, c'est un grand débarras, qui serait toujours « devenu de pis en pis, et que la bombe aurait tou- « jours fini par éclater.

« Antoine, qui a vu tout, m'a promis de le raconter « à monsieur, par lequel il verra que j'ai suivi ses « ordres, quoique j'aurais été bien soulagé de pou- « voir me mettre à mon aise un peu plus. Voilà pour- « quoi je finis en me disant,

« Votre très-humble serviteur, et
« très-obéissant domestique,

« THOMAS JÉRICHO. »

« *P. S.* Jusqu'à la femme de chambre qui a les ge- « noux noirs, à ce qu'il paraît, et qui a eu la chose « de les montrer aux filles de l'auberge et de leur « dire que c'était monsieur. »

M. SÉNÈS.

Ainsi, elle emmène voiture, effets, domestique ! La mésaventure est complète.

MADAME SÉNÈS, avec intérêt.

Nous qui faisions des plaisanteries ! Je vous assure, monsieur Flamet, que je vous en demande bien sincèrement pardon.

LUDOVIC.

Moi, j'ai un moyen efficace pour consoler monsieur Flamet. Je ne devais aller à Bordeaux que le mois prochain ; aussitôt que sa voiture sera de retour, qu'il me donne la place de cette dame, et je pars avec lui.

M. FLAMET, avec un emportement comique.

Vous ! pas plus vous qu'un autre. Je ne veux de personne. Dans la colère où je suis contre cette maudite créature, je ne résisterais peut-être pas à la tentation de vous faire sentir à mon tour la vérité du proverbe :

QUI A COMPAGNON A MAÎTRE.

LE

DÉSINTÉRESSEMENT,

OU

PAS D'ARGENT PAS DE SUISSES.

PERSONNAGES.

MONSIEUR DE GIRSAC.
MADAME DE BRÉVAL.

La scène se passe à Paris, dans un salon.



Mme DE BRÉVAL.

JE VOUS CROYAIS UN PEU DE FIÈVRE;

Le Désintéressement.

LE DÉSINTÉRESSEMENT.

MONSIEUR DE GIRSAC et MADAME DE BRÉVAL.

M. DE GIRSAC.

Vous allez à la cour, je n'y vais pas; c'est une affaire de goût. Il n'y a pas là de quoi nous brouiller.

MADAME DE BRÉVAL.

Pourquoi n'y allez-vous pas?

M. DE GIRSAC.

Pourquoi y allez-vous?

MADAME DE BRÉVAL.

J'y vais.... j'y vais parce que c'est une cour. Depuis le Directoire, je n'ai jamais cessé d'aller à la cour; ma mère m'y menait, et j'en ai pris l'habitude.

M. DE GIRSAC.

Voilà une raison sans réplique.

MADAME DE BRÉVAL.

Voudriez-vous que j'eusse l'air de bouder? Bouder quoi? Je n'avais ni pensions ni faveurs; je n'ai seulement jamais su comment cela s'obtenait. Mais j'aime à me créer des devoirs; c'en est un que d'aller à la cour; cela donne bonne mine. Et puis j'ai de vieux domestiques qui diraient: « Madame ne va pas à cette

cour-ci; madame allait aux autres; il y a donc quelque chose? Elle est donc de l'opposition?» Ce serait pitoyable. Moi qui n'ai jamais été contre rien du tout. Je ne suis pas politique, mais j'aime la France. La misère est effroyable; il faut une cour pour le commerce.

M. DE GIRSAC.

Madame de Bréval allant à la cour par considération pour le commerce! Me voilà tout-à-fait converti.

MADAME DE BRÉVAL.

Ne plaisantez pas. Mon Dieu! vous serez converti quand vous aurez retrouvé sous le régime actuel les avantages que vous aviez sous l'autre. Mais croyez-vous que cela vienne vous chercher si vous restez chez vous?

M. DE GIRSAC.

Madame de Bréval, s'il n'y eût pas eu des gens trop pressés, si nous fussions restés compactes, qu'il n'y eût pas eu de filtration comme on en voit chaque jour, notre absence aurait été remarquée, et l'on serait venu au-devant de nous; ce qui ferait une position toute différente.

MADAME DE BRÉVAL.

On pouvait bien aussi vous laisser à l'écart.

M. DE GIRSAC.

On nous aurait laissés à l'écart, nous! Il en est cette fois-ci comme dans les premiers temps de l'empire; on ne s'occupe que du noble faubourg. On a l'air d'en rire; mais il est certain que le faubourg

Saint-Germain leur manque, et qu'il ne leur paraît jamais plus grand que quand ils ne le voient pas.

MADAME DE BRÉVAL.

Comme tout ce qui paraît grand.

M. DE GIRSAC.

Quant à moi, mon parti est pris, parce que je ne puis pas me séparer de l'idée que la noblesse est quelque chose; que c'est une obligation, une sorte d'engagement de ne pas trop se compromettre.

MADAME DE BRÉVAL.

Des phrases, que cela; des phrases! La noblesse qui est une obligation, un engagement! Dans vos idées, monsieur de Bréval était bien noble, n'est-il pas vrai?

M. DE GIRSAC.

Assurément.

MADAME DE BRÉVAL.

Eh bien! quoiqu'il eût dans ses armes pour devise: *Faïs ton devoir,* comment le faisait-il? Écoutez donc, c'était mon mari; je sais bien ce qu'il en était. On exagère la noblesse.

M. DE GIRSAC.

Bréval avait une santé si délicate!

MADAME DE BRÉVAL.

Alors ce n'était qu'un homme d'une santé délicate comme tous les hommes d'une santé délicate; il n'avait donc rien de particulier. Je ne suis qu'une fille de finance; je ris encore quand je pense à tout ce que

me disait ma mère pour me déterminer à ce mariage : c'était un grand nom ; c'était une grande famille ; tout était grand. (Elle rit.) Ah ! mon Dieu !

M. DE GIRSAC.

Vous lui apportiez une fortune considérable.

MADAME DE BRÉVAL.

Immense ! Et je savais que son gouverneur pleurait du matin au soir de ce que son élève qui n'avait rien, mais rien à la lettre, faisait une telle folie.

M. DE GIRSAC.

Ce gouverneur était un sot ; vous étiez fille unique, et une fille unique d'une grande fortune a toujours été noble. Madame de Girsac était un peu mieux que vous, peut-être....

MADAME DE BRÉVAL.

Comment !

M. DE GIRSAC.

Je veux dire qu'elle était née dans la robe.

MADAME DE BRÉVAL.

Ah ! à la bonne heure. J'entendais tout autre chose ; et comme je me rappelais fort bien la couleur hasardée de ses cheveux....

M. DE GIRSAC.

Elle était laide ; mais deux cent mille livres de rentes !

MADAME DE BRÉVAL, avec gaieté.

Vous n'êtes que des spéculateurs, des industriels. En mariage, en politique, vous ne voyez que l'argent.

M. DE GIRSAC.

Pas du tout, pas du tout.

MADAME DE BRÉVAL.

Monsieur de Bréval jouait à la bourse; monsieur de Bréval jouait dans les maisons de jeu. Les trois quarts de mes biens se sont en allés comme cela; et à chaque perte un peu considérable qu'il ne pouvait pas me cacher, il voulait me consoler avec son nom, avec ses ancêtres. Ses ancêtres! Qu'est-ce que c'était? Moi qui connaissais sa mère!

M. DE GIRSAC.

Madame de Bréval, si vous le prenez sur ce pied-là, si vous épluchez tout, il est certain qu'il n'y aura plus rien. J'ai, dans mon salon, un portrait de mon bisaïeul; je sais toute sa vie, qui est un modèle de vertus, et c'est pour moi une règle de conduite. Il était dévoué au sang de ses rois; il n'a jamais transigé avec ses devoirs; l'idée du parjure et de la félonie lui aurait fait horreur; il ne vivait et ne respirait que pour ses maîtres. Je suis son fils; assurément, je suis son fils! ne m'ôtez pas cette chère illusion; mon cœur est formé d'après le sien. Je m'exilerai, s'il le faut; je vivrai dans la retraite; mais je transmettrai à mes enfans ce feu sacré qui, croyez-moi, revivra un jour d'un nouvel éclat.

MADAME DE BRÉVAL.

Donnez-moi votre main.

M. DE GIRSAC, tendant la main machinalement.

Pourquoi faire?

MADAME DE BRÉVAL, après quelques momens de silence.

Je vous croyais un peu de fièvre; mais je suis rassurée; votre pouls est très-calme. Nous autres femmes, qui en général sommes nerveuses, nous succomberions s'il nous fallait penser la moitié de ce que vous venez de me dire.

M. DE GIRSAC.

Au temps où nous vivons, il est fort heureux d'avoir un caractère assez fort pour maîtriser ses sentimens.

MADAME DE BRÉVAL.

Galimatias! Les sentimens! le caractère! Que faisiez-vous de tout cela quand vous alliez à la cour de Bonaparte? car vous y alliez.

M. DE GIRSAC.

N'avais-je pas huit cent mille francs de bois à réclamer? Mais on m'a toujours rendu cette justice que je n'ai consenti à être chambellan qu'après le sacre.

MADAME DE BRÉVAL, riant.

Ah! parlez-moi du sacre.

M. DE GIRSAC.

Enfin c'était une époque. Quand le chef de la chrétienté....

MADAME DE BRÉVAL, riant plus fort.

Voulez-vous bien vous taire. Cette dévotion qui lui prend par réflexion!

M. DE GIRSAC.

Il n'en est pas moins vrai que tous les bons esprits du temps regardaient cela comme le premier anneau qui devait rattacher le passé à un avenir brillant.

MADAME DE BRÉVAL.

Eh bien! cet avenir brillant a eu lieu; il a fini; un autre avenir a recommencé, qui n'a pas duré beaucoup davantage. Nous voici au troisième. Ce sont trois avenirs que j'ai déjà vus; et je pourrais dire quatre, si je comptais mon pauvre Directoire. Il faut en prendre son parti. Je serais pourtant fâchée que celui-ci fût aussi court que les autres, parce que, comme dit mon neveu, il est plus rationnel.

M. DE GIRSAC.

Ah! mon Dieu, rationnel! Je ne sais pas trop ce que signifie rationnel; mais si cela veut dire compréhensible, votre neveu est bien fin de comprendre un mot à tout ce que nous voyons.

MADAME DE BRÉVAL.

Je ne parle de la cour que pour le fond des choses; les détails n'y sont pas. Cela viendra.

M. DE GIRSAC.

Comment donc! on a déjà les épaulettes de laine.

MADAME DE BRÉVAL.

Je le sais bien; mais qu'est-ce que cela durera? Si vous pouviez voir, d'ailleurs, ces pauvres épaulettes de laine; comme elles nous regardent; comme elles admirent que nous nous connaissions tous, que nous ne fassions qu'une même société! Ils sont vraiment là comme des enfans perdus. Beaucoup n'y viennent, j'en suis sûre, que parce qu'ils avaient juré à leurs voisines qu'ils iraient à la cour; et puis aussi parce qu'on leur avait parlé de trône populaire, et qu'ils

voulaient voir ce que c'était qu'un trône populaire; mais il est évident que cela ne les amuse pas, et qu'ils n'y retourneront guère. Si tout de suite nous y eussions été en masse imposante, ces gens-là ne sauraient déjà plus où se fourrer.

M. DE GIRSAC.

Quoi! vous ne sentez rien au fond du cœur pour les princes que nous avons perdus?

MADAME DE BRÉVAL.

Je vais vous faire frémir : rien du tout.

M. DE GIRSAC.

Aucun regret?

MADAME DE BRÉVAL.

Je ne regretterais une cour que si elle était la dernière; mais tant qu'une cour succédera à une cour, qu'est-ce que cela me fait? Vous autres hommes dont la conduite est calculée, qui n'avez pas un dévouement qui n'ait son prix, c'est autre chose. Vous résistez; vous vous faites prier, vous vous vendez....

M. DE GIRSAC.

Vous vous vendez est admirable!

MADAME DE BRÉVAL.

C'est le mot. Voyez quelle différence avec les femmes! Madame de Fulgens qui, pour la partie sentimentale, vaut incomparablement mieux que vous, puisqu'elle avait résisté même à Bonaparte; madame de Fulgens, à qui il faut une monarchie de quinze siècles, ni plus ni moins, pour la décider à aller au

bal; je l'ai vue au moment de conduire sa fille au Palais-Royal, parce qu'elle est mère, et qu'il faut qu'une jeune personne trouve à danser quelque part.

M. DE GIRSAC.

Elle n'y est pourtant pas allée?

MADAME DE BRÉVAL.

Non. La petite a eu le malheur d'attraper une entorse.

M. DE GIRSAC.

Vous appelez cela un malheur?

MADAME DE BRÉVAL.

Taisez-vous donc, monsieur de Girsac. Une entorse est peut-être la félicité parfaite?

M. DE GIRSAC.

Madame de Fulgens reste pure.

MADAME DE BRÉVAL.

Vous êtes fou. Pure pour qui? Qui est-ce qui se souciera de la pureté de madame de Fulgens? Qui est-ce qui y prendra garde?

M. DE GIRSAC.

Ah! ah! madame de Bréval, c'est bientôt dit.

MADAME DE BRÉVAL.

Est-ce que vous rêvez un retour, par hasard?

M. DE GIRSAC.

On ne doit jamais parler de ses rêves.

MADAME DE BRÉVAL.

Je sais qu'il y a des prédictions, des prophéties

frappantes, de vieux livres inintelligibles où l'on trouve expliqué, clair comme le jour, tout ce qui doit nous arriver. C'est là que beaucoup de braves vont puiser le courage de résister à la tentation.

M. DE GIRSAC.

Grâce au ciel, je suis au-dessus des enfantillages. Mais parlons à cœur ouvert. Supposez qu'on pût manquer à ses principes; et dites-moi, là, de bonne foi, ce qu'on pourrait aller faire dans une cour où l'on ne donne que des bals, des concerts et des drapeaux?

MADAME DE BRÉVAL.

Mais attendez. Un trône a toujours besoin d'entourages, ne fût-ce que pour les cérémonies.

M. DE GIRSAC.

Des dignités et des économies! c'est-à-dire des habits qui ne ressembleront pas à d'autres habits; car voilà tout alors. Où cela mène-t-il?

MADAME DE BRÉVAL.

Voilà toujours ce qui vous arrive à vous autres boudeurs; vous ne savez jamais rien que quand il est trop tard. Il n'y aura pas d'abord d'émolumens, mais il y aura des indemnités.

M. DE GIRSAC.

Des indemnités!

MADAME DE BRÉVAL.

Sans doute. On a déjà inventé cela pour les députés dont on a besoin, et qu'on veut favoriser sans les obliger à courir les chances scabreuses des élections. On

ne leur donne pas de places soldées; on les indemnise.

M. DE GIRSAC.

Je ne savais pas qu'on fût déjà aussi avancé.

MADAME DE BRÉVAL.

Mais croyez donc que tout ce qui est bien se rétablira. Il est impossible qu'il y ait du vide dans des choses qui constituent essentiellement la monarchie. Jamais je ne me suis trompée à cet égard.

M. DE GIRSAC.

Il est vrai qu'on a toujours admiré votre prévoyance.

MADAME DE BRÉVAL.

Pourquoi? C'est que depuis mon pauvre directoire, je me suis toujours laissé conduire par un homme plus fort que les événemens. Il m'écrivait à son arrivée à Londres: « Le peuple a tout fait en juillet; les « doctrinaires ont tout fait en août; emparez-vous « tous de la cour, et vous remplacerez les doctri- « naires. »

M. DE GIRSAC.

En vérité, vous seriez chargée de faire des recrues que vous ne vous y prendriez pas mieux.

MADAME DE BRÉVAL.

Monsieur de Girsac, sommes-nous amis? Parlons-nous sans réserve?

M. DE GIRSAC.

Pouvez-vous en douter?

MADAME DE BRÉVAL.

Eh bien! à vous seul, bien en confidence, je vous

dirai que j'ai toutes les certitudes possibles que la liste civile sera portée beaucoup plus haut qu'on ne croit généralement, et qu'on ne s'en tiendra pas à ne donner que des bals, des concerts et des drapeaux. Je connais votre désintéressement; je sais qu'un aussi bon courtisan que vous ne boude pas sans nécessité, bien qu'il se ménage selon les circonstances. Attendrez-vous pour vous montrer que la liste civile soit connue? Voyez les interprétations. Vous avez des ennemis; ils vous accableront; vous tomberez à la merci de tous les grognards. Se montrer au contraire lorsqu'on ne peut être soupçonné, voilà ce que je trouve tout-à-fait digne de vous.

M. DE GIRSAC.

Il est certain que, sous nos malheureux princes, j'ai eu souvent l'honneur de faire ma cour au chef actuel de l'État, et je n'ai jamais caché le prix que j'attachais aux marques de considération que j'en ai reçues. Il y a là un intérieur de famille qui m'a toujours profondément touché.

MADAME DE BRÉVAL.

Quand on est sensible! A ce soir, n'est-ce pas? C'est convenu. Vous viendrez me prendre pour aller au Palais-Royal.

M. DE GIRSAC.

C'est ce que je craignais en venant vous voir.

(Il sort.)

MADAME DE BRÉVAL, *seule*.

Faisons fermer ma porte, de peur qu'il n'en arrive d'autres. Il faut convenir que j'ai un joli talent pour

dorer la pilule. Si la liste civile veut avoir à sa cour autre chose que des parvenus, des gens d'affaires, autre chose que le commun des martyrs, il faudra qu'elle s'exécute; ce sera dur pour elle, j'en conviens; mais les vrais nobles, les gens véritablement comme il faut ne se contentent pas de grimaces.

PAS D'ARGENT, PAS DE SUISSES.

LE JUSTE MILIEU,

OU

CHARITÉ BIEN ORDONNÉE COMMENCE PAR SOI-MÊME.

PERSONNAGES.

MADAME DUPUIS.
ARTHUR.
MADEMOISELLE PITOU, tante de madame Dupuis.
MADAME FONTAVILLE.
FRANÇOIS, domestique.

La scène se passe à Paris.

(Le théâtre représente un salon.)



ARTHUR.

PEUT-ON VOUS RÉSISTER?

Le Juste Milieu [illegible]

LE JUSTE MILIEU.

SCÈNE I.

MADAME DUPUIS, FRANÇOIS.

(Madame Dupuis, après avoir examiné avec attention une robe fort élégante étalée sur plusieurs siéges, tire d'un écrin des boucles d'oreilles qu'elle essaie; ensuite elle sonne.)

FRANÇOIS, entrant.

Madame a sonné?

MADAME DUPUIS.

Monsieur Dupuis est-il sorti?

FRANÇOIS.

Oui, madame; monsieur est déjà parti pour la Bourse. Il a même recommandé de prévenir madame qu'il rentrerait peut-être un peu tard, à cause d'une assemblée de banquiers où il est obligé d'aller après.

MADAME DUPUIS.

Vous direz à la caisse qu'on m'envoie le cours des rentes d'aujourd'hui, aussitôt qu'on l'aura reçu. Le cours des rentes d'aujourd'hui; vous comprenez?

FRANÇOIS.

Oui, madame; le cours des rentes d'aujourd'hui.

MADAME DUPUIS.

Il faut aussi avertir Jagot de ne pas s'éloigner, parce que j'aurai besoin des chevaux ce matin; mais je ne prendrai que la calèche, afin que la berline reste prête pour ce soir. Je vais à la cour.



FRANÇOIS.

Est-ce moi ou Henri qui suivra madame?

MADAME DUPUIS.

Seulement Henri ce matin; mais tous les deux ce soir.

FRANÇOIS.

C'est que si madame avait pu se passer de moi, à cause d'une noce où j'étais invité....

MADAME DUPUIS.

J'en suis bien fâchée; mais je ne puis pas n'avoir qu'un domestique derrière ma voiture quand je vais au Palais-Royal.

FRANÇOIS.

Cependant, madame, excepté très-peu de dames....

MADAME DUPUIS.

Point d'explications; vous viendrez avec moi.

SCÈNE II.

MADAME DUPUIS, ARTHUR, FRANÇOIS.

ARTHUR.

Comment vous portez-vous aujourd'hui, belle dame?

MADAME DUPUIS.

Ah! bonjour, monsieur Arthur. (A François.) Il n'y a donc personne là-dedans?

FRANÇOIS.

Pardonnez-moi, madame; mais le plus souvent on n'annonce pas monsieur.

(Il va pour sortir.)

MADAME DUPUIS.

Attendez. Sachez d'Hortense si j'ai une fraise, une collerette toute prête; si je n'en ai pas, elle en arrangera une sur-le-champ. Une fraise que l'on met autour du cou. Retiendrez-vous cela?

FRANÇOIS, d'un ton d'humeur.

Oui, madame. Une fraise, comme des fraises.

MADAME DUPUIS.

C'est bien, allez. (François sort.) — (A Arthur.) Avez-vous remarqué le ton que ces gens-là ont pris depuis la révolution?

ARTHUR.

Ah! dame! c'est le ton de l'égalité, de la république, des étudians.

MADAME DUPUIS.

Je vous en prie en grâce, Arthur, ne me parlez pas des étudians; je les ai en horreur. On devrait fermer les écoles. N'y a-t-il pas assez de médecins et d'avocats?

ARTHUR.

J'étais tout à l'heure au café de Paris, tout près d'une table où il y avait de ces messieurs qui veulent la guerre, qui sympathisent avec les insurgés de tous les pays.

MADAME DUPUIS.

Mon Dieu! qu'ils aillent les rejoindre.

ARTHUR.

Qui sont pour les peuples contre les tyrans.

MADAME DUPUIS.

C'est-à-dire, qui ne demandent que l'anarchie et le pillage.

ARTHUR.

C'est cela.

MADAME DUPUIS.

Leurs vociférations soi-disant patriotiques ne sont autre chose que de l'envie contre tout ce qui a de la fortune, contre les classes élevées. Depuis que les nobles nous ont cédé la place, c'est à nous qu'on en veut. Quelle inconséquence! Y a-t-il l'ombre de comparaison à faire? La noblesse n'est qu'une fiction; l'argent est réel.

ARTHUR.

Malheureusement pour ces messieurs, cette réalité-là n'est qu'un rêve.

MADAME DUPUIS.

On assure cependant qu'il y en a parmi eux qui ne manquent pas d'une espèce d'aisance.

ARTHUR.

Alors ce sont des ambitieux.

MADAME DUPUIS.

Il faut le croire. Ils ont beau déguiser cela sous des grands noms d'honneur national....

ARTHUR.

L'honneur national est dans le crédit public.

MADAME DUPUIS.

C'est frappant ce que vous dites là.

ARTHUR.

Si la baisse eût continué, mon père pouvait se trouver dans le plus grand embarras.

MADAME DUPUIS.

Mon mari n'était pas trop rassuré non plus. Il est

pourtant épouvantable qu'une poignée de factieux puisse donner des craintes aussi sérieuses à des maisons comme les nôtres.

ARTHUR.

Ils veulent nous faire peur des étrangers! Comme si le premier besoin d'un peuple n'était pas la tranquillité intérieure!

MADAME DUPUIS.

Savez-vous que vous devenez tout-à-fait politique?

ARTHUR.

On y est bien forcé; le cours de la rente est subordonné à tout cela. Dites-moi donc pourquoi vous mettez ces boucles d'oreilles dès le matin?

MADAME DUPUIS.

Que vous êtes enfant! Vous ne voyez pas que ce sont des diamans que j'ai fait remonter et que j'essaie. Comme je vais ce soir à la cour....

ARTHUR.

Vous y êtes bien assidue, ce me semble.

MADAME DUPUIS.

Beaucoup moins que vous dans certaine maison.

ARTHUR.

Quelle certaine maison?

MADAME DUPUIS.

J'éclaircirai cela; prenez-y garde.

ARTHUR.

Je n'ai rien à craindre; vous pouvez prendre toutes les informations que vous voudrez.

MADAME DUPUIS.

S'il y avait encore un peu de hausse aujourd'hui, me conseilleriez-vous de vendre ?

ARTHUR.

Attendez.

MADAME DUPUIS.

J'ai quelquefois peur. Mon mari n'aurait qu'à découvrir que j'ai des économies et que je les place à son insu !

ARTHUR.

Il ne peut pas s'en douter ; ce n'est pas sous votre nom.

MADAME DUPUIS.

Venez donc ce soir au Palais-Royal.

ARTHUR.

Je tâcherai.

MADAME DUPUIS, *le forçant à se tourner de côté.*

Il s'en irait pourtant sans avoir regardé ma robe !

ARTHUR.

Elle est d'un goût parfait.

MADAME DUPUIS.

Je me ruine ; mais que voulez-vous ? Il n'y a que nous pour donner de l'éclat à tout ceci ; il faut bien s'exécuter.

ARTHUR.

C'est très-politique.

MADAME DUPUIS.

A soixante-quinze centimes de hausse, vous croyez que je ne ferai pas bien de vendre ?

ARTHUR.

Il n'y a pas de nouveaux bruits de guerre; pourquoi vous presseriez-vous?

MADAME DUPUIS.

Comme vous voudrez. Mais, je vous en prie, Arthur, venez ce soir.

ARTHUR.

Peut-on vous résister?

(Il lui baise la main et s'en va.)

MADAME DUPUIS, seule.

Soixante-quinze centimes, plus le bénéfice que j'ai déjà fait et le trimestre que j'ai reçu, ce serait assez joli pour de l'argent qui n'avait pas d'emploi.

(On annonce mademoiselle Pitou.)

SCÈNE III.

MADAME DUPUIS, MADEMOISELLE PITOU.

MADEMOISELLE PITOU.

Bonjour, Henriette.

MADAME DUPUIS.

Bonjour, ma tante. Prenez un siége, s'il vous plaît.

MADEMOISELLE PITOU.

Volontiers, car je n'en puis plus. Savez-vous que j'ai fini hier ma soixante-neuvième année, et qu'à l'heure où je vous parle, je suis dans ma soixante-dixième?

MADAME DUPUIS.

A vous voir, on ne le croirait jamais.

MADEMOISELLE PITOU.

Ah! ah! c'est bon à dire; mais des événemens comme ceux qui se passent vous avancent bien.

MADAME DUPUIS.

Vous êtes donc toujours carliste?

MADEMOISELLE PITOU.

Toujours, ma nièce. J'ai vécu dans l'amour de nos maîtres, et, si Dieu le permet, j'espère bien y mourir.

MADAME DUPUIS.

C'est on ne peut pas mieux.

MADEMOISELLE PITOU.

Je sais bien que c'est une plaisanterie de votre part; vous êtes sans doute à la mode; vous devez être révolutionnaire.

MADAME DUPUIS.

Révolutionnaire! vous vous trompez beaucoup, ma tante; je vais ce soir à la cour.

MADEMOISELLE PITOU.

A votre cour; car la nôtre n'est plus en France.

MADAME DUPUIS.

Pauvre tante! à quoi allez-vous penser? Vos maîtres, comme vous les appelez, sont partis pour jamais.

MADEMOISELLE PITOU.

On a été enchanté de l'abaissement des uns, parce qu'on a espéré prendre leur place; on ne pense pas qu'il y a plus bas des gens qui espèrent aussi prendre la place des autres.

MADAME DUPUIS.

A quoi bon me dites-vous cela? Je n'ai pris la place de personne.

MADEMOISELLE PITOU.

Ma petite dame, ma petite dame, on a beau n'avoir jamais eu d'esprit, l'âge donne de l'expérience; et je vous vois avec peine vous embarquer dans des glorioles qui feront peut-être qu'un jour....

MADAME DUPUIS.

Achevez.

MADEMOISELLE PITOU.

Que de gens j'ai vus triompher, dont on s'est moqué ensuite! Dieu m'a fait naître marchande; je suis restée marchande tant que mes forces me l'ont permis. Vous êtes riche; eh bien! qui vous empêche d'être charitable? Quand la dynastie reviendra, elle n'aura pas de reproche à vous faire, du moins.

MADAME DUPUIS.

Quand la dynastie reviendra! Vous pensez donc qu'elle reviendra?

MADEMOISELLE PITOU.

Belle question! Si vous n'étiez pas révolutionnaire.....

MADAME DUPUIS.

Rien ne me paraît plaisant comme votre obstination à m'appeler révolutionnaire. Le mot est affreux.

MADEMOISELLE PITOU.

Quoi! vous ne l'êtes pas?

MADAME DUPUIS.

J'en suis à cent lieues.

MADEMOISELLE PITOU.

Alors c'est donc vrai que ce que vous appelez la cour ne travaille que pour ramener la dynastie?

MADAME DUPUIS.

Pas le moins du monde.

MADEMOISELLE PITOU.

Dans ce cas-là, je ne me trompais pas; vous êtes pour la révolution.

MADAME DUPUIS.

Seulement dans ce qu'elle a de raisonnable.

MADEMOISELLE PITOU.

Je n'y comprends rien. Une révolution raisonnable aurait commencé par rappeler la dynastie. Vous riez. N'est-ce pas que c'est à cela qu'on vise? Vous ne voulez pas en convenir; mais avec moi, avec votre tante qui ne vit que dans cette espérance-là, si vous en savez quelque chose, dites-le-moi. En effet, pourquoi destituerait-on les gens qui se sont associés pour empêcher le retour de nos maîtres?

MADAME DUPUIS.

Parce qu'un gouvernement ne doit pas permettre qu'il se forme un gouvernement dans le gouvernement.

MADEMOISELLE PITOU.

Ainsi votre gouvernement serait contre la dynastie et contre ceux qui n'en veulent pas! Tenez, ma chère petite, parlons plutôt d'autre chose.

MADAME DUPUIS.

Comment! ma tante, vous ne comprenez pas qu'on puisse se tenir entre les deux extrêmes?

MADEMOISELLE PITOU.

En voilà assez, en voilà assez. Je sais bien qu'on parle d'un juste milieu; mais vous entendez bien que je ne m'y laisse pas prendre. Songez donc que j'ai une étoile.

MADAME DUPUIS.

Une étoile!

MADEMOISELLE PITOU.

Oui, ma charmante, une étoile, qu'on voit parfaitement de la fenêtre de ma cuisine; étoile qui n'existe que depuis le départ de la dynastie, et que Dieu a envoyée tout exprès pour rassurer les bons royalistes. Les affaires d'Italie lui ont donné l'éclat d'un soleil. Pourquoi vos ministres, qui ont amené les choses au point où elles sont, cherchent-ils encore à dissimuler? Qu'ils se déclarent ouvertement; ils n'apprendront rien à personne.

MADAME DUPUIS.

S'ils se déclaraient dans le sens que vous espérez, ma tante, croyez-vous que la banque, les grands capitalistes, les hautes classes enfin ne s'opposeraient pas à de pareils projets? Nous avons fait assez de sacrifices à l'ordre de choses actuel pour tenir à le conserver. Savez-vous que, pour ma part, j'ai déjà donné quatre grands bals cet hiver, et que j'en donne encore un après-demain, sans compter tous ceux pour lesquels je me suis laissé nommer dame-commissaire? S'imaginer après cela que nous consentirions à voir revenir cette noblesse insolente et cupide qui nous a humiliés pendant quinze ans; cette noblesse qui n'a plus de racine nulle part; qui, pour toute

prééminence, n'a que des ridicules et des vices! Non, ma chère tante, les peuples des grandes journées ne le souffriraient pas.

MADEMOISELLE PITOU.

Vous parlez des grandes journées, et vous n'êtes pas révolutionnaire!

MADAME DUPUIS.

Non, je ne le suis pas, car je hais la république à la mort; la liberté ne me paraît qu'une niaiserie, et l'égalité me suffoque. Je veux ce que nous avons.

MADEMOISELLE PITOU.

Et qu'est-ce que vous avez, s'il vous plaît? Pourriez-vous me faire l'amitié de me le dire?

MADAME DUPUIS.

Nous avons, ma tante, nous avons d'abord un roi qui ne redoutera pas le jugement de ses contemporains.

MADEMOISELLE PITOU, *éclatant de rire.*

Ah! un roi qui a des contemporains! Les contemporains d'un roi! Est-ce qu'un vrai roi a jamais eu des contemporains? Un vrai roi n'a que des sujets. Et avec ce roi qui a des contemporains, qu'avez-vous donc encore?

MADAME DUPUIS.

Nous avons la liberté de conscience.

MADEMOISELLE PITOU.

Moi, j'adore le pape.

MADAME DUPUIS.

Vous adorez une créature?

MADEMOISELLE PITOU.

Le pape une créature! y pensez-vous, ma chère? O mon Dieu! où allons-nous? Appeler le pape une créature! Vous êtes dans la voie de la perdition, mon enfant. (On annonce madame Fontaville.) Voilà du monde qui vous arrive, adieu, adieu; je m'en vais. (A part, en s'en allant.) Pauvre petite Henriette! je suis toute tremblante.

(Elle sort.)

SCÈNE IV.

MADAME DUPUIS, MADAME FONTAVILLE.

MADAME FONTAVILLE, entrant.

Quelle est donc cette dame qui sort?

MADAME DUPUIS.

C'est une ancienne marchande qui se croit obligée à me rendre une ou deux visites par an. C'est assez ennuyeux, parce qu'il me faut essuyer des conversations de l'autre monde: elle est carliste.

MADAME FONTAVILLE, souriant.

Ne parlons pas de cela, ma chère Henriette. C'est comme solliciteuse que vous me voyez dans ce moment devant vous. Votre bal a toujours lieu après-demain?

MADAME DUPUIS.

Toujours, et j'espère bien que vous y viendrez.

MADAME FONTAVILLE.

Oui, oui, ma bonne amie; n'ayez pas d'inquiétude.

MADAME DUPUIS.

Ah! à la bonne heure.

MADAME FONTAVILLE.

Mais avouez qu'il est bien singulier que vous en soyez presque à la reconnaissance envers moi de ce que je viens à une fête chez vous.

MADAME DUPUIS.

Je n'en suis pas encore tout-à-fait à la reconnaissance.

MADAME FONTAVILLE.

C'est pire; c'est de l'étonnement. Et je vous demande pourquoi? Parce que votre mari est un honnête homme qui pense beaucoup à ses intérêts, et que le mien est un honnête homme qui pense beaucoup à son pays.

MADAME DUPUIS.

Sans trop oublier ses intérêts cependant.

MADAME FONTAVILLE.

C'est tout simple; vous devez croire cela. Dans le juste milieu où vous prétendez vous tenir, vous êtes tellement isolée de tout, que vous ne pouvez juger de rien. Prenez bien garde que je ne vous en veux pas, ma chère Henriette; j'approuve toujours qu'une femme pense comme son mari. Je venais vous demander une invitation pour un réfugié italien qui nous était recommandé, et qui est arrivé ces jours-ci.

MADAME DUPUIS.

Un révolutionnaire!

MADAME FONTAVILLE.

Oui, très-révolutionnaire, car il perd soixante

mille livres de rentes pour avoir essayé de soustraire son pays à un joug qui était devenu insupportable.

MADAME DUPUIS.

Ils disent tous cela.

MADAME FONTAVILLE.

Personne ne le nierait s'ils avaient réussi. Au surplus, votre ministère y a mis bon ordre.

MADAME DUPUIS.

Mon ministère sait beaucoup de choses que nous ne savons pas.

MADAME FONTAVILLE.

S'il pouvait seulement savoir ce que nous savons.

MADAME DUPUIS.

D'ailleurs, il faut être de bonne foi, ma chère Mélanie; voilà assez de commotions : je veux pouvoir respirer. Je suis jeune, j'ai de la fortune, on me trouve quelque agrément; je vous avouerai que tout cela me détourne un peu du goût des révolutions.

MADAME FONTAVILLE.

Qui est-ce qui a le goût des révolutions ! Nous sommes du même âge; ma fortune est fixe, la vôtre est d'industrie, ce qui m'empêche de les comparer; je n'ai donc pas plus envie qu'une autre de voir compromettre une pareille position. Malheureusement, on peut le craindre à la manière dont on nous mène.

MADAME DUPUIS.

On nous mène au moins aussi bien que les brouil-

lons qui ne s'agitent que pour pouvoir puiser à pleines mains dans le Trésor public.

MADAME FONTAVILLE.

Et pensez-vous, ma chère, que vos gens actuels n'y touchent que du bout des doigts? Mais laissons cela, je vous prie; nous n'avons pas la prétention de nous convertir l'une l'autre, n'est-il pas vrai?

MADAME DUPUIS.

Puisqu'on ne peut plus parler deux minutes de suite sans qu'il soit question de politique, je voudrais au moins, vu notre ancienne amitié, que nous pussions nous entendre sur quelque chose.

MADAME FONTAVILLE.

Moi aussi je le voudrais bien; c'est impossible. Vous avez une confiance aveugle dans ce que vous regardez comme des hommes d'État; vous vous nourrissez de leur crême fouettée; les conversations que j'entends sont si substantielles!

MADAME DUPUIS.

Vous les appelez substantielles parce qu'elles portent à l'irritation.

MADAME FONTAVILLE.

Parce qu'elles portent à la réflexion.

MADAME DUPUIS.

C'est trop triste de réfléchir toujours; ce n'est pas vivre.

MADAME FONTAVILLE.

Répondez-moi donc pour mon Italien.

MADAME DUPUIS.

S'il vient à Paris pour faire des émeutes.....

MADAME FONTAVILLE.

Ne dirait-on pas qu'il n'y ait que Paris pour faire des émeutes, et que ceux qui les aiment ne trouveraient pas d'autres endroits pour satisfaire leur goût? Il y a des émeutes dans toute la France, il y en a dans l'Europe entière; mais il est convenu que celles de Paris sont les seules dont on doive s'effrayer.

MADAME DUPUIS.

Paris est le siége du gouvernement.

MADAME FONTAVILLE.

Dites : Paris est le siége d'une coterie qui perd tous les gouvernemens. Les braves n'ont pas plus tôt remporté une victoire, que les intrigans inventent un système pour s'emparer du triomphe. Gare à ceux qui les écoutent, ils sont asphyxiés. Vous en êtes là, ma chère.

MADAME DUPUIS.

Mais pas du tout.

MADAME FONTAVILLE, *avec gaieté.*

Si fait, si fait. Vous revoudriez toutes les vieilleries à condition de vous y encadrer, vous et les vôtres. Prenez garde que je ne vous blâme pas; chacun va comme il l'entend.

MADAME DUPUIS.

Il ne faut pas rendre les capitalistes plus ridicules qu'ils ne le sont, non plus. Que les nobles viennent à nous, nous les recevrons à bras ouverts. Nous ne sommes pas exclusifs comme eux.

MADAME FONTAVILLE.

Recevez donc mon Italien à bras ouverts, car c'est

un jeune homme d'une des premières familles de son pays.

MADAME DUPUIS.

C'est un jeune homme, dites-vous?

MADAME FONTAVILLE.

A peu près de l'âge d'un monsieur Arthur que j'ai vu plusieurs fois chez vous.

MADAME DUPUIS.

Et d'une naissance illustre! Est-il bien?

MADAME FONTAVILLE.

Il m'a paru grand; il a de bonnes manières; sa figure est noble et ne manque pas d'expression, quoique la nourrice de ma petite ait remarqué qu'il avait les yeux bleus.

MADAME DUPUIS.

Je croyais qu'en général les Italiens étaient bruns.

MADAME FONTAVILLE.

Aussi l'est-il; mais avec des yeux bleus. C'est une bizarrerie.

MADAME DUPUIS.

C'est une grande beauté.

MADAME FONTAVILLE.

Ah!

MADAME DUPUIS.

Quel dommage qu'il ne lui reste plus rien!

MADAME FONTAVILLE.

Je n'ai pas dit cela. Il perd bien soixante mille livres de rentes à peu près; mais ce n'était pas toute sa fortune. Il avait trouvé moyen de réaliser des fonds considérables dont il cherche l'emploi.

MADAME DUPUIS.

Ah! tant mieux. Il faudra le mettre en rapport avec monsieur Dupuis qui se fera un plaisir de le guider.

MADAME FONTAVILLE, *regardant la robe qui est sur des siéges.*

Voilà déjà votre robe de bal?

MADAME DUPUIS, *faisant des mines.*

Mon Dieu, non. C'est tout bonnement une robe pour aller ce soir au Palais-Royal. Je ne peux pas m'en dispenser; j'ai été cet hiver à toutes les fêtes qu'on y a données.

MADAME FONTAVILLE.

N'oubliez pas mon Italien, ma bonne amie. Ecrivez votre invitation tout de suite.

MADAME DUPUIS.

Est-ce que vous allez vous en charger?

MADAME FONTAVILLE.

Sans doute.

MADAME DUPUIS.

Vous croyez qu'il ne serait pas mieux que je l'envoyasse porter chez lui par un de mes domestiques? C'est plus dans les formes, et les étrangers sont assez susceptibles là-dessus.

MADAME FONTAVILLE.

Prenez donc garde que celui-là est un révolutionnaire, d'où je conclus qu'il doit fort peu se soucier des formes.

MADAME DUPUIS.

Des révolutionnaires comme lui!

MADAME FONTAVILLE.

Sont très-révolutionnaires, ne vous y trompez pas; c'est ce que vous appeliez tout à l'heure un brouillon dans toute la force du terme.

MADAME DUPUIS.

J'ai dit un brouillon, parce que c'est le premier mot qui m'est venu à la bouche. Il est certain que dans un pays qui est par trop opprimé, on doit être tenté quelquefois de remettre à la raison les gens qui abusent du pouvoir; surtout quand on a du cœur et de l'élévation dans l'âme. Qui est-ce qui ne sait pas cela?

MADAME FONTAVILLE, lui prenant la main avec amitié.

Si vous l'avez su, ma pauvre Henriette, il faut avouer du moins qu'il y a des instans où vous semblez l'oublier. Personne n'est tenu à avoir une mémoire imperturbable.

MADAME DUPUIS.

Que vous êtes méchante!

MADAME FONTAVILLE.

Moi! oh! point du tout. D'ailleurs je ne pourrais pas l'être avec vous; vous n'êtes pas assez forte. Ah çà, voulez-vous, oui ou non, me donner cette invitation, ou seulement un imprimé? je le remplirai chez moi.

MADAME DUPUIS.

En voici trois, quatre, si cela peut vous faire plaisir.

MADAME FONTAVILLE.

Je n'en ai besoin que d'un.

MADAME DUPUIS, d'un ton caressant.

Dites-moi, ma belle, aurons-nous votre mari?

MADAME FONTAVILLE.

Il viendra avec moi pour vous présenter son proscrit; et si des affaires l'empêchaient de rester, nul doute qu'il ne soit de retour pour me reconduire.

MADAME DUPUIS.

Chère et bonne Mélanie, combien vous prenez de précautions pour me faire entendre que notre société n'est plus la vôtre!

MADAME FONTAVILLE.

Est-ce nous qui avons rompu? Si vous avez des ministres, nous les gênerions; et c'est encore un souvenir d'amitié que de leur épargner cette contrariété chez vous. Tous les ministres ont la même maladie; il y a des instans où je crois que cela tient aux murs des ministères. A chaque changement, il faudrait peut-être les gratter et les reblanchir, comme on fait pour les écuries. On fait tant de dépenses inutiles; on devrait essayer celle-là.

MADAME DUPUIS.

Sans plaisanterie, tâchez que votre mari reste à ma soirée. S'il ne le fait pas, je ne lui pardonnerai de ma vie.

FRANÇOIS.

Mademoiselle Hortense demande si madame va s'habiller.

MADAME DUPUIS.

Oui, oui, tout de suite. (A madame Fontaville.) Il ne faut pas que cela vous chasse.

MADAME FONTAVILLE.

Je m'en allais.

MADAME DUPUIS.

A après-demain, donc.

MADAME FONTAVILLE.

A après-demain.

(Elle sort.)

MADAME DUPUIS, seule.

Le monde est vraiment étrange ! Pour ma tante, je suis révolutionnaire; pour Mélanie et les siens, je vise à l'aristocratie; et cela tout simplement parce que je tiens à un gouvernement où je vais à la cour, et sous lequel mon mari fait d'excellentes affaires. C'est là tout mon juste milieu; je ne donnerais pas un cheveu du reste. Que la France se plaigne d'avoir été trompée, elle a peut-être raison; mais nous ne sommes pas la France.

CHARITÉ BIEN ORDONNÉE COMMENCE PAR SOI-MÊME.

LA GRISETTE,

OU

OÙ DIEU VEUT, IL PLEUT.

PERSONNAGES.

GEORGETTE, jeune ouvrière.
JULES.
LIONEL.

La scène se passe à Paris

(Le théâtre représente la chambre de Georgette.)



GEORGETTE.

AH! MON DIEU, QUE LE BON DIEU EST BON!

LA GRISETTE.

SCÈNE I.

GEORGETTE, JULES.

JULES.

Tiens, Georgette, tu es si bonne fille que, malgré la peine que tu auras à me comprendre, il faut pourtant que tu m'écoutes.

GEORGETTE.

Est-ce que c'est encore de politique que vous allez me parler?

JULES.

Oui, ma petite Georgette.

GEORGETTE.

Alors je vais prendre mon ouvrage; ça vous est égal?

JULES.

Tout comme tu voudras. Je t'aime beaucoup plus que tu ne crois, Georgette.

GEORGETTE, souriant.

Vous disiez que vous alliez parler politique.

JULES.

Tu vas voir. La pension que me fait ma mère pour suivre mes cours à Paris est bien juste; tu n'es pas logée comme je voudrais; tu manques de mille choses dans ta toilette, dans ton ménage.....

GEORGETTE, avec inquiétude.

Où voulez-vous donc en venir, monsieur Jules?

JULES.

On trouve que j'écris bien, que mon style a de l'originalité, de l'élégance, du piquant.

GEORGETTE.

Je suis fâchée de ne pas m'y connaître.

JULES.

Je t'avouerai que, moi, je le crois.

GEORGETTE.

Vous devez savoir cela mieux que personne.

JULES.

Par malheur, j'ai trop de conscience.

GEORGETTE.

Est-ce qu'on peut en avoir trop?

JULES.

Si j'étais seul, ma chère Georgette, j'écrirais dans toute la franchise de mes opinions; le public, à la longue, verrait bien que je suis de bonne foi; cela me suffirait. Mais je voudrais te rendre plus heureuse que tu n'es; et le sort d'un écrivain indépendant offre aujourd'hui plus de dangers que de ressources.

GEORGETTE.

Dites donc tout de suite ce que vous voulez dire, monsieur Jules; j'ai une peur affreuse.

JULES.

Quelle peur peux-tu avoir?

GEORGETTE, pleurant.

Vous pensez à me quitter : c'est clair comme le jour.

JULES.

Pas du tout, pas du tout ; au contraire. Ecoute-moi donc.

GEORGETTE.

J'étais malade dimanche dernier ; vous avez été à Tivoli sans moi : j'avais quelque chose qui me disait qu'il m'en arriverait mal.

JULES.

Si tu parles toujours.....

GEORGETTE.

C'est ma punition ; je m'y attendais. Ça ne pouvait pas finir autrement. Je l'ai mérité.

JULES.

Georgette ! Georgette !

GEORGETTE.

Si quelque chose peut m'excuser, c'est que certainement il faut que vous m'ayez jeté un sort ; car, sans cela, je ne vous aurais pas écouté plus qu'un autre. Mais dès les premiers mots que vous m'avez dits, il m'a semblé que je vous connaissais, tant je vous ai trouvé doux et honnête. Les autres hommes sont si hardis ! Je ne voudrais pas vous répéter tous les propos qu'on me tient chaque fois que je sors pour reporter de l'ouvrage, et cependant je me mets toujours bien simplement.

JULES.

Tu es si jolie !

GEORGETTE.

C'est un mot que cela. Je suis jolie! Mais, si vous me quittez, à quoi cela me servira-t-il? Croyez-vous que je suivrai votre exemple, que je ferai une autre connaissance? Ah! l'horreur!

JULES.

Tais-toi donc, Georgette; tais-toi donc.

GEORGETTE, sanglotant.

Non, monsieur Jules, je ne me tairai pas. Je veux que vous soyez bien sûr que jamais vous n'en retrouverez une autre comme moi. Qu'est-ce qu'il y a que nous nous connaissons? Il y aura déjà six mois le 4 du mois prochain. Eh bien! je vous jure que je n'ai pas passé un seul moment sans m'occuper de vous. J'étais trop heureuse; cela ne pouvait pas durer. Je n'avais pas assez d'esprit pour vous; je le sentais bien. Aussi quand vous m'avez dit, en plaisantant, que vous pourriez bien finir par m'épouser, vous rappelez-vous que je vous ai répondu : « Non, monsieur Jules, ça ne conviendrait pas; vous avez de l'éducation, il vous faut une demoiselle de famille? » Croyez bien que je mourais en vous disant cela. Etre votre femme! ô mon Dieu!

JULES, très-ému.

En vérité, Georgette, je ne sais plus ce que je voulais te dire.

GEORGETTE.

Tenez, monsieur Jules, je vous demande une dernière grâce; écrivez-le-moi plutôt. Vous m'avez tant aimée que mon chagrin vous ferait trop de peine à

voir ; moi, je me gênerais pour ne pas trop vous affliger. Quand je n'aurai plus d'espoir, je veux du moins pouvoir pleurer tout à mon aise.

JULES, lui mettant la main sur la bouche.

Ah çà ! Georgette, veux-tu bien finir ? A quoi ressemble tout ce que tu me dis ? Je te jure, foi d'honnête homme, que je ne t'ai jamais chérie avec plus de tendresse. Tu crois que c'est en plaisantant que je t'ai parlé mariage ; tu verras un jour si c'était en plaisantant. Avec de l'esprit, puisque tu trouves que j'en ai, comment peux-tu croire que je serais assez aveugle pour ne pas apprécier un cœur comme le tien ? Il faut laisser parler les gens avant de se mettre martel en tête comme tu viens de le faire.

GEORGETTE, avec tous les signes de la joie.

Mon cher monsieur Jules ! Ah ! si je savais m'exprimer comme vous, vous seriez étonné de la force avec laquelle je vous aime. Vous ne pouvez pas vous en douter. Vous parlez de ma toilette, de mon ménage ; qu'est-ce que c'est que cela ? ce n'est rien du tout.

JULES.

Nous autres hommes, Georgette, notre plus grand plaisir, quand nous aimons une femme, c'est de lui faire des présens.

GEORGETTE.

Vous me croyez donc coquette ?

JULES.

Tu en es à cent lieues. Je veux seulement t'amener aux rêves qui me passent par la tête depuis quelque temps.

GEORGETTE.

C'est drôle! moi, quand je suis contente, je ne rêve jamais.

JULES.

Tu fais bien.

GEORGETTE.

Et quels sont vos rêves, à vous?

JULES.

Tu te rappelles qu'il y a eu une révolution au mois de juillet dernier?

GEORGETTE.

Est-ce que je puis l'oublier, avec la cicatrice que vous avez à la main?

JULES.

Cette révolution a donné naissance à plusieurs partis, mais surtout à deux : l'un qui pense qu'il faudrait que cette révolution eût franchement toutes ses conséquences; l'autre qui voudrait au contraire qu'on lui donnât le moins de suite possible.

GEORGETTE.

Que vous avez de jolis cheveux!

JULES.

Tâche de suivre un peu ce que je te dis, tu verras où je veux en venir.

GEORGETTE.

Oui, monsieur Jules; parlez tant que vous voudrez.

JULES.

Mon opinion à moi est du côté de ceux qui demandent que le changement soit complet. Cela me paraît plus net, plus clair; j'y vois moins de prise

pour les intrigans; et, ma chère Georgette, il y a tant d'intrigans!

GEORGETTE.

Je connais bien quelqu'un qui ne l'est pas, et qui ne le sera jamais.

JULES.

Lionel, ce jeune homme que nous avons rencontré l'autre jour sur le boulevard, est venu me voir hier matin.

GEORGETTE.

Je ne l'aime pas; il a l'air trop effronté.

JULES.

Il est lié avec plusieurs personnes qui, sans rien avoir, trouvent pourtant le moyen de vivre de la manière la plus agréable.

GEORGETTE.

Comment font-ils donc?

JULES.

Ils écrivent pour le gouvernement.

GEORGETTE.

Est-ce que vous pourriez écrire pour le gouvernement, vous?

JULES.

Oui, si je comprenais quelque chose à ce qu'il veut faire.

GEORGETTE.

Vous y comprendriez bien autant qu'eux.

JULES.

C'est qu'ils n'y comprennent rien non plus.

(On entend frapper.)

GEORGETTE, *à voix basse.*

On frappe. Mon Dieu! monsieur Jules, cachez-vous un peu, je vous prie.

JULES.

Bah, bah! est-ce que tu ne peux pas avoir un cousin, un frère, un parent? Je puis être une personne qui t'a procuré de l'ouvrage.

GEORGETTE.

Pour peu que vous me donniez une raison, je la trouve toujours bonne. Je vais ouvrir.

SCÈNE II.

GEORGETTE, JULES, LIONEL.

JULES.

Tiens! c'est toi, Lionel?

LIONEL.

Oui, mon cher. Ne te trouvant pas chez toi, j'ai fait tant d'instances auprès de ton portier, qu'il a fini par se laisser arracher l'adresse de madame.

JULES.

Pas de mauvaises plaisanteries, Lionel.

LIONEL.

Elle est logée comme une divinité! Un peu haut; mais l'Olympe n'était pas au rez-de-chaussée. Comme tout cela est bien tenu!

JULES.

Qu'est-ce que tu avais à me dire?

LIONEL.

La suite de notre conversation d'hier, mon enfant. J'ai comme un remords de penser qu'avec le talent qu'on te reconnait, tu ne fasses pas une meilleure figure dans le monde. Ah! si je savais seulement l'orthographe!

JULES.

Tu es fou.

LIONEL.

Les raisons ne me manqueraient jamais; je n'ai pas d'opinions. Je tancerais ou je caresserais tour à tour les républicains, les carlistes, les vainqueurs de juillet; ceux qui veulent le passé, ceux qui espèrent dans l'avenir; je serais sévère ou tendre, suivant qu'on me le commanderait, et je roulerais sur l'or, et j'aurais une bonne voiture dans laquelle je promènerais mademoiselle Georgette.

(Il se frotte les mains.)

JULES, remarquant l'embarras de Georgette.

Ne l'écoutez pas.

LIONEL.

Laisse-moi seulement te faire faire connaissance avec des lurons qui n'ont pas d'autre métier; tu seras honteux de toi-même. Tu verras de quelle manière ils traitent ces misérables qui ont toujours été ennemis du trône et de l'autel.

JULES, riant malgré lui.

Veux-tu finir!

LIONEL.

Qu'est-ce que cela leur fait? Les trônes les paient très-généreusement; l'autel ne les a jamais beaucoup

gênés; ils vont leur train. Tu veux que les journées de juillet aient été une révolution; pour eux révolution et restauration ne sont qu'une comédie dont on a fait une nouvelle distribution de rôles. Eh bien! ce n'est pas gênant. Ils traitent les nouveaux acteurs comme ils traitaient les anciens; ils leur donnent les mêmes louanges qu'ils donnaient aux autres; je trouve cela un métier parfait.

JULES.

D'où je conclus que si tu savais l'orthographe, tu n'aurais pas de conscience.

LIONEL.

Pas le moins du monde. La vie honorable est trop chère à Paris. Quand on n'a pas de revenus, il faut se vendre.

JULES.

Se vendre à ceux qu'on a vaincus!

LIONEL.

Il n'y a pas de vaincus; il n'y a pas de vainqueurs; il y a un budget. Quand on peut en prendre sa part, on a tort de ne pas le faire. Toutes les utopies doivent viser là. Malheureusement, mon éducation a été trop négligée pour que je puisse me mettre sur les rangs, mais j'y pousse tous ceux de mes amis qui savent tenir une plume; cela m'assure au moins de bons déjeûners.

JULES.

Ce que je ne comprends pas, c'est comment ils peuvent se monter la tête pour écrire en faveur de sottises qu'ils blâment intérieurement.

LIONEL.

Ils tâchent de se donner de l'humeur contre ceux qui ne veulent pas être leurs dupes; quand ils y sont parvenus, cela leur sert d'opinions.

JULES.

Et ces gens-là sont fiers?

LIONEL.

Très-fiers tant que l'argent abonde, et gais comme moi quand ils sont aux expédiens. Mademoiselle Georgette a l'air de m'écouter avec attention.

JULES.

Je t'assure bien que non.

GEORGETTE.

Pardonnez-moi, monsieur Jules.

LIONEL.

A la bonne heure. Diable! savez-vous qu'avec l'ordre qu'il a, Jules pourrait bien un jour vous donner un bon carrosse?

GEORGETTE, avec émotion.

Un carrosse, monsieur! Pourquoi me parlez-vous d'un carrosse? Si je montais jamais dans un carrosse, il faudrait que ce fût celui de mon mari; ainsi, voyez.

LIONEL.

Qu'elle est gentille! Elle a ses petits préjugés. J'aime les préjugés à la folie; c'est si rare à présent.

JULES.

En voilà assez, Lionel; Georgette a autre chose à

faire qu'à écouter nos conversations; laissons-la libre. Si tu le veux, je sortirai avec toi.

LIONEL.

Je comptais sur elle pour te décider; c'est ce qui m'enchantait de pouvoir vous trouver ensemble. (A Georgette.) Vous l'aimez bien, mademoiselle Georgette, et vous n'avez pas tort : c'est le meilleur garçon que j'aie jamais connu; il ne lui manque qu'un peu d'aisance. Pourquoi voulez-vous qu'il s'en prive?

GEORGETTE.

Rien ne manque à monsieur Jules. (Lionel sourit.) Non, monsieur. Monsieur Jules ne demande rien, ni moi non plus. S'il faisait le métier que vous lui vantez, il serait obligé d'aller dans le grand monde; il aurait toujours la tête occupée de choses dont il ne pourrait pas me parler; nous aimons mieux rester nous deux, rien que nous deux. N'est-ce pas, monsieur Jules?

LIONEL.

En vérité, elle m'impose. Mais, mademoiselle Georgette, ce métier-là, puisque nous avons commencé par l'appeler un métier, se fait absolument comme on veut, chez soi, sans voir personne. Vous avez votre thème, vous le remplissez; tout est dit. Il serait là, sur votre petite table, à s'extasier sur des mesures qu'il ne comprendrait pas; il se battrait les flancs pour vanter le ministre qui lui serait recommandé ce jour-là; et son travail fini, il serait le maître d'en faire la satire et de l'envoyer imprimer où bon lui semblerait, avec la simple précaution

de déguiser son écriture. C'est arrivé un million de fois.

JULES.

Je conçois; cela soulage.

LIONEL.

Beaucoup. Il y a de quoi mourir de rire quand il leur arrive de faire entre eux la charge de leurs patrons. L'importance, la morgue, les airs capables qu'ils se donnent sont parfois du plus haut comique, parce qu'ils ont soin de laisser percer la nullité à travers tout cela. C'est d'un vrai, d'un naturel à tourner la tête. Tout ça connaît le genre ministre sur le bout de son doigt.

JULES.

Ce sont des serviteurs bien fidèles.

LIONEL.

Comme tous les serviteurs. On ne peut pas non plus abdiquer tout-à-fait son bon sens; il faut bien s'entretenir de temps à autre, sans quoi on finirait par devenir tout-à-fait stupide.

JULES.

Je rirais bien s'il leur venait une bonne fois un véritable ministre, un Sully, par exemple.

LIONEL.

Ils flatteraient Sully comme un autre, jusqu'à sa disgrâce. Ces déplacemens continuels ont bien avancé les esprits. Je voudrais que tu consentisses à te trouver seulement une heure avec eux. Que risques-tu? N'es-tu pas de force à te défendre? Viens, je sais l'en-

droit où plusieurs d'entre eux doivent déjeûner ce matin ; ils t'amuseront.

GEORGETTE, à Jules, qui a l'air de la consulter.

Monsieur Jules, croyez-moi, n'y allez pas.

LIONEL.

Je vous réponds, mademoiselle Georgette, qu'il y trouvera beaucoup de plaisir.

GEORGETTE, soupirant.

C'est égal, monsieur : les choses qui font le plus de plaisir, quand on sent qu'on a tort de les faire, c'est toujours un grand tourment.

LIONEL.

Vous avez tous les deux des idées singulières, il faut l'avouer. Vous voyez des ogres partout. (Il cherche dans ses poches et en tire plusieurs papiers.) Je voudrais retrouver une chanson qu'ils chantaient hier ; vous verriez combien ces ogres-là sont apprivoisés. Elle est toute d'opposition et de la méchanceté la plus bouffonne..... Ah ! voici une lettre que ton portier m'avait chargé de te donner.

JULES, prenant la lettre.

C'est de mon oncle.

LIONEL.

Sans ma chanson, je l'aurais oubliée.

JULES, parcourant la lettre.

Lionel, laisse-nous ; j'ai à lui parler. Va-t'en, va-t'en.

LIONEL.

Écoute, au moins....

JULES, continuant de lire.

De grâce, laisse-moi. C'est épouvantable!

LIONEL.

Qu'est-ce qui est épouvantable?

JULES.

De chanter des chansons contre des gens qui nous paient, et de rester ici quand tu vois que cela me contrarie.

LIONEL.

Ne te fâche pas, ne te fâche pas; je m'en vais. Mademoiselle Georgette, j'ai l'honneur de vous saluer.

(Il sort.)

SCÈNE III.

JULES et GEORGETTE.

JULES, à Georgette qui suit tous ses mouvemens d'un air d'inquiétude.

N'aie donc pas l'air que tu as, Georgette. Cette lettre est la plus heureuse lettre que nous puissions recevoir. (Il baise la lettre.) Cher bon oncle! Baise-la aussi, ma Georgette.

GEORGETTE baise machinalement la lettre en regardant toujours Jules d'un air inquiet.

Je ne sais pas ce que je fais. Vous avez pourtant l'air bien content.

JULES.

C'est la suite de la correspondance que j'avais avec mon oncle. Je craignais de t'en parler tant que je ne savais pas comment cela tournerait; mais à présent qu'il n'y a plus rien craindre, écoute. (Il lit.)

« Mon bon ami, tu as répondu fort net à la ques-
« tion que je te faisais sur ta Georgette. Elle est
« dévouée et non passionnée. Tout était pour moi
« dans cette distinction. » — Comprends-tu, Georgette?

GEORGETTE.

Non, monsieur Jules.

JULES *continue de lire.*

« Je l'aime aujourd'hui presque autant que tu
« l'aimes; tu ne peux pas exiger davantage. D'après
« ce que tu m'en as écrit, elle me rappelle si bien
« ta pauvre tante que j'ai perdue! Eh bien! mon ami,
« cette tante que tu as vue si distinguée, si remar-
« quable par son bon esprit, par son excellente con-
« duite, un aveu que je n'ai jamais fait à personne,
« elle n'avait pas une position plus brillante que
« Georgette quand je l'ai épousée, et elle a fait trente
« ans le bonheur de ma vie. Sa reconnaissance pour
« moi ne s'est pas démentie un seul instant. C'est un
« avantage que j'ai eu sur beaucoup de maris dont
« les femmes croient ne rien leur devoir parce
« qu'elles ont apporté une dot qui le plus souvent
« ne suffit pas au quart de leur dépense.

« Je pars après-demain pour Paris, afin de connaître
« ta Georgette par moi-même, et je ne la quitterai
« qu'après votre mariage. »

GEORGETTE, *avec la plus vive émotion.*

Mariage!

JULES.



Mariage; oui, Georgette. Lis plutôt.

GEORGETTE.

Attendez un instant. Mariage! Bien sûr, je ne rêve pas; mes yeux sont ouverts; je vous vois; vous tenez une lettre. (Elle se laisse tomber à genoux.) Ah! mon Dieu, que le bon Dieu est bon!

JULES, lui présentant la lettre.

Lis, lis, Georgette.

GEORGETTE, essuyant ses yeux.

Je ne puis rien distinguer. Mais je m'en rapporte bien à vous, monsieur Jules; vous ne m'avez jamais trompée.

JULES, reprenant sa lecture.

« Une fois ma résolution prise, j'ai voulu te l'écrire
« tout de suite; je n'aime pas les coups de théâtre.
« Pour ta mère, il est censé que Georgette a douze
« mille francs, et elle les aura, car je les lui donne
« en mémoire de ma pauvre femme. Ce sera un secret
« entre nous. J'ai compté qu'avec la succession de
« ton père dont il est temps de te mettre en posses-
« sion, plus deux mille cinq cents francs par an
« que j'y ajouterai, si vous voulez rester à Paris,
« vous pourrez y vivre; mais ici, combien vous se-
« riez riches!
« Je ne te dis cela qu'en passant. Je deviens vieux;
« tu es mon seul enfant, mon unique héritier; je suis
« d'humeur facile, tu le sais; vous causerez de cela
« ensemble. »

GEORGETTE.

Et si j'allais ne pas plaire à votre oncle?..

JULES.

Est-ce qu'il ne te plaît pas, lui?

GEORGETTE.

C'est une providence pour nous. Vous dites souvent que je suis superstitieuse; quand je rapproche cette lettre de la conversation de monsieur Lionel, il me semble que c'est Dieu qui est venu à notre secours.

JULES.

Comme tu voudras. Ainsi nous quitterons Paris. Je te préviens que ma mère est un peu difficile à vivre.

GEORGETTE.

Et cela vous fait souffrir peut-être?

JULES.

Oh! non; j'y suis accoutumé. Mais toi?

GEORGETTE.

Si vous ne souffrez pas, de quoi souffrirais-je?

JULES.

Bon petit ange! Laisse ton ouvrage, habille-toi, sortons. Ne nous quittons pas un moment jusqu'à l'arrivée de mon oncle.

GEORGETTE, joignant les mains.

Mon cher monsieur Jules, je voudrais être seule, réfléchir à ma situation nouvelle. Comprenez-vous?

JULES.

Adieu, ma chère enfant, adieu, adieu. Tiens, garde cette lettre; c'est ton contrat.

(Il lui donne la lettre et s'en va.)

GEORGETTE, seule.

Si on m'eût prédit un si grand bonheur, je n'aurais pas voulu le croire, et pourtant il n'y a rien de plus réel:

OÙ DIEU VEUT, IL PLEUT.

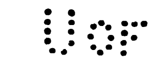
PAIR OU NON.

PERSONNAGES.

MONSIEUR GIGOT.
MADAME GIGOT.
CLÉMENTINE, leur fille.
MONSIEUR ROBERT, beau-frère de M. Gigot.
MADAME DE CÉNIS.
MONSIEUR LEGRAND, tapissier.
ANNETTE, jeune servante.
UN DOMESTIQUE.

La scène se passe à Paris.

(Le théâtre représente un salon.)







Mme DE CÉNIS.

ADIEU, MADAME GIGOT!

Pair ou Non. T. V.

PAIR OU NON.

SCÈNE I.

M. GIGOT, *seul.*

Si la liste a été envoyée au *Moniteur,* à coup sûr dans ce moment-ci je suis pair de France. J'ai la parole du ministre. Il n'y a pas d'exemple d'un ministre qui ait manqué à sa parole. Ah! ah! Il est vrai que depuis vingt ans que je suis membre du conseil général de mon département, tous les ministres, aux époques d'élections surtout, m'ont promis de bien belles choses; mais c'était pour mon département, ce n'était pas pour moi; et le temps leur a manqué sans doute. Comme le ministre d'hier est encore celui d'aujourd'hui, et qu'il s'agit de moi, cette fois c'est une affaire faite.

Pair de France! C'est qu'il n'y a pas à dire, quand je serai pair de France, je serai pair de France comme tous ceux qui ont été pairs de France. Ce n'est pas que je me rappelle bien au juste les noms de ceux qui ont été pairs de France autrefois; je ne me rappelle même pas trop ceux d'aujourd'hui. On en a tant mis, on en a tant ôté! C'est égal, c'est toujours le premier corps de l'État. Arrive qui plante; en se prêtant à tout, on y reste.

Dans mon enfance, un pair de France, comme ça

semblait grand ! Mais dame ! quand le roi aura dit que je suis pair, s'il veut dire un peu plus tard que je suis duc, on aura beau se moquer, je serai duc et pair. C'est comme un miracle.

Si j'étais duc et pair, et que l'ancien régime revînt, je regretterais encore plus de n'avoir qu'une fille. Ah ! bast, en me mettant bien avec l'ancien régime qui redeviendrait encore une fois le nouveau, il ne me refuserait pas de faire passer mon titre à un gendre qui prendrait mon nom. Mon diable de nom ! j'y suis accoutumé ; mais il faut avouer qu'il est gênant pour représenter. Le duc Gigot ! Va pour le duc Gigot. Il y a bien eu des ducs Bouillon ; on s'y était fait. Gigot, Bouillon ; Bouillon, Gigot ; je ne vois pas grande différence.

(Il s'approche de la cheminée, et se regarde dans la glace en riant.)

Dans les premiers temps que je serai pair de France, il me semble que je ne pourrai pas passer devant une glace sans être tenté de me faire quelques politesses. Dans le fait, je ne serai plus moi, je serai un autre. Je suis fou. Si on m'entendait ! Quand on est seul avec soi, et qu'on est heureux, comme on fait des enfantillages !

SCÈNE II.

M. GIGOT, M. ROBERT.

M. ROBERT.

Bonjour, mon cher beau-frère. Qu'est-ce qu'on dit donc ? Vous allez être pair de France ?

M. GIGOT.

Ce doit être à peu près fait.

M. ROBERT.

J'arrive de mes forges; je ne me doutais guère de cela.

M. GIGOT.

Comme de la famille, vous devez vous en réjouir.

M. ROBERT.

Pas trop. Je ne sais pas, cela me paraît ridicule.

M. GIGOT.

Allons, voilà le libéral.

M. ROBERT.

Non, non; mon libéralisme ne descend pas jusque-là. Il faut bien passer quelques fantaisies à chaque gouvernement. La chambre des pairs est une chose de fantaisie; mais je n'aimerais pas à vous y voir, parce que je n'y trouve pas de raison.

M. GIGOT.

Ne suis-je pas un honnête homme?

M. ROBERT.

Ce n'est pas une raison.

M. GIGOT.

Suis-je un intrigant?

M. ROBERT.

Non sans doute, et c'est ce qui me fait vous dire ce que je vous dis.

M. GIGOT.

Puisqu'il y a des pairs de France, il faut bien que quelqu'un le soit.

M. ROBERT.

Oui, mais pas vous. D'abord que veut dire pair de France?

M. GIGOT.

Cela veut dire... cela veut dire... Il me semble que cela veut dire des gens qui sont pairs entre eux, qui sont égaux entre eux, pour parler votre langage.

M. ROBERT.

Ce n'est déjà pas vrai; car, outre qu'il y a des titres qui les séparent, tous n'ont pas au même degré la capacité, les connaissances, voire même l'esprit d'intrigue. Dans tous les corps, il y a toujours des hommes plus ou moins corrompus, vous l'avouerez.

M. GIGOT.

Halte-là, monsieur Robert. Je ne dois pas permettre qu'on parle ainsi d'une institution à laquelle je vais avoir l'honneur d'appartenir.

M. ROBERT.

Le prenez-vous sur ce ton, monsieur Gigot? Mon Dieu, qu'à cela ne tienne. J'ai prêché d'exemple; je n'ai jamais voulu être d'aucune corporation, par la raison que je ne pouvais pas choisir mes camarades, et qu'il y a des camarades dont je serais très-fâché de passer pour être le complice.

M. GIGOT.

Orgueil que tout cela, envie des supériorités. Le libéralisme n'est pas autre chose.

M. ROBERT.

Vraiment, si je voulais me croire supérieur même

à vous, qui m'en empêcherait? Vous espérez quelque chose d'un ministre; moi, je n'espère rien d'aucun d'eux. Ils ne peuvent pas me faire de bien; pour du mal, je ne dis pas; aujourd'hui le mal est si facile à faire! En attendant, j'ai le plaisir de dire tout ce que je veux.

M. GIGOT.

Ce plaisir-là est souvent le plaisir de dire bien des sottises.

M. ROBERT.

Ce sont du moins des sottises que je pense.

M. GIGOT.

Tenez, mon frère, ne nous échauffons pas, parce que dans des temps de politique comme ceux-ci on risque de se brouiller avec les gens qu'on aime le mieux, et qu'une fois brouillés on ne se rapproche plus. Je pourrai peut-être un jour penser comme vous; vous pourrez peut-être penser comme moi; ça nous est déjà arrivé vingt fois; mais nous n'en resterions pas moins brouillés avec des opinions pareilles. Quelle duperie!

M. ROBERT.

Ils auront beau vous nommer tout ce qu'ils voudront, vous n'en serez toujours pas moins un brave homme. Ils sentent bien qu'il leur en faut quelques uns comme cela.

M. GIGOT.

C'est déjà quelque chose qu'ils le sentent. Ma parole d'honneur, je n'ai pas d'ambition. S'ils n'avaient pas mis dans leur loi que tous les membres des conseils de départemens pourraient être pairs, l'idée ne m'en

serait jamais venue. Songez donc que j'ai des droits; je date de la création.

M. ROBERT.

De la création du monde?

M. GIGOT.

Non; de la création des conseils de départemens. Après cela, n'allez pas vous imaginer qu'en sortant du château je me croirai un courtisan de Louis XIV; que le ciel m'en préserve! ni que j'irai raconter avec emphase, comme je le vois faire à quelques uns, que le roi m'a dit ceci, que la reine m'a dit cela, que les princes et les princesses m'ont dit autre chose. A quoi bon? Je tâcherai de marier ma fille. J'avais toujours attendu que je fusse dans une position pour penser à l'établir; ce sera le moment. La fille d'un pair de France, voyez-vous! pas pour les gens de votre caractère, mais pour beaucoup d'autres, c'est encore quelque chose. Je suis parti de bien loin : vous avez épousé ma sœur; vous savez quelle a été notre légitime. Vous avez fait des entreprises, vous avez été heureux; moi, j'ai fait des entreprises, j'ai tout perdu.

M. ROBERT.

Cela n'empêche pas que vous ne soyez plus riche que moi aujourd'hui.

M. GIGOT.

Comment suis-je plus riche? C'est grâce à la fortune de ma femme. Je suis un des grands propriétaires de mon département, grâce à ma femme. Vous ne vous faites pas idée combien il est pénible de n'être

quelque chose que grâce à sa femme. Quand je serai pair de France, que diable ! il faut espérer que ce ne sera plus grâce à elle. C'est surtout ce qui m'a tenté.

M. ROBERT.

Ce sera en partie grâce à la fortune qui vous est venue par elle.

M. GIGOT.

C'est désolant, ce que vous me dites là, parce qu'il y a un fond de vérité que je cherche à me dissimuler quelquefois. Que vous êtes heureux, mon cher ami, de n'avoir rien reçu de la vôtre ! Vous ne lui entendez pas répéter sans cesse : Ma maison, ma terre, mes gens, ma voiture. C'est au point que quand la mienne dit : Ma fille, je suis quelque temps à me ravoir avant de penser que j'y suis au moins pour moitié. Si on me nomme pair de France, ce sera bien moi qui le serai, pour le coup. Elle ne pourra pas me dire : Ma pairie.

M. ROBERT.

Pourquoi pas ?

SCÈNE III.

M. GIGOT, M. ROBERT, MADAME GIGOT.

MADAME GIGOT.

Ah ! je suis tout sens dessus dessous, monsieur Gigot. (A M. Robert.) Bonjour, monsieur Robert. Imaginez-vous, monsieur Gigot, que mademoiselle Delaroche du Bois de la Tour, qui me quitte, a la cer-

titude qu'il y a plus de mille promesses de pairie comme la vôtre qui courent les rues dans ce moment, et qu'aucune ne sera réalisée. On n'a plus peur, on manque de parole à tout le monde. (A M. Robert.) Vous êtes donc ici? vous vous êtes bien porté dans votre voyage?.... S'il en est ainsi, je retourne à la légitimité; c'est comme si c'était fait.

M. ROBERT.

Quoi! ma sœur, vous êtes à ce point maîtresse de vos opinions? vous pouvez les faire ainsi aller et venir à votre volonté?

MADAME GIGOT.

Comment! aller et venir! On va presque toujours comme on vous pousse. Quand il n'en coûte pas plus que cela pour être pair, on y consent. Mais, outre qu'il est de très-bon goût pour une femme de ne pas sortir de ce qui est légitime, il serait très-ridicule, selon moi, d'aller se cramponner à un gouvernement dont on ne ferait pas partie. Ce serait consentir à n'être que peuple. Qui est-ce qui peut consentir à cela?

M. ROBERT.

Au lieu d'être pair, au lieu d'être peuple, restez spectateur, faites-vous juge.

MADAME GIGOT.

Ajoutez donc : Faites-vous républicain.

M. ROBERT.

Républicain, si vous voulez.

MADAME GIGOT.

Démagogue, terroriste.

M. ROBERT.

Terroriste! Ne l'est pas qui veut; car cela tenterait bien quelques uns de nos messieurs d'aujourd'hui. Mais qu'importent les noms! Vous avez une fille à marier, je commencerais par-là.

MADAME GIGOT.

C'est justement par-là que je veux finir.

M. ROBERT.

Vous ne craignez pas qu'elle ne se lasse d'attendre?

MADAME GIGOT.

Nous attendons bien, nous.

M. ROBERT.

Ce que vous attendez et ce qu'elle attend sont deux choses fort différentes.

MADAME GIGOT.

Monsieur Gigot, voyez donc vos prometteurs. Il est inconcevable que des gens que vous m'avez fait obliger dans un temps où certes il y avait bien quelques risques à courir, se permettent à l'heure qu'il est de s'amuser à vos dépens, comme s'ils n'avaient jamais entendu parler de vous.

M. GIGOT.

Il ne faut pas rappeler les services qu'on a rendus, madame Gigot.

MADAME GIGOT.

Ce n'est pas une personnalité, on peut choisir. Assurément chacun sait bien qu'il y a dans le gouvernement plus d'un fonctionnaire qui n'a pas toujours eu sous la main le pauvre argent dont il avait besoin.

M. ROBERT.

C'est bien pour cela qu'ils sont entrés dans le gouvernement.

MADAME GIGOT.

Si vous êtes pair, je trouve à marier ma fille au fils d'un pair, d'un pair nouveau, d'un pair comme nous. C'est un homme qui sent le besoin d'une aristocratie, d'une aristocratie moderne, et qui, en la doublant tout d'un coup par ce mariage, prétend que ça la vieillirait d'autant.

M. GIGOT.

Il est certain qu'il faut une aristocratie moderne. Vous en conviendrez vous-même, mon cher Robert. La vieille est trop contestée; elle ne s'appuie sur rien; on ne sait plus ce que cela veut dire. Et, d'un autre côté, on ne peut pas concevoir un peuple sans hiérarchie.

MADAME GIGOT.

Ce serait tout bonnement le chaos. De penser qu'avec ma fortune je ne serais que l'égale de ma fruitière ou de mon épicier!

M. ROBERT.

Ou de moi qui ne serai jamais d'aucune aristocratie.

MADAME GIGOT.

Vous, monsieur Robert, n'êtes-vous pas un savant, un industriel dont le nom est européen? De bonne foi, vous regardez-vous comme l'égal de ceux que je viens de nommer et de ceux qui n'ont jamais pu rien faire par eux-mêmes?

M. GIGOT, à part.

Bon ! ceci est à mon adresse.

M. ROBERT.

A vrai dire, je n'ai pas encore eu le temps de me comparer à personne ni de comparer personne à moi. J'y pourrai peut-être penser un jour. Adieu, adieu. Je vous laisse à vos grandes affaires et vous souhaite une heureuse chance.

(Il sort.)

SCÈNE IV.

MONSIEUR et MADAME GIGOT.

MADAME GIGOT.

Qu'il y a de fierté dans cette humilité-là !

M. GIGOT.

Je le trouve un peu bourgeois.

MADAME GIGOT.

Oui, de ces bourgeois qui se croiront encore plus que vous quand vous serez pair de France. Avec l'engouement qu'on a de nos jours pour le mérite personnel, on détruit l'ordre social sans pouvoir rien mettre à la place.

M. GIGOT.

Jusqu'ici Robert n'a pas détruit grand'chose ; mais, de ce qu'il trouve que tout va de travers, faut-il qu'il dise que tout va bien parce qu'il ne sait pas ce qui viendra à la place ?

MADAME GIGOT.

On se tait alors.

M. GIGOT.

Il ne veut rien; il faut penser à cela.

MADAME GIGOT.

Sans des bavards comme lui, et surtout sans votre infernale liberté de la presse, on ne saurait pas la moitié du mal qui se fait.

M. GIGOT.

Si on nous laissait de côté, malgré les assurances qu'on nous a données, vous pourriez bien changer de langage.

MADAME GIGOT.

Si on nous laissait de côté, dites-vous? Si on nous laissait de côté! ce serait le comble de l'infamie. Au surplus, on peut tout attendre d'une coterie qui ne prêche l'ordre public que pour mettre le désordre partout; qui ne connaît de loi que son caprice, et qui a la fatuité de croire que cela pourra durer longtemps.

M. GIGOT.

Vous parliez de la liberté de la presse.

MADAME GIGOT.

Tant que la liberté de la presse ne fera que reprocher la violation des engagemens les plus respectables, elle aura raison. Allez donc faire un tour chez ce ministre, et si vous ne pouvez pas l'aborder, voyez au moins dans les bureaux.

M. GIGOT.

J'y pensais.

(Il sort.)

SCÈNE V.

MADAME GIGOT, seule, ensuite MADAME DE CÉNIS et CLÉMENTINE.

MADAME GIGOT.

Quelle indolence! Jamais monsieur Gigot ne réussira à rien. Il y a long-temps que j'aurais dû prendre mon parti là-dessus. Il n'a pas cette activité, cette puissance de volonté indispensables dans un homme politique. J'y aurais suppléé; car je lui dois cette justice qu'il reconnaît ma supériorité. Quand il sera pair, me consultera-t-il encore? Sans doute; l'habitude est prise, et puis cela est dans le caractère. Si le contraire arrivait cependant, notre bonheur pourrait bien en être troublé. Ma fille m'en a déjà fait faire la réflexion. Il est vrai qu'elle a ses petites raisons pour que ce soit moi qui dispose d'elle. Nous verrons, nous verrons.

MADAME DE CÉNIS.

Eh! bonjour, ma chère. Est-on enfin pairesse?

MADAME GIGOT.

Pas encore, madame.

MADAME DE CÉNIS.

Tant mieux!

MADAME GIGOT.

Tant mieux!

MADAME DE CÉNIS.

Sans doute, puisque je viens vous faire une proposition. C'est un mariage pour Clémentine.

CLÉMENTINE.

Alors, madame, vous n'auriez pas dû m'engager à passer avec vous auprès de maman. Les petites filles ne doivent entendre parler de ces choses-là que quand elles sont tout-à-fait arrêtées.

MADAME DE CÉNIS.

Les petites filles comme vous, ma chère Clémentine, peuvent entendre parler de tout. Mes propositions, d'ailleurs, ne sont pas des protocoles ; c'est tout de suite oui ou non. C'est vous que je veux marier; votre dot ne dépend que de votre mère; vous êtes les deux seules intéressées dans cette affaire; voilà pourquoi j'ai voulu vous réunir. L'établissement est honorable, très-honorable : reste à savoir si les conditions vous conviendront.

MADAME GIGOT.

Quelles sont ces conditions?

MADAME DE CÉNIS, tirant un papier de sa ceinture.

Je les ai écrites, j'ai si peu de mémoire; tranquillisez-vous, elles sont fort simples. (Elle lit.) PREMIER ARTICLE. Pas de pairie nouvelle, ni titres, ni honneurs, ni emplois qui viendraient de ceci.

MADAME GIGOT.

De ceci!

MADAME DE CÉNIS.

Oui, du gouvernement actuel; cela se comprend. SECOND ARTICLE. Un nom qui signifie quelque chose, si on n'en a pas.

MADAME GIGOT.

Si on n'a pas de nom!

MADAME DE CÉNIS.

Sans doute. Vous n'avez pas de nom ; le vôtre n'en est pas un, vous en conviendrez. Mais votre terre s'appelle le Perthuis ; vous vous appellerez madame du Perthuis, afin que Clémentine soit mademoiselle du Perthuis.

MADAME GIGOT.

Cela peut se faire ?

MADAME DE CÉNIS.

Cela se fait depuis des siècles. De plus, ils viennent de prendre une décision qui vous permettrait de vous faire duchesse si le cœur vous en disait. Nous, nous nous en tenons à la vérité ; nous gardons les titres que la nature nous a donnés ; nous nous en contentons. Mais si j'étais bourgeoise, peut-être essaierais-je comme une autre pour voir comment cela m'irait. TROISIÈME ET DERNIER ARTICLE. Une dot de vingt mille livres de rente.

MADAME GIGOT.

Comment dites-vous ?

MADAME DE CÉNIS.

Une dot de vingt mille livres de rentes.

MADAME GIGOT.

La moitié de mon revenu ! Ce parti est donc bien merveilleux ?

MADAME DE CÉNIS.

Le jeune homme n'a rien, voilà pourquoi il demande cela. Il veut pouvoir se soutenir jusqu'au retour des princes ; mais alors s'ouvrira devant lui un immense avenir. C'est cet avenir que je vous propose.

MADAME GIGOT.

C'est cet avenir que je refuse; il ne me semble pas aussi prochain que vous paraissez le désirer.

MADAME DE CÉNIS.

Je vous plains de ne pas croire à l'évidence. Vous avez des bluettes de pairie qui vous éblouissent pour le moment; j'en suis fâchée. Tout ce que je vous demande, c'est de vous rappeler que je vous avais donné la préférence; car je suis sûre d'etre prise au mot dans une maison où je vais aller en sortant d'ici.

MADAME GIGOT.

C'est qu'apparemment vous vous expliquerez là un peu mieux que vous ne le faites ici.

MADAME DE CÉNIS.

Pas une parole de plus. Mais ce sont des gens qui ne se laissent pas fasciner, et qui trouvent que, déception pour déception, encore est-il préférable, pour un pays aussi grand que la France, d'être trompé par un gouvernement légitime qui y met des formes, qui y met de la grâce, qui n'emploie que des agens à peu près connus; que cela est préférable, dis-je, à cette cupidité toute nue, à cette grossièreté du plus mauvais goût qui ne sait rien pallier, rien adoucir, et qui met en première ligne des gens de la dernière espèce. Adieu, madame Gigot.

MADAME GIGOT.

Adieu, madame.

(Madame de Cénis sort.)

SCÈNE VI.

MADAME GIGOT, CLÉMENTINE.

MADAME GIGOT.

L'intrigante! A-t-elle l'air sûre de son affaire! Y aurait-il en effet quelque chose qui se préparerait? Elle n'aurait pas tant d'assurance si elle ne savait rien. Qu'en penses-tu, Clémentine?

CLÉMENTINE.

Ah! maman, je m'arrange pour ne rien penser; dans la position où je suis, c'est ce qui me paraît le plus sage.

MADAME GIGOT.

Demander vingt mille livres de rentes sur parole! Mais c'est que, même à la condition de son avenir immense, je ne pourrais pas les donner. Vingt mille livres de rentes! c'est tout au plus s'il m'en resterait autant pour moi. Et une chose qu'il ne faut pourtant pas oublier, mon enfant, j'ai ton père.

CLÉMENTINE.

Je ne l'oublie pas non plus, maman.

MADAME GIGOT.

Quand il s'agit de mariage, on taxe les fortunes sans penser aux charges. D'ailleurs, je suis humiliée d'entendre ainsi marchander ma fille.

CLÉMENTINE.

Il me semble, au contraire, maman, qu'on ne veut

de moi qu'à prix fixe. Pauvre Anatole! il n'y a que lui qui me prendrait pour rien.

MADAME GIGOT.

Anatole est un excellent sujet, qui vaudra son père, s'il ne le surpasse, et qui ne sera pas aussi vain de son mérite personnel. S'il était mon fils, j'en serais fière.

CLÉMENTINE.

Et de moi, maman, ne l'êtes-vous pas?

MADAME GIGOT.

Tu as du caractère, c'est ce que j'estime le plus dans une femme. Tenons-nous-en à nos conditions. Je n'ai pas refusé ton cousin; il devait voyager pour visiter les grands établissemens de l'Europe; tu étais encore bien jeune, et cependant tu n'as pas hésité à me promettre d'accepter un mari si je te l'ordonnais. Je ne sais comment cela s'est fait; Anatole revient dans quinze jours, et tu es fille encore, sans que j'aie rencontré en toi aucun obstacle à ma volonté.

CLÉMENTINE.

Nous sommes si heureuses ensemble! nous nous entendons si bien!

MADAME GIGOT.

Parce que tu te laisses conduire. Es-tu bien sûre que ton cousin ne sera pas aussi orgueilleux que son père?

CLÉMENTINE.

Ah! maman, si mon oncle est orgueilleux, ce n'est pas à vous de vous en plaindre. Il vous regarde comme l'honneur de la famille. Parmi les célébrités qui se rassemblent chez lui, c'est à qui vous fera la cour.

Comme ses yeux brillent quand il vous présente quelqu'un! comme il jouit de l'aisance avec laquelle vous prenez part à toutes les conversations! Je suis dans la confidence de mon oncle plus que vous ne pensez, et je puis vous dire que vous êtes la seule femme qui ait de l'empire sur lui.

MADAME GIGOT.

Il ne me consulte pour rien; c'est singulier.

UN DOMESTIQUE, annonçant.

Madame, le tapissier.

MADAME GIGOT.

Faites entrer. (A Clémentine.) Je l'avais fait demander pour renouveler le cabinet de ton père. Mais s'il n'est pas nommé....

CLÉMENTINE.

Eh bien! maman, ça lui fera une distraction.

SCÈNE VII.

MADAME GIGOT, CLÉMENTINE, MONSIEUR LEGRAND.

MADAME GIGOT.

Monsieur Legrand, vous êtes venu un peu trop tôt. C'est pour le cabinet de mon mari, et je ne suis pas encore entièrement décidée. J'attends la solution de quelque chose pour cela.

M. LEGRAND.

Le cabinet de monsieur a pourtant grand besoin d'une réforme.

MADAME GIGOT.

Le cabinet d'un homme qui n'est rien.

M. LEGRAND.

Mon Dieu! madame, tous les jours nous sommes appelés chez des personnes qui n'étaient rien et qui parviennent tout d'un coup. Quand on a les moyens, on fait bien mieux de s'y prendre d'avance; l'ouvrage est plus soigné, et nos ouvriers ne sont pas obligés de passer les nuits.

MADAME GIGOT.

Je sais bien que ce cabinet est composé de bric et de broc; j'y ai fourré tous les meubles dont je ne savais que faire. Pour y mettre de l'ensemble, quelle couleur choisirons-nous?

M. LEGRAND.

C'est toujours la même chose. Pour les dames, des couleurs tendres, des couleurs indécises; et pour les hommes graves, ou qui doivent passer pour l'être, comme qui dirait les gens en place, du vert ou du cramoisi.

MADAME GIGOT.

Est-ce que le coton se teint bien en vert?

M. LEGRAND.

Ah! madame, du coton! Je me suis fait une loi de ne jamais contrarier mes administrés... mais du coton!

MADAME GIGOT.

Qu'appelez-vous vos administrés?

M. LEGRAND.

Que madame ne prenne pas cela en mauvaise part.

Dans notre clientèle nous faisons une distinction, les mauvaises pratiques et les administrés; nos administrés sont ceux qui nous paient.

(Clémentine ne peut s'empêcher de rire.)

MADAME GIGOT.

Tais-toi donc, Clémentine. J'en reviens aux cotonnades.

M. LEGRAND.

Croyez-moi, madame, toute cotonnade est de la véritable drogue. La soierie d'ailleurs n'est-elle pas une des branches les plus importantes de l'industrie française? dans ce moment surtout où nos manufactures sont si à plaindre! Le coton vient des Indes; une grande partie se fabrique en Angleterre; ce sont des prix connus; tout le monde peut calculer ce qu'il en faut pour un ameublement : les franges, les bordures n'ont aucune valeur; il n'y a pas d'eau à boire. Je suis Français, moi, madame; je ne m'en cache pas; la soierie est française; je prêche pour mon pays.

MADAME GIGOT.

Je n'ai rien promis à monsieur Gigot; mais comme tu dis, ma Clémentine, ce sera une distraction pour lui. Je ne veux pourtant pas que cette distraction me ruine. Monsieur Legrand, allons voir ce que nous déciderons.

(Elle sort avec M. Legrand.)

SCÈNE VIII.

CLÉMENTINE, un peu après ANNETTE.

CLÉMENTINE.

Faites donc bien des bassesses pour être administrateur, pour pouvoir dire un jour ou deux : « Mes administrés », voilà les marchands qui vous enlèvent jusqu'à cette gloire! Il faudra incessamment que les hommes en place inventent d'autres impertinences pour se distinguer.

ANNETTE.

Enfin, mamzelle, je peux donc vous parler! Monsieur a-t-il sa place?

CLÉMENTINE.

Laisse-moi tranquille. Est-ce que je m'occupe de cela?

ANNETTE.

Je vas vous dire pourquoi je m'en occupe, moi. Si monsieur a cette affaire qu'on dit, il sera dans ce qu'on appelle le pouvoir; alors il voudra que j'épouse mon sergent de ville, et j'aimerais mieux épouser mon héros de juillet.

CLÉMENTINE.

Pour une petite fille que nous avons amenée de la campagne, et qui n'est ici que depuis six mois, sais-tu que tu es bien heureuse d'avoir comme cela deux amoureux!

ANNETTE.

Bast! j'en aurais trois si je voulais. Est-ce que ma cousine ne m'en a pas déterré un troisième? C'est le frère de son mari, un chouan qui se cache chez elle parce qu'il a été obligé de s'enfuir de son pays. Mais celui-là, je ne comprends pas ce qu'il me dit; c'est un Bas-Breton; il parle comme à la messe. Mon cousin est obligé de s'expliquer pour lui à ma cousine, qui me le répète; vous sentez ben, mamzelle, que ça ne fait pas d'effet du tout.

CLÉMENTINE.

Il t'a donné son cœur bien vite, ce me semble.

ANNETTE.

Ce garçon qui ne sort pas, songez donc, mamzelle. Mais c'est-il pas singulier? De quelque côté que je me retourne, c'est tous états à tuer ou à se faire tuer.

CLÉMENTINE.

Peut-être que cela s'apaisera; attends un peu. Personne ne te force à te marier tout de suite.

ANNETTE.

On n'a pas besoin d'être forcée pour ça. J'aime mon héros de juillet; mais c'est un petit diable; je le lui dis à lui-même, il a trop d'ambition. Parce qu'il avait été assez heureux pour renverser un gouvernement, il a voulu en renverser un autre; ça n'a pas si bien tourné. On a beau dire, pour un ouvrier ébéniste, c'est toujours honorable, n'est-ce pas? d'autant qu'il a été acquitté. Comparez donc ça à un sergent de ville!

CLÉMENTINE.

Mais, Annette, tu es folle.

ANNETTE.

Non, mamzelle; car si le sergent de ville ne m'avait pas dit qu'il aurait la croix à la première émeute, ce qui me tentait pour sortir avec lui le dimanche, je l'aurais envoyé promener. On prétend qu'il n'y aura plus que des attentats; ce n'est pas de la gloire pour les sergens de ville; je ne veux plus de lui. L'ébéniste me va mieux; il est adroit dans son état; c'est un homme à s'établir d'un jour à l'autre. Qu'en dites-vous, mamzelle?

CLÉMENTINE.

Je ne t'écoute pas; je ne sais pas ce que tu me dis.

ANNETTE.

Le chouan a déjà une médaille; mais c'est comme s'il n'en avait pas : il est obligé de la cacher.

CLÉMENTINE.

Tais-toi. Voilà mon père; il ne paraît pas de bonne humeur.

SCÈNE IX.

MONSIEUR et MADAME GIGOT, CLÉMENTINE, ANNETTE.

MADAME GIGOT.

Vous avez vu la liste?

M. GIGOT.

J'ai vu la liste.

MADAME GIGOT.

Et vous n'y êtes pas?

M. GIGOT.

Et je n'y suis pas.

MADAME GIGOT.

Laisse-nous, Annette.

ANNETTE, en s'en allant.

Bonne nouvelle pour mon ébéniste; c'est lui que j'épouserai.

(Elle sort.)

M. GIGOT.

Aussi le gouvernement peut-il bien devenir ce qu'il voudra; je m'en soucie comme il se soucie de la France. Et ces gens-là prétendent qu'on leur soit dévoué! Comment donc! tant qu'ils ne sont pas assurés dans leur position, ils sont charmans à voir; ce sont des poignées de main, des effusions. « Nous comptons sur vous, répètent-ils à tout venant, nous comptons sur vous. » Oui, mais comptez sur eux, les traîtres! C'est tout comme leurs prédécesseurs.

MADAME GIGOT.

Laissez en paix leurs prédécesseurs, monsieur Gigot.

M. GIGOT.

C'est absolument la même chose. Écoutez-les, ils vous diront que c'est très-différent, parce que ce sont eux et que ce ne sont plus les autres. Je donnerais le choix pour une épingle. Et toi, Clémentine?

CLÉMENTINE.

Moi, en fait de pouvoir je ne reconnais que celui de ma famille.

M. GIGOT.

Tous les autres sont absurdes.

MADAME GIGOT.

Vous n'allez pas par quatre chemins.

M. GIGOT.

Le plaisant, c'est de les entendre affirmer que la France est ingouvernable. Qu'en savent-ils? Dans quel temps ont-ils essayé de la gouverner?

MADAME GIGOT.

Fort bien. Il ne vous manque plus que de prêcher la propagande.

M. GIGOT.

Quand je prêcherais la propagande! Je ne m'effraie pas des mots, moi. Qu'est-ce que c'est donc que la propagande? C'est de dire aux peuples qu'ils ne sont pas des troupeaux de moutons, et que les rois sont autres que des bergers. Voilà toute la propagande qu'il y a, je n'en connais pas d'autre. Cela me paraît très-raisonnable.

MADAME GIGOT.

Vous n'avez pas été qu'au ministère, j'en suis sûre.

M. GIGOT.

J'ai passé aussi chez mon beau-frère en revenant.

MADAME GIGOT.

A la bonne heure.

M. GIGOT.

M. Robert est un homme de sens; il m'a expliqué mot à mot ce que j'avais l'intention de faire si j'eusse été nommé. Je suis fort de l'avis de Machiavel : « Le

premier soin d'un homme qui reçoit une faveur est de se mettre en garde contre le pouvoir qui la lui a accordée. » Certainement je ne me serais jamais prêté à n'être qu'une machine. Tu n'en doutes pas, toi, mon enfant?

CLÉMENTINE.

Non, mon père.

M. GIGOT.

Se seraient-ils imaginé, par exemple, que je me serais contenté d'un vain titre? Ah! parbleu, oui! Je n'oublie pas mon origine, je suis du peuple.

MADAME GIGOT.

Finissez donc, monsieur Gigot.

M. GIGOT.

Je suis du peuple; c'est la vérité. Il n'y a que Clémentine ici, elle sait bien d'où nous sortons. Je vois des faquins qui se croient élevés de dix pieds parce qu'un vent passager les a soulevés de quelques lignes. Attendez donc un peu, nosseigneurs les nobles pairs à vie; la plupart de ceux qu'on avait faits pour l'éternité ne le sont déjà plus d'aucune façon. L'auriez-vous sitôt oublié, par aventure? Là! là! ne vous pressez pas tant de grossir votre voix, ne portez pas la tête si haut. Qui sait ce que vous serez demain?

CLÉMENTINE.

Mon père, cela vous est si indifférent; n'y mettez pas tant de chaleur.

M. GIGOT.

Tu ne vois pas que je ris intérieurement. En effet,

y a-t-il comédie qui vaille cela? Le gouvernement vous dit : « Ah! ah! messieurs, vous voulez donc que j'aie la majorité? vous y tenez absolument? Eh bien! je ne choisirai que des sujets, des bons sujets pour me la faire. »

MADAME GIGOT.

Pourquoi alors vouliez-vous être du nombre de ces bons sujets?

M. GIGOT.

Pourquoi, madame? pourquoi? il est singulier que ce soit vous qui me demandiez pourquoi. C'était pour être enfin quelque chose dans ma maison; c'était pour avoir chez moi une importance quelconque, pour contribuer à l'établissement de ma fille par du clinquant, puisque je ne peux pas le faire d'une manière plus solide. (Clémentine prend la main de son père.) C'était là toute mon ambition, ma chère enfant; mais si tu n'es pas une grande dame, tu seras du moins une heureuse femme. Tu épouseras mon neveu, ton cousin Anatole. Je le veux, ce sera; je n'en démordrai pas. Je suis le maître, enfin.

MADAME GIGOT, du ton le plus calme.

Qui vous dit que vous n'êtes pas le maître, puisque j'y consens?

M. GIGOT, étonné.

Ah! bah!

MADAME GIGOT.

Tu ne me remercies pas, Clémentine?

CLÉMENTINE.

Pardonnez-moi, maman. Mais à vous dire vrai,

je savais que vous et mon père vous aimiez tant Anatole, que je n'ai jamais eu de craintes bien sérieuses.

MADAME GIGOT.

Et tu avais raison. Il a pu passer par quelques têtes des rêves de vanité, je n'en sais rien ; quant à moi, jamais je n'aurais consenti à jouer ton bonheur à

PAIR OU NON.

TABLE DES PROVERBES

CONTENUS DANS CE VOLUME.

FIN DU TOME SEPTIÈME.